THE WOLF W. BAUDISSIN
ORIENTAL LIBRARY

DUKE UNIVERSITY LIBRARY
DURHAM, N. C.

Date November, 1937

Wolf Baudissin.

Angezeigt von mir
Zeitschr. f. Völkerpsych. 1882 S. 387.

A M. le prof. Cte de Baudissin
hommage de l'auteur
C. B

HISTOIRE CRITIQUE

DE LA

LITTÉRATURE PROPHÉTIQUE DES HÉBREUX

HISTOIRE CRITIQUE

DE LA

LITTÉRATURE PROPHÉTIQUE

DES HÉBREUX

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'A LA MORT D'ISAIE

PAR

CHARLES BRUSTON

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE MONTAUBAN

Ἐκ μέρους προφητεύομεν.
St Paul, I Cor. XIII, 9.

PARIS

G. FISCHBACHER
ÉDITEUR
33, Rue de Seine, 33

MAISONNEUVE & Cie
ÉDITEURS
25, Quai Voltaire, 25

1881

Droits réservés

Div. S.
892.4
B912 H

PRÉFACE

L'étude de l'Ancien Testament a été en grande partie renouvelée de notre temps par la découverte de nombreux documents, égyptiens, phéniciens, moabites et surtout assyriens, qui sont venus tout à coup jeter une lumière inattendue sur quelques unes des parties de la chronologie et de l'histoire, non seulement de ces nations elles-mêmes, mais aussi du peuple d'Israël et des autres peuples de l'Asie occidentale avec lesquels il fut fréquemment en relation et dont il partagea plus ou moins la destinée. De tous les écrits hébreux il n'en est pas qui ait reçu plus d'éclaircissements de cette nouvelle source d'informations que les discours des prophètes de la période assyrienne. Grâce à la connaissance plus complète que nous possédons maintenant des événements qui s'accomplirent à cette époque, il est devenu possible de pénétrer plus avant dans l'intelligence de ces discours, plus d'un détail obscur s'éclaircit, et plus d'une prophétie dont l'authenticité a été contestée, non sans de grandes apparences de raison, — je veux parler principalement de celles d'Isaïe contre Babylone, — se comprend beaucoup mieux dans la supposition de l'authenticité que dans les hypothèses contraires.

Le moment est venu de soumettre à un contrôle rigoureux des opinions devenues presque générales, des arrêts de la critique tenus pour définitifs par un grand nombre de bons esprits, mais que l'état actuel de la science historique ne justifie nullement. C'est ce que nous avons essayé de faire dans cet ouvrage, après l'avoir fait depuis sept ans dans nos leçons.

Cette mine si riche n'a pas encore été suffisamment exploitée à ce

221055

point de vue. Les ouvrages de MM. Oppert, Ménant, F. Lenormant, Henry et George Rawlinson, G. Smith, Fox-Talbot, Sayce, etc., et surtout celui dans lequel M. Eberhard Schrader a réuni les principaux textes assyriens qui se rapportent à l'Ancien Testament, contiennent de précieuses indications, dont nous avons fait notre profit. MM. Franz Delitzsch et Nægelsbach ont tenu compte, dans leurs commentaires sur le prophète Isaïe, des résultats de la science assyriologique. Mais il ne nous semble pas qu'ils en aient tiré tout le parti désirable (1).

Au reste, nous n'avons pas la prétention de l'avoir fait nous-même dans l'ouvrage que nous présentons aujourd'hui au public théologique et religieux. Nous avons seulement essayé de le faire, dans la mesure de nos connaissances et de nos forces.

Mais quelque imparfait que puisse être cet essai, nous espérons qu'il donnera au lecteur une idée plus précise et plus complète, peut-être aussi plus vivante, de l'époque des premiers prophètes qui nous ont laissé des écrits, particulièrement de celle que le prophète Isaïe remplit de son grand nom.

Replacer ces écrits dans le milieu historique qui les a vus naître, retracer les circonstances qui les ont inspirés, afin d'en faire comprendre le vrai sens, les expliquer, en un mot, par les événements de leur temps, tel est notre unique but. On ne trouvera donc ici ni des appréciations littéraires étendues, ni une exposition générale du caractère et de l'œuvre des prophètes, encore moins une comparaison du prophétisme avec les manifestations plus ou moins analogues que présente l'histoire des autres peuples de l'antiquité ou des temps modernes. Avant de porter un jugement d'ensemble sur le prophétisme, il est clair qu'il faut avoir étudié et compris les écrits de chaque prophète en particulier. La meilleure théorie est celle qui résulte de la constatation impartiale et complète des faits. Quand nous aurons achevé l'histoire critique dont nous présentons aujourd'hui la première partie au public, la théorie du prophétisme ressortira d'elle-même de notre

(1) Il nous a été malheureusement impossible de profiter du commentaire récent de M. Cheyne sur Isaïe, en anglais.

étude, et dès maintenant elle ressort, pensons-nous, dans une grande mesure de ce premier volume (1).

Plusieurs des questions abordées dans cet ouvrage auraient pu, et peut-être auraient dû, être traitées d'une manière plus étendue et plus complète. Mais obligé de nous restreindre, et désirant mettre ce livre à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs, nous avons cru devoir éviter autant que possible tout appareil scientifique inutile, tout ce qui n'était pas absolument indispensable à l'intelligence des écrits des prophètes.

La seconde partie de cette histoire sera publiée plus tard, si Dieu nous donne le temps et les forces nécessaires pour l'achever et, si l'accueil fait à la première est de nature à nous y encourager.

(1) V. notre article sur le *Prophétisme* dans *l'Encyclopédie des sciences religieuses*.

221055

PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS

KNOBEL, **Prophetismus des Hebræer**, 2 vol., 1837.

EWALD, **Die Propheten des A. B.**, 3 vol., 1867-68.

KUEPER, **Das Prophetenthum des A. B.**, 1870.

KUENEN, **Histoire critique des livres de l'A. T.**, trad. par PIERSON. Tome IIe : Les livres prophétiques, 1879. — **The prophets and prophecy in Israel**, translated by ADAM MILROY, 1877. — **The religion of Israel**, translated by A. HEATH MAY, 3 vol., 1874-75.

E. REUSS, **Les Prophètes**, 2 vol., 1876.

HITZIG, **Die zwœlf kleinen Propheten erklært**, 2e éd., 1852.

K. F. KEIL, **Bibl. Commentar uber die zwœlf kleinen Propheten**, 1866.

P. KLEINERT, **Obadjah, Jonah, Micha**, etc., **ausgelegt**, 1868.

O. SCHMOLLER, **Hosea, Joel und Amos**, 1872.

WUENSCHE, **Der Prophet Hosea erklært**, 1868.

KNOBEL, **Der Prophet Jesaia erklært**, 4e éd., 1872.

FRANZ DELITZSCH, **Bibl. Commentar uber den Prophet Jesaia**, 1866.

NÆGELSBACH, **Der Prophet Jesaja**, 1878.

CASPARI, **Micha der Morasthit**, 1852.

DE WETTE, **Einleitung in das A. T.**, neu bearbeitet von EBERHARD SCHRADER (8e éd.), 1869.

BLEEK, **Einleitung in das A. T.**, 1860. 4e éd., 1878.

STÆHELIN, **Specielle Einleitung in die Bucher des A. T.**, 1862.

K. F. KEIL, **Einleitung in die Schriften des A. T.**, 1853.

EWALD, **Geschichte des Volkes Israel**, etc.

HISTOIRE CRITIQUE

DE LA

LITTÉRATURE PROPHÉTIQUE

INTRODUCTION

LES ORIGINES DU PROPHÉTISME

Depuis les temps les plus reculés jusque vers le quatrième siècle avant notre ère, il y eut presque toujours au sein du peuple d'Israël des hommes d'une intelligence, d'une piété et d'une sainteté exceptionnelles, persuadés qu'il existait entre eux et la divinité une relation particulièrement intime, en vertu de laquelle ils recevaient des révélations, qu'ils communiquaient à leurs compatriotes par la parole et plus tard aussi par l'écriture. On les nommait primitivement des *voyants* (I Sam. IX, 9), à cause de la vue ou de la connaissance qu'ils avaient de l'avenir et, en général, des choses cachées aux autres hommes. A partir de l'époque de Samuel et par suite du caractère nouveau que prit le prophétisme

sous l'influence de ce grand serviteur de Dieu, ce nom, sans disparaître complètement, fut remplacé peu à peu par celui de *nâbî*, qui a été très exactement traduit en grec par προφήτης (prophète) et qui signifie, comme ce dernier, celui qui *profère*, qui *proclame* (1) la volonté de Dieu ou, en général, la vérité religieuse et morale. On leur donnait aussi

(1) La racine *naba* signifie *annoncer, proclamer*, non seulement en arabe, mais aussi en assyrien. V. Norris, *Assyr. dictionary*, III, p. 951 : *nabû*, proclamant ; *nibû*, proclamé ; *niba, nibi*, etc., déclaration. De cette racine dérive le nom du dieu Nebo, en assyrien Na-bi-uv, contracté Na-bu-u, « le dieu *intelligent*, » « l'auteur de *l'interprétation* » (*Ibid.* p. 933), *interpres Divûm*, comme Virgile nomme Mercure ou *Hermès* (l'interprète), son correspondant dans la mythologie græco-romaine (Enéide, IV, 378). Le rapport évident de ce nom, surtout sous sa forme primitive *Nabiuv*, avec le mot *nâbî* prouve que celui-ci signifie la même chose. Divers textes confirment cette interprétation du mot *nâbî* : Ex. IV, 15 *s.* ; VII, 1 *s.* ; Deut. XVIII, 18 ; Jér. XV, 19. Plusieurs auteurs, et encore M. Kuenen, dans deux ouvrages récents (*Religion of Israël*, I, p. 213, et *Prophets and prophecy*, p. 41), alléguant la forme passive de ce mot, pensent qu'il signifie, non celui qui annonce (la volonté de Dieu), mais *celui à qui Dieu annonce* (sa volonté). Interprétation beaucoup moins vraisemblable et que la forme grammaticale ne justifie point, car elle a aussi un sens neutre quand la racine d'où elle dérive est neutre, ex. *nâgîd*, prince, etc. ; et l'analogie de נבא avec נבע *scaturire* montre que ce verbe était probablement neutre à l'origine. V. Bleek, *Einleitung in das A. T.* p. 412 ; Ewald, *Hebr. Gram.* § 149, *e*. Cf. aussi en arabe *kâlim*, parleur, etc. Pour le vrai sens de προφήτης, v. Bleek, *o. c.*, p. 414. Le mot latin *vates* a probablement aussi la même signification. — M. Kuenen (*Prophets and prophecy*, p. 558) suppose que le mot *nâbî* était d'abord en usage chez les Cananéens pour désigner les prophètes de Baal, d'Ashéra, etc., et que les Hébreux le leur empruntèrent. Mais cette supposition ne repose sur aucune preuve.

les noms de *contemplants* (1), *hommes de Dieu* (2), *serviteurs* (3) ou *messagers de Jéhovah* (4) ; et ils se considéraient eux-mêmes comme des *sentinelles* (5), ou des *veilleurs* [*de nuit*] (6), établis par Dieu même pour avertir son peuple des dangers qui le menaçaient, parfois comme des *pasteurs* (7), chargés de le conduire dans le droit chemin.

Déjà Abraham (Gen. xx, 7) et les patriarches en général (Ps. cv, 15) reçoivent des écrivains postérieurs le nom de *prophète*, sans doute à cause des révélations et des promesses qu'ils avaient reçues de Dieu. Toutefois, l'histoire du prophétisme ne peut guère commencer qu'avec Moïse. Par les révélations exceptionnelles qu'il reçut, par l'action extraordinaire qu'il exerça sur son peuple, surtout par la foi au Dieu unique qu'il lui communiqua ou du moins qu'il réveilla dans son sein, le fondateur de la nationalité israélite mérite à un degré éminent le titre de prophète, qui lui est

(1) *Khôzèh* (II Sam. xxiv, 11 ; Am. vii, 12, etc.). C'est un synonyme de voyant, *Rôèh*. La nuance qui distingue ces deux mots me semble consister en ce que celui-ci est dérivé de la *vue* calme, réfléchie de l'avenir et des choses cachées attribuée aux prophètes, et celui-là des *visions* (khâzôn) plus ou moins extatiques qu'ils avaient parfois, surtout au début de leur ministère : Is. vi ; Jér. i, etc.

(2) I Sam. ii, 27 ; ix, 8, etc.

(3) Am. iii, 7 ; Jér. xxv, 4 ; xxvi, 5, etc. ; I Rois xiv, 18, etc., etc.

(4) Jug. ii, 1 ; v, 23 ; Hag. i, 13 ; Mal. iii, 1 ; Is. xliv, 26 ; II Chron. xxxvi, 16.

(5) Mik. vii, 4 ; Jér. vi, 17 ; Héz. iii, 17 ; xxxiii, 7 ; Is. lii, 8 ; lvi, 10. Cf. Jér. vi, 27.

(6) Is. xxi, 11, *s.* ; lxii, 6. Cf. Hab. ii, 1. — Pour le sens du mot, cf. Ps. cxxx, 6 ; Cant. iii, 3 ; v, 7.

(7) Jér. xvii, 16 ; Zak. xi, 4 *ss.* Mais ce nom est plus souvent appliqué aux rois, aux princes.

donné en effet (Nombr. XII, 6-8 ; Deut. XVIII, 15, 18 ; XXXIV, 10 ; Hos. XII, 14), (1) et « il doit être considéré comme le vrai fondateur du prophétisme hébreu (2). » Il y avait à côté de lui, pendant le séjour des Hébreux au désert, d'autres prophètes, auxquels Dieu « se faisait connaître en vision ou parlait en songe » (Nombr. *l. c.*) ; il y avait en particulier sa sœur Miriam, qui est nommée la prophétesse (Ex. XV, 20), et son frère Aaron, qui est appelé le prophète de Moïse (VII, 1 ; Cf. IV, 14-16), et qui avaient la prétention, assurément justifiée, d'être eux aussi les organes de Jéhovah auprès du peuple d'Israël (3). Mais Moïse est placé fort au-dessus d'eux, non-seulement pour la grandeur de la charge qui lui a été confiée (v. 7), mais aussi pour l'intimité du rapport qui existe entre lui et Jéhovah (v. 8) : Dieu « lui parle bouche à bouche, et sa vue est sans obscurités (4), et il contemple l'image de Jéhovah (5). »

Malheureusement les discours que Moïse adressa certainement en Egypte et dans le désert, au peuple qu'il dirigeait, ne sont pas parvenus jusqu'à nous ; car ceux qui lui sont attribués dans le Pentateuque datent manifestement d'une époque postérieure et ne reproduisent que d'une manière très générale ce qu'il a pu dire dans ces diverses circonstances. Mais il n'en est pas moins vrai que Moïse fut le premier et le plus grand des prophètes (Deut. XXXIV,

(1) Cf. aussi Jér. XV, 1 ; Ps. XCIX, 6, où son nom est rapproché de celui de Samuel.

(2) Knobel, *Prophetismus*, I, p. 3.

(3) Cf. aussi Nombr. XI, 24-29.

(4) Je crois qu'il faut lire *mar'ehou lô*, etc. en rattachant le *vav* au mot précédent. Le texte masoréthique ne me paraît pas susceptible d'une interprétation satisfaisante.

(5) Pour le sens de cette expression, Cf. Ps. XVII, fin.

10), car il fut le fondateur du monothéisme spiritualiste, que les prophètes postérieurs se bornèrent à maintenir et à défendre contre le polythéisme, l'idolâtrie et le formalisme toujours prompts à renaître. Il arracha son peuple au polythéisme et aux superstitions, non moins qu'à l'esclavage des Egyptiens ; et, après avoir ranimé dans les cœurs de ses compatriotes la foi au Dieu unique et tout-puissant de leurs ancêtres, qui s'était profondément obscurcie et altérée pendant leur long séjour en Egypte (1), il voulut en assurer le maintien dans l'avenir par l'institution d'un culte, d'un sacerdoce et de lois religieuses et civiles (2).

Ces institutions n'eurent pas tout l'effet qu'il en attendait. Au contact des Cananéens, la religion mosaïque s'altéra profondément. La superstition, l'idolâtrie, le polythéisme, la grossièreté des mœurs envahirent de nouveau rapidement le peuple d'Israël. Sans doute, le nom de Jéhovah n'était pas complètement oublié, comme le prouve, entre autres documents antiques, le chant de Débora, dont la critique la plus défiante ne saurait contester l'authenticité ; les sacrificateurs continuèrent, pendant toute la période des Juges, d'accomplir les cérémonies sacrées dans le sanctuaire de Silo, où l'arche avait été déposée. Mais la masse du peuple paraît être tombée alors, soit dans le polythéisme cananéen, soit dans l'idolâtrie, et avoir, ailleurs

(1) Cf. Jos. xxiv, 14.

(2) On conçoit que nous ne pouvons entrer ici dans l'examen de ces importantes et difficiles questions : elles nous éloigneraient trop longtemps de notre sujet spécial. — Nous renonçons aussi à discuter en détail les discours et les prédictions rapportés dans les livres historiques. Il est bien probable qu'ayant été écrits après les événements, ils sont plus précis qu'ils ne le furent réellement ; mais ce n'est pas une raison suffisante pour en contester la réalité historique.

qu'à Silo, adoré Jéhovah, en dépit du Décalogue, sous l'image d'un jeune taureau (1). On le considérait sans doute en général moins comme le Dieu unique que comme le Dieu national (2), et l'on accomplissait parfois en son honneur des actes analogues à ceux que les Moabites pouvaient accomplir en l'honneur de Kamos ou les Ammonites en l'honneur de Molok.

Quelques rares voix prophétiques semblent s'être élevées contre cette dégénérescence du culte du vrai Dieu. Déjà peu après la mort de Josué, un « messager de l'Eternel, » établi à Guilgal, reprocha aux Israélites assemblés d'avoir laissé subsister les Cananéens au milieu d'eux et de n'avoir pas aboli leur culte (Jug. II, 1-5), (3) — reproche qu'un autre prophète, dont le nom est également inconnu, répète presque textuellement du temps de Gédéon (VI, 7-10). Au milieu de cette longue période d'anarchie et de misère, on voit surgir la grande figure de Débora la prophétesse (IV, 4 *s.*). Tout le monde connaît son magnifique chant de victoire, après la défaite des Cananéens (Ch. V). Vers la fin de la même période, un *homme de Dieu* déclare au sacrificateur Eli que les iniquités de ses fils et sa propre faiblesse amèneront sa ruine, celle de sa maison et du sanctuaire de Silo (I Sam. II, 27-36). Peu après, Dieu se révèle pour la

(1) Jug. VIII, 27; XVII et XVIII. V. Kuenen, *Religion of Israël*, I, p. 235. Cet auteur doute que la défense de faire des images fît partie du Décalogue primitif (p. 284). Ce doute ne nous paraît pas suffisamment fondé.

(2) Jug. XI, 24.

(3) On comprend difficilement comment certains auteurs voient ici l'ange de l'Eternel. Un ange serait descendu du ciel, et non *monté de Guilgal*. — Cf. V, 23; Hag. I, 13; Mal. III, 1, etc., où la même expression désigne aussi un prophète.

première fois à Samuel, à Silo, et lui annonce la même chose (Ch. III).

Quand cette double prédiction se fut réalisée par la victoire des Philistins, qui prirent l'arche et tuèrent les deux fils du grand-prêtre, et par la mort du grand-prêtre lui-même, Samuel, pénétré de la nécessité d'une réforme religieuse, convoqua le peuple à une assemblée de jeûne et d'humiliation, à Mitspa ; émus par ses exhortations, les Israélites détruisirent les statues des divinités cananéennes dont le culte s'était introduit parmi eux pendant la période des Juges (I Sam. VII, 2-6).

Samuel fut à la fois prophète, juge et sacrificateur. Plus tard, il fut considéré comme le premier des prophètes (Act. III, 24). Le Talmud l'appelle même « le maître de tous les prophètes. » Et cela se comprend : tous les prophètes qui l'avaient précédé n'avaient laissé, à l'exception de Moïse, qu'un vague souvenir ; leur nom même s'était perdu ; et quant à Moïse lui-même, sa gloire comme législateur et fondateur de la nationalité israélite éclipsait presque aux yeux de la postérité sa qualité de prophète. D'ailleurs, en restaurant le culte de Jéhovah tombé en décadence pendant l'époque des Juges, Samuel exerça sur l'histoire du peuple d'Israël une influence presque aussi décisive et aussi salutaire que Moïse lui-même. Enfin, il fut le fondateur et le chef des écoles ou collèges de prophètes, qui apparaissent pour la première fois dans le récit de la vocation de Saül à la royauté (I Sam. X, 1-12).

Jusqu'alors les prophètes avaient vécu isolés. A partir de ce moment, nous les voyons réunis en société, établis à *Nâyôth* ou plutôt *Nevâyôth* (habitations), près de la petite ville de Rama, où Samuel demeurait habituellement (XIX, 18-24). Samuel les présidait (v. 20). Ils se livraient en-

semble à des exercices religieux, accompagnés parfois de manifestations extraordinaires, analogues en partie à celles qui se produisirent plus tard dans l'Eglise primitive (I Cor. XIV). Ils cultivaient en particulier la musique sacrée (X, 3 *ss.*). Cette institution se perpétua-t-elle après la mort de Samuel? Nous ne pouvons l'affirmer absolument. Mais cela est probable, d'après un texte du prophète Amos (VII, 14). Des associations semblables se formèrent aussi plus tard dans le royaume d'Israël, comme on le voit dans l'histoire d'Elie et d'Elisée (II Rois VI, 1 *ss.*). Il y en avait alors une à Béthel (II R. II, 3), une autre à Jérikho (v. 5) et une autre à Guilgal (IV, 38). Les élèves qui s'y formaient à la vocation de prophète étaient appelés *fils des prophètes*, comme chez les Perses les élèves des mages se nommaient *fils des mages*; et ils donnaient eux-mêmes à leur maître le nom de *père*. Cf. II R. II, 12 à I S. X, 12 (1).

Le but de Samuel, en fondant cette association, fut évidemment de créer au sein de son peuple un foyer de lumières et de piété, une puissance capable de contrebalancer la tendance naturelle des Israélites à l'idolâtrie et de conserver au culte de Jéhovah le caractère strictement monothéiste et spiritualiste que Moïse avait voulu lui donner. Le sacerdoce était dégénéré, formaliste, sans influence sur les masses. Il fallait, pour lutter avec succès contre les cultes cananéens, une force morale plus vivante, plus active, plus populaire. L'espoir de Samuel ne fut pas déçu. Immédiatement après lui, la vie religieuse se développe en Israël d'une manière puissante et se manifeste en particu-

(1) On donnait aussi parfois ce nom, *âb*, aux sacrificateurs (Jug. XVIII, 19). On sait que le mot *abbé* en est dérivé par l'intermédiaire de la forme araméenne *abbâ*.

lier par la composition de ces beaux cantiques dans lesquels David et quelques-uns de ses contemporains ont chanté la grandeur et la bonté de Jéhovah. Et si l'on ne peut affirmer que les prophètes qui vinrent après Samuel (Gad, Nathan, Akhiyah, Shemayah, Iddo, etc.) soient sortis de l'école fondée par lui, il est du moins infiniment probable que cette institution exerça sur eux la plus salutaire influence. Ajoutons que plus tard, en particulier sous Akhab, roi d'Israël, sous Joas, Akhaz et Manassé, rois de Juda, les prophètes s'opposèrent, souvent avec succès, à l'introduction du polythéisme et de l'idolâtrie au sein du peuple d'Israël et qu'ils demeurèrent enfin vainqueurs dans cette lutte séculaire.

C'est probablement pour le même motif, pour prévenir le retour du peuple à l'idolâtrie, que Samuel consentit enfin à l'établissement de la royauté, après s'y être opposé si longtemps et si énergiquement. Au point de vue absolu, la royauté était un mal : elle devait amener à sa suite, comme conséquences à peu près inévitables, les guerres, le luxe, la corruption. Il aurait beaucoup mieux valu que les Hébreux fussent capables de s'en passer, qu'ils fussent assez religieux et assez moraux pour pouvoir vivre sans roi. Tel est le sens du premier discours de Samuel (I S. VIII). Mais comme ils ne l'étaient pas, comme la liberté dont ils avaient joui jusqu'alors, et qui eût été l'idéal s'ils en eussent été dignes, avait toujours dégénéré en licence, ouvert la porte à l'idolâtrie, au polythéisme, à toute sorte de vices et de crimes, qui amenaient comme conséquence fatale l'oppression par les peuples voisins, Samuel, comprenant l'impossibilité d'élever tout d'un coup ses contemporains au niveau moral nécessaire pour que cette complète indépendance fût un bien, consentit, après y avoir mûrement réfléchi sous le regard de Dieu, à l'institution de la royauté.

Bien plus, lorsque les Hébreux, entrevoyant enfin les maux qu'elle devait produire, comprirent leur tort, il les rassura en leur montrant qu'ils pouvaient être heureux, même avec un roi, pourvu qu'ils fussent fidèles à l'Eternel (XII, 19-25). Samuel agit très sagement en cela : malgré ses misères, qui furent grandes, la monarchie israélite valut mieux après tout que l'anarchie du temps des Juges.

Samuel espérait d'ailleurs que le roi, marchant d'accord avec les prophètes, ferait prévaloir le culte de Jéhovah. Saül ne réalisa pas entièrement cet espoir. On connaît la lutte qui s'engagea plus tard entre Samuel et lui. La cause en fut évidemment dans les ménagements funestes que Saül avait pour les peuples idolâtres vaincus par lui.

David, choisi par Samuel, continua son œuvre de restauration religieuse. Deux prophètes, Gad et Nathan, l'aidèrent de leurs conseils et de leur influence dans cette grande et difficile entreprise. Gad apparaît déjà comme prophète auprès de David lorsqu'il était encore en exil, errant à l'aventure (I S. XXII, 5); Nathan, seulement à partir de son avénement à la royauté. Ce dernier joua un rôle important dans deux circonstances mémorables de la vie de David. A la suite d'une révélation divine, il détourna ce roi de l'idée, qu'il avait d'abord approuvée, de bâtir un temple à Jéhovah et lui promit de la part de Dieu qu'en récompense de cette bonne intention et de sa fidélité, sa dynastie serait éternelle (II S. VII; I Chr. XVII), posant ainsi la première base de l'espérance messianique développée ensuite par les psalmistes et les prophètes postérieurs.

Mais lorsque David se fut rendu coupable de son double crime, ce même Nathan se présenta de nouveau devant lui, toujours sur l'ordre de Dieu, et par le récit d'une parabole

ingénieuse (la Brebis du Pauvre), l'amena à prononcer lui-même, sans le savoir, sa propre condamnation (II S. XII, 1-14) Animé du même courage, Gad ne craignit pas de blâmer énergiquement la vanité militaire de David, à l'occasion d'un dénombrement, que le guerrier Joab lui-même désapprouvait (II S. XXIV, 11 *ss.*; I Chr. XXI). Nathan joua aussi un rôle important et décisif dans l'avènement de Salomon (I R. I, 10 *ss.*). Ce fut lui qui prit l'initiative et, de concert avec le sacrificateur Tsadok et Benayah le chef d'armée, fit échouer les projets d'Adoniyah et monter sur le trône le fils de Bath-shéba. Aussi ses fils, Azariah et Zaboul, occupèrent-ils de hautes positions à la cour du nouveau roi (I R. IV, 5).

Le règne de Salomon fut plus remarquable par ses sages que par ses prophètes. Cependant nous trouvons vers la fin de ce règne, un prophète, nommé Akhiyah, établi à Silo, qui acccomplit, sinon la première (1), du moins l'une des premières actions symboliques dont fassent mention les documents sacrés. Plein d'indignation pour le faste, les vices et les tendances polythéistes de la cour de Jérusalem, il déchira un jour sa robe neuve en douze pièces et en donna dix à Jéroboam, l'encourageant ainsi à la révolte qui devait donner naissance au royaume des Dix Tribus (I R. XI, 29 *ss.* Cf. II Chr. IX, 29) (2). Il paraît qu'il avait mis par écrit cette action symbolique et le discours dont il l'avait accom-

(1) Cf. I Sam. XV, 27 *s.*, où une action analogue est attribuée à Samuel.

(2) Knobel doute que cette action symbolique ait été réellement accomplie (*Prophet.*, I, p. 425), mais sans motifs suffisants, à ce qu'il me semble. Seulement il se peut que le prophète n'ait fait qu'une seule déchirure à sa robe : cela suffisait pleinement.

pagnée (II Chr. XIX, 29). Longtemps après, il annonça à ce même Jéroboam la ruine de sa dynastie (I R. XIV, 1-18), parce qu'au lieu de rétablir dans toute sa pureté le culte de Jéhovah, il favorisait l'idolâtrie et avait institué à Dan et à Béthel, au nord et au sud de son royaume, en opposition au culte de Jérusalem, deux sanctuaires où Jéhovah était adoré sous la figure d'un veau d'or. La prédiction du prophète ne tarda pas à se réaliser. Le fils de Jéroboam, Nadab, fut tué, la seconde année de son règne, par l'usurpateur Baësa, qui extermina toute la famille de l'auteur du schisme des dix tribus (I R. XV, 27).

A la même époque, vivait dans le royaume de Juda, un autre prophète nommé Shemayah, qui détourna le roi Roboam de l'idée de faire la guerre aux Israélites du nord pour les forcer à rentrer dans l'obéissance (XII, 22-24; II Chr. XI, 2-4), et qui montra peu après dans l'invasion du roi d'Egypte Sisak (Sheshonk) en Judée un châtiment de l'infidélité du roi et des grands (II Chr. XII, 5-8). Il écrivit l'histoire du règne de Roboam (v. 15).

Le livre des Rois fait aussi mention, pour la même époque, d'un autre homme de Dieu, qui s'en alla (comme plus tard Amos) du royaume de Juda à Béthel pour prononcer contre Jéroboam des menaces formidables, et d'un vieux prophète qui demeurait à Béthel et qui se conduisit à l'égard du premier de telle sorte qu'on doit supposer que, sans approuver la conduite de Jéroboam, il n'avait pas le courage de la blâmer ouvertement (I R. XIII).

Le livre des Chroniques nous fait connaître l'existence, vers le même temps, d'un autre prophète qu'il nomme tantôt Iddo (II Chr. XII, 15; XIII, 22), tantôt Iédi (Qeri : Iédo, IX, 29), et peut-être encore Oded (XV, 1, 8). Il vécut sous Roboam et sous son fils Abiah. Il n'est fait mention d'au-

cune de ses prophéties; mais il est dit qu'il avait écrit une *Vision*, c'est-à-dire sans doute un recueil de discours, accompagnés de quelques récits historiques, et des mémoires sur son temps qui existaient encore à l'époque de la composition du livre des Chroniques. Le fils d'Oded, Azariah, était prophète aussi, comme son père. Un roi d'Ethiopie nommé Zérakh (Azerkh-Amon) s'étant à cette époque emparé de l'Egypte et ayant entrepris, comme Sisak, de conquérir la Palestine, fut repoussé par le roi Asa, qui avait succédé à Abiah sur le trône de Jérusalem. Le prophète Azariah se présenta devant le roi et son armée qui revenaient vainqueurs et leur déclara que cette victoire était la récompense de leur fidélité à l'Eternel, comme aussi les malheurs qui avaient frappé autrefois le peuple d'Israël (du temps des Juges et à l'époque de l'invasion de Sisak) avaient eu leur source dans l'oubli du vrai Dieu et de sa loi (II Chr. xv, 1-7). Encouragé par ces paroles, le pieux monarque « extirpa les idoles de tout le pays de Juda et de Benjamin et des villes qu'il avait prises sur la montagne d'Ephraïm » (v. 8). Chose étonnante, ce discours est appelé dans le même verset « la prophétie d'Oded le prophète ». Peut-être faut-il supposer que le père d'Azariah, trop vieux pour se présenter devant le roi et lui tenir ce discours, avait chargé son fils de le prononcer à sa place. Cette supposition concorderait fort bien avec l'indentification d'Iddo et d'Oded, car Iddo ayant commencé sa carrière prophétique à la fin du règne de Salomon (ix, 29), devait être fort âgé du temps d'Asa. Cependant cette identification est incertaine.

Azariah ne fut pas le seul prophète du règne d'Asa. Ce roi ayant été attaqué par le roi d'Israël Baësa, acheta l'alliance du roi de Syrie Ben-hadad I; mais il en fut sévère-

ment blâmé par Hanani le Voyant (II Chr. xvi, 7-9). Les motifs qui lui dictèrent ce blâme ne sont pas difficiles à démêler. D'abord, Asa, qui était pourtant un roi pieux, avait employé à cela les trésors du temple. Ensuite, en s'alliant ainsi à une nation païenne, il risquait de favoriser, sans le vouloir, l'idolâtrie et le polythéisme dans le royaume de Juda. Enfin n'était-il pas honteux, pour un roi de Jérusalem, de s'allier avec un peuple étranger et païen pour faire la guerre à un peuple frère? Malgré sa piété habituelle, Asa s'offensa du langage hardi du prophète et le fit jeter en prison.

Hanani avait un fils, prophète comme lui, qui vécut sous le règne d'Asa et sous celui de Josaphat. En même temps que son père censurait le roi de Juda d'avoir acheté l'alliance des Araméens contre les Israélistes, Jéhu, fils de Hanani annonçait au roi d'Israël Baësa sa ruine prochaine et celle de sa maison, parce qu'au lieu de rétablir le culte de Jéhovah dans sa pureté primitive, « il avait suivi la voie de Jéroboam et fait pécher le peuple » de Dieu (I R. xvi, 1-4, 7, 12). Se transporta-t-il dans le royaume d'Israël pour y prononcer sa prophétie, comme ce prophète inconnu qui se rendit à Béthel pour prononcer la même menace contre Jéroboam I, et comme plus tard Amos alla aussi à Béthel prophétiser contre Jéroboam II? Cela est probable, mais non certain. Il se pourrait qu'il eût prononcé sa prophétie à Jérusalem, ou même qu'il se fût borné à l'écrire. Quoi qu'il en soit, sa menace ne tarda pas à s'accomplir. Le fils de Baësa, Ela, fut tué au bout de deux ans de règne seulement, par un de ses officiers, nommé Zimri, qui « extermina aussi toute sa famille » (I R. xvi, 8-12). La dynastie de Baësa eut ainsi le même sort que celle de Jéroboam I qu'il avait renversée. — Ce prophète, contemporain d'Elie

et d'Elisée, apparaît encore une fois sous le règne de Josaphat, plus de trente ans après l'époque où il avait prononcé sa première prophétie. Le pieux Josaphat s'étant allié avec Akhab contre les Araméens, le fils de Hanani le blâma ouvertement d'avoir porté secours à ce « méchant », à ce[t] « ennemi de Jéhovah. » Il reconnut cependant qu'il y avait de bonnes choses en Josaphat, qu'il craignait Dieu et combattait l'idolâtrie (II Chr. XIX, 1-3). Il survécut sans doute à ce roi, puisqu'il écrivit son histoire (XX, 34).

Deux autres prophètes, Iakhaziel et Eliézer, vécurent dans le royaume de Juda sous le règne de Josaphat. Le premier encouragea le roi et les habitants de Jérusalem, à l'approche d'une invasion de Moabites, d'Ammonites et de diverses peuplades arabes, qui s'étaient avancés dans le sud du royaume jusqu'à En-gadi et qui furent vaincus sans combat (II Chr. XX). Le second, qui était de Marésha, dans la tribu de Juda, se présenta devant Josaphat peu après Jéhu, fils de Hanani, et, comme ce dernier lui avait reproché d'avoir fait alliance avec Akhab, il lui reprocha de s'être allié avec le fils d'Akhab, Akhaziah, pour équiper une flotte (v. 35-37).

Malgré les avertissements de Jéhu et d'Eliézer, Josaphat s'engagea dans une alliance de plus en plus intime avec la famille d'Akhab; son fils Joram épousa la fille d'Akhab et de la phénicienne Izabel, la célèbre Athalie, exposant ainsi le royaume de Juda à être envahi, comme celui d'Israël, par le culte de Baal et d'Astarté.

On connaît la lutte grandiose qui s'était engagée à la même époque dans le royaume des Dix Tribus, entre les prophètes de Jéhovah et la reine Izabel, qui, profitant de la lâche complaisance de son mari, avait essayé d'y introduire la religion phénicienne. Parmi les nombreux pro-

phètes qui exerçaient alors leur activité dans le royaume du nord (I R. XVIII, 4), deux surtout sont demeurés célèbres : Elie (Eli-Iâh, Jéhovah est mon Dieu), de Thisbé (XVII, 1), dans la tribu de Nephtali (Tobi I, 2), mais originaire du pays de Galaad (1), et son disciple Elisée (Elishâ, Dieu est le salut), d'Abel-Mehola, dans la tribu d'Issakar. Nous pouvons joindre à ces deux grands noms le nom moins connu de Michée (Mi-kâ-Iâh. Qui est comme Jéhovah ?), fils de Jimla, qui prédit à Akhab la défaite dans laquelle il devait périr (I R. XXII). Signalons aussi deux autres prophètes anonymes, dont l'un encouragea et l'autre reprit hardiment ce roi pendant sa lutte contre le roi de Syrie Ben-hadad II (I R. XX).

Observons encore qu'à côté de ces vrais prophètes de Jéhovah, il y en avait d'autres, et en grand nombre, qui n'avaient pas le courage de s'opposer à l'idolâtrie phénicienne et avaient pour Akhab de coupables complaisances (I R. XXII).

Nous n'essayerons pas de raconter en détail la lutte d'Elie et d'Elisée contre Akhab et ses deux fils, Akhaziah et Joram, qui lui succédèrent l'un après l'autre sur le trône de Samarie. On sait comment cette lutte finit par l'avènement de Jéhu et par l'extermination de la vieille reine Izabel et de toute la race d'Akhab (vers l'an 850). A partir de ce moment, Elisée disparaît de la scène de l'histoire et on ne le retrouve plus qu'à la veille de sa mort, sous le règne de Joas, le petit-fils de Jéhu (II R. XIII, 14-20).

C'est de cette époque, c'est-à-dire, du milieu du IX^e^ siècle avant notre ère, que datent les plus anciens monuments

(1) D'autres pensent, au contraire, qu'il était originaire de Thisbé et habitait en Galaad ; mais cela nous paraît moins vraisemblable.

de la littérature prophétique parvenus jusqu'à nous : la courte prophétie d'Abdiah, celle de Joël et, un peu plus tard, celles qui nous ont été conservées dans le chapitre XXXIIe du Deutéronome et dans les chapitres XV et XVI du livre d'Isaïe.

Ces diverses prophéties furent composées, les deux premières certainement et les deux autres avec la plus grande vraisemblance, par des habitants de Jérusalem. Les prophètes du royaume du Nord semblent avoir été surtout des hommes d'action, ce qui n'a rien que de naturel, quand on se représente le milieu agité dans lequel ils vivaient, les fréquentes révolutions qui ensanglantèrent leur pays et la crise formidable provoquée par l'audacieuse tentative d'Izabel. A Jérusalem, dans un milieu plus calme, malgré la tentative semblable, mais plus rapidement étouffée d'Athalie, à l'ombre du temple, pour ainsi dire, la littérature prophétique se développa plus tôt, à côté de la poésie lyrique et gnomique qui avait illustré les règnes de David et de Salomon et qui n'avait, sans doute, jamais cessé depuis lors d'être cultivée avec plus ou moins de succès. De Jérusalem, l'habitude de rédiger les discours prophétiques après les avoir prononcés publiquement se répandit dans le reste du royaume de Juda, avec Amos, et dans le royaume d'Israël lui-même, avec Hosée.

LIVRE I

LES PROPHÈTES DU IXᵉ SIÈCLE

DANS LE ROYAUME DE JUDA

CHAPITRE PREMIER

ABDIAH

La plus ancienne des prophéties écrites parvenues jusqu'à nous est très probablement antérieure de quelques années à l'avènement d'Athalie (vers 850) et date du règne de son époux, Joram, fils de Josaphat.

Le règne de ce prince fut attristé par divers événements qui eurent pour effet d'amoindrir et d'abaisser momentanément la puissance du royaume de Juda. Les Edomites, soumis aux rois de Jérusalem depuis David, réussirent alors à secouer le joug (II R. VIII, 20 *ss.*; II Chr. XXI, 8 *s.*). La ville philistine de Libna s'affranchit aussi. Enfin et surtout, Jérusalem fut prise et pillée par les Philistins, les Phéniciens et diverses hordes arabes (II Chr. XXI, 16 *s.*), auxquelles les

Iduméens récemment affranchis et avides de vengeance se joignirent avec empressement. Le temple de Jéhovah fut pillé (Joël, IV, 5); une grande partie de la population fut massacrée (Abd. 13); les enfants et les femmes du roi furent emmenés captifs (II Chr. l. c.). Des prisonniers, les uns furent vendus par les Phéniciens aux Grecs des îles et de l'Asie Mineure (Jo. IV, 6; Abd. 20), les autres furent livrés par les vainqueurs aux Edomites (Amos, I, 6, 9), qui les emmenèrent dans les régions du midi.

C'est cet événement qui inspira au prophète Abdiah (d'après la transcription des LXX) ou Obadiah (d'après les Masorèthes), dont le nom signifie sous l'une et l'autre forme « serviteur de Jéhovah », le premier, dans l'ordre chronologique, des oracles qui nous ont été conservés dans le recueil des livres prophétiques.

Indigné qu'un peuple de même origine que les Hébreux eût pris part au pillage de Jérusalem et au massacre de ses habitants, ce prophète, qui semble avoir fait partie des captifs emmenés par les Edomites dans leur pays (Abd. 20), dénonce à Edom le châtiment de Dieu. Il voit les nations monter en foule contre ce peuple, qui se croit inaccessible au milieu de ses rochers, et l'abaisser jusqu'à terre; il est pillé, chassé de son pays par ceux-là même qui étaient naguère ses alliés. Et cela, par l'effet de la volonté de Jéhovah, à cause de la violence qu'il a commise contre son frère Jacob. Le jour de l'Eternel est proche : toutes les nations ennemies du peuple de Dieu seront punies, anéanties, tandis que la colline de Sion sera inviolable à l'avenir. Les Israélites, réunis désormais en une seule nation, détruiront entièrement les Edomites; ceux du midi s'empareront de leur territoire, ceux de l'ouest subjugueront les Philistins. Les deux tribus restées fidèles à la dynastie de

David, celles de Juda et de Benjamin, s'empareront des autres et mettront fin au schisme. Bien plus, les Israélites emmenés en captivité dans la région du sud reviendront dans leur pays et subjugueront les Cananéens jusqu'à la ville de Sarepta (entre Tyr et Sidon, sur le bord de la mer) ; et les prisonniers de Jérusalem vendus en Asie Mineure reviendront aussi et s'empareront des villes du midi. En un mot, le peuple de Dieu triomphera de tous ses ennemis, « et le règne sera à l'Eternel. »

Tel est le contenu de cette courte prophétie. Il est clair qu'elle suppose la prise et le pillage de Jérusalem. La plupart des critiques ont cru jusqu'ici qu'Abdiah parlait de la ruine de Jérusalem par Nabukodonosor, à laquelle les Edomites prirent en effet une large part (Héz. xxxv ; xxxvi, 5; Ps. cxxxvii, 7; Lam. iv, 21 *ss.*), et qu'il était par conséquent contemporain de l'exil de Babylone. Mais plusieurs faits prouvent que sa prophétie existait longtemps avant cette époque.

D'abord, Jérémie l'a connue et imitée dans son oracle contre Edom (xlix, 7-22), composé avant la ruine de Jérusalem. Et que Jérémie soit bien réellement l'imitateur, et non Abdiah, c'est ce qu'il est impossible de méconnaître, d'abord parce que les discours de Jérémie contiennent un grand nombre d'imitations du même genre, ensuite et surtout parce que les passages communs à ces deux oracles se suivent sans interruption dans Abdiah (1-8) et y forment un développement régulier dans un ordre parfaitement logique, tandis que dans Jérémie ils sont séparés (v. 7, 9 et 10, 14-16), placés dans un ordre différent et moins naturel et entremêlés d'expressions propres à ce prophète.

Pour échapper à cet argument, on a émis deux suppositions également inadmissibles. Stæhelin, qui reconnaît que

Jérémie a imité Abdiah et qui range cependant ce dernier parmi les prophètes du temps de l'exil, suppose que « lorsque Jérémie retravailla pour la dernière fois ses prophéties avant de les livrer au public sous leur forme définitive, il emprunta à Abdiah quelques passages qu'il inséra dans sa prophétie contre Edom (1). » D'autres assurent que Jérémie et Abdiah ont imité l'un et l'autre un ancien prophète (2). Ce sont là des hypothèses sans fondement et sans vraisemblance. Jérémie ayant imité la prophétie d'Abdiah dans un oracle antérieur à la ruine de Jérusalem par les Kaldéens, cette prophétie a été nécessairement composée à l'occasion d'une prise de Jérusalem antérieure.

On ne peut pas, avec Vitringa et Carpzov, identifier l'événement dont parle le prophète avec les défaites du roi Akhaz (II Chr. xxviii, 5 *ss.*), car Jérusalem ne fut à cette époque ni prise ni même assiégée (Is. vii, 1 ; i, 7 *ss.*). — On ne peut pas davantage penser à la prise de Jérusalem par Joas, roi d'Israël, sous le règne d'Amatsiah, puisque d'après Abdiah (11) ce sont des *étrangers* qui se sont emparés

(1) *Specielle Einleitung in die Bücher des A. T.*, p. 312.

(2) Augusti, Krahmer, Ewald, Reuss, Carrière *(Encyclop. des scienc. relig.)*, Kuenen *(Hist. critiq. des livres de l'A. T.*, ii). Ce dernier renvoie la preuve de cette assertion à la fin du volume, où on la cherche vainement. Mais il assure (p. 421) que « sur deux points capitaux il y a désaccord évident entre les versets 1-9 et les versets 10-21. » O l'habile écrivain qui va copier un texte antique pour dire aussitôt tout le contraire ! Heureusement que la contradiction n'existe que dans l'esprit du critique hollandais. Le *ravage* du pays d'Edom *par les tribus voisines* (v. 1-9) n'exclut nullement la *conquête* de ce même pays *par le peuple d'Israël* (v. 18-21). Ce second événement sera la conséquence du premier, tout simplement ; et il devait être, dans la pensée du prophète, plus ou moins postérieur.

de Jérusalem. Il faut donc avec Hofmann, qui a eu le mérite d'arriver le premier à ce résultat (1), accepté ensuite et confirmé par Delitzsch (2), Keil (3), Nægelsbach (4), Küper (5), etc., remonter jusqu'à la prise de Jérusalem par les Philistins et les Arabes sous Joram.

Ce qui confirme ce résultat, c'est que Joël, considéré généralement comme le plus ancien des prophètes, dont les écrits nous sont parvenus, a connu l'oracle d'Abdiah et l'a même cité :

Sur la montagne de Sion et à Jérusalem sera la délivrance,
Comme a dit Jéhovah (Jo. III, 5).

Par la bouche de qui Jéhovah avait-il dit cela, si ce n'est par celle d'Abdiah (17) :

Et sur la montagne de Sion sera la délivrance.

A côté de cette citation formelle, on remarque entre ces deux prophètes des ressemblances d'expressions et d'idées vraiment étonnantes :

— Sur mon peuple ils ont jeté le sort (Jo. IV, 3).
Sur Jérusalem ils ont jeté le sort (Abd. 11).
— Je ferai revenir votre rémunération sur votre tête (Jo. IV, 4-7).
Ta rémunération reviendra sur ta tête (Abd. 15).
— Car l'Eternel a parlé (Jo. IV, 8; Abd. 18).
— Car le jour de l'Eternel est proche (Jo., IV, 14; Abd. 15).
— Et Jérusalem sera chose sacrée (Jo. IV, 17).
Et elle (la montagne de Sion) sera chose sacrée (Abd. 17).

(1) *Weissag. u. Erfüll.*, I, p. 201.
(2) *Wann weissagte Obadja?* (1851).
(3) Dans son *Commentaire sur les petits prophètes* et dans son *Introduction à l'A. T.*, 2e édit.
(4) Dans l'*Encyclopédie de Herzog*, 1re éd.
(5) *Das Prophetenthum des alten Bundes*, p. 148.

— A cause de la violence commise contre les enfants de Juda (Jo. IV, 10).

A cause de la violence commise contre ton frère Jacob (Abd. 10). (1).

Ces ressemblances, rapprochées de la citation mentionnée précédemment, prouvent que Joël a connu l'oracle d'Abdiah (2).

Observons, en outre, que Joël (IV, 1-8) et Amos (I, 6-9, 11) font encore allusion à une prise de Jérusalem, qui est évidemment la même que celle qu'Abdiah a si vivement dépeinte.

Même en faisant abstraction de ces ressemblances extérieures, le style d'Abdiah a beaucoup plus d'analogie avec celui des anciens prophètes qu'avec celui des prophètes du temps de l'exil. Quelle différence entre ce style pour ainsi dire lapidaire et l'abondance de Jérémie, d'Hézékiel ou du second Isaïe! Cela est si vrai qu'Ewald s'est vu obligé d'attribuer plus de la moitié de cette courte prophétie à un ou à plusieurs anciens prophètes (1-10, 15, 17 et 18). Mais la langue de l'autre moitié n'a pas un moindre parfum d'antiquité, et l'une des ressemblances les plus frappantes avec Joël se trouve précisément dans la portion qu'Ewald refuse à l'ancien prophète et suppose ajoutée pendant l'exil (11 = Jo. IV, 3).

La place qu'Abdiah occupe dans le recueil des douze

(1) Cf. aussi Amos, I, 11 à Abd. 10 et Am. IX, 12 à Abd. 19 et 20.

(2) La supposition contraire, qu'Abdiah aurait imité Joël, est beaucoup moins vraisemblable, quoi qu'en dise M. Kuenen, qui se voit obligé, à propos de Joël, de recourir à l'hypothèse de « prophètes plus anciens, dont nous ne possédons plus les écrits (*Hist. crit* II, p. 405). C'est une supposition dont nous n'avons pas besoin. Le prophète plus ancien auquel Joël a emprunté la formule « le jour de l'Eternel est proche » n'est autre qu'Abdiah.

petits prophètes plaide aussi en faveur de son antiquité. Quoique l'ordre dans lequel ils sont rangés ne soit pas toujours strictement chronologique, surtout pour les cinq premiers, on ne peut méconnaître que, d'une manière générale, les plus anciens, ou du moins ceux que les auteurs de la collection considéraient comme tels, ont été placés au commencement et les plus récents vers la fin. Pour ces derniers, l'ordre chronologique est assez exactement observé. Pour les premiers, d'autres considérations ont prévalu. Ainsi, Hosée a dû être mis en première ligne, quoique moins ancien que les trois suivants, parce que son livre est beaucoup plus long que les leurs, et probablement aussi parce qu'il porte une suscription indiquant l'époque où il vivait, tandis qu'Abdiah et Joël n'ont pas de suscription analogue et qu'Amos, qui en a une, devait nécessairement venir après Joël. De même, les livres de Joël et d'Amos ont dû être placés avant celui d'Abdiah comme beaucoup plus longs et plus importants. Quoi qu'il en soit, il est clair que puisqu'ils ont ainsi rapproché Abdiah des plus anciens prophètes, les auteurs de la collection étaient convaincus de sa haute antiquité. S'ils l'avaient cru postérieur à la ruine de Jérusalem, ils l'auraient mis entre Sophonie et Haggaï. Assurément ils n'étaient pas infaillibles; mais on ne devrait s'écarter de leur opinion que pour des raisons sérieuses (1).

(1) L'ordre différent suivi par les LXX (Hosée, Amos, Michée, Joël, Abdiah, Jona, etc.) s'explique par le désir qu'ils ont eu de commencer par les livres les plus longs et les plus importants. — M. Kuenen reconnaît aussi que le compilateur du Recueil a suivi un plan chronologique (*Hist. crit.* II, p. 386) et qu'il « a dû rapporter Abdiah à la période assyrienne (p. 420). »

Or, de telles raisons n'existent pas. Le *pillage* de Jérusalem décrit par Abdiah ressemble beaucoup moins à la *ruine* de cette ville par les Kaldéens qu'au pillage dont parlent aussi Joël et Amos. Rien n'indique dans Abdiah que la capitale du royaume de Juda ait été détruite. Bien plus les versets 18 à 20 : « *La maison de Jacob* sera un feu et *la maison de Joseph* une flamme,... et ils brûleront les Edomites, » etc., supposent manifestement l'existence du royaume des Dix Tribus (1). Enfin les captifs de Jérusalem ont été emmenés — où ? en Babylonie ? Non, mais à Sepharad (20). Or, on ne peut guère douter de l'identité de ce pays avec celui que les inscriptions de Darius, fils d'Hystaspe, nomment Sparda (en assyrien Sapardou) ; et malgré la grande autorité de Spiegel, qui veut identifier cette province de l'empire perse avec les Saspires d'Hérodote et avec la province arménienne Sper (aujourd'hui Ispir) (2), l'ordre d'énumération, qui place cette province deux fois entre la Cappadoce (Katpatuka) et l'Ionie (Iaouna) (3) et une fois entre ceux de la mer et l'Ionie (4), plaide en faveur de l'opinion de Lassen, qui l'a identifiée avec le territoire de la ville de Sardes, capitale de la Lydie. Il faut y voir en tout cas une portion de l'Asie Mineure. Or, il est certain que Nabukodonosor ne fit pas transporter les Juifs en Asie Mineure, par la

(1) Je ne comprends pas comment M. Kuenen peut dire qu'à l'époque d'Abdiah, « le royaume du nord n'existait plus (*Hist. crit.* II, p. 419), et que le verset 17 suppose l'exil. »

(2) *Eranische Alterth.*, p. 216.

(3) Inscr. I de Persépolis, l. 12 ; inscr. de Naksh-i-Roustam, a, l. 28 ; dans Spiegel, *Die altpersischen Keilinschriften*, p. 46 et 50.

(4) Inscr. de Béhistoun, l. 15, trad. assyr. l. 5, dans Spiegel, *o. c.*, p. 4, et dans Schrader, *Die assyrisch-babylonischen Keilinschriften*, p. 341.

raison qu'il ne posséda jamais cette contrée, tandis que nous savons par Joël (IV, 6) que les habitants du royaume de Juda et de Jérusalem faits prisonniers par les Philistins et les Phéniciens sous le règne de Joram furent vendus par eux aux « enfants des Grecs » (BeNeI HaIeVâNIM) et par conséquent emmenés en Ionie ou dans les îles de la Méditerranée, en un mot du côté de l'Asie Mineure. Cet argument, qui n'a pas encore été signalé, du moins à ma connaissance, me paraît décisif contre l'opinion qui place Abdiah à l'époque de l'exil et très puissant en faveur de celle qui le considère comme antérieur à Joël. Que si l'on objectait que le nom de Sparda ne se rencontre pas avant l'époque de Darius I, et si l'on voulait arguer de cette circonstance fortuite pour rapprocher Abdiah de la période perse, nous répondrions que Darius n'a évidemment pas inventé ce nom, qu'il existait sans doute longtemps avant lui, surtout s'il est identique, comme cela est probable, avec celui de la ville de Sardes (1).

A ces divers arguments, qui se corroborent les uns les autres, on ne peut guère opposer, en faveur de l'opinion la plus généralement acceptée jusqu'ici, qu'une seule considération : c'est que nous avons des preuves certaines que les Edomites prirent une part active à la ruine de Jérusalem par les Kaldéens (Héz. XXXV, XXXVI, 5 ; Ps. CXXXVII ; Lam. IV, 21 *ss.*) tandis qu'on ne saurait prouver avec la même évidence qu'ils fussent au nombre des coalisés qui s'emparèrent de la ville sainte sous le règne de Joram. Il est vrai

(1) Les inscriptions de Sargon mentionnent un pays de Saparda en Médie (Lenormant, *Lettres assyriol.* I, p. 46). Mais ce pays n'a certainement rien de commun avec le Sepharad d'Abdiah, quoi qu'en dise M. Lenormant.

que le passage du livre des Chroniques qui raconte cet événement (II Chr. xxi, 16) ne les mentionne pas expressément : il ne nomme que « les Philistins et les Arabes qui sont à côté des Koushites. » Ce que signifie précisément cette dernière expression, il est difficile de le dire ; mais il est manifeste qu'elle désigne un certain nombre de peuplades arabes plus éloignées de la Palestine que les Edomites et qui ne pouvaient attaquer le royaume de Juda sans le consentement et la coopération de ces derniers. Or, il est clair que les Edomites, récemment affranchis du joug des rois de Jérusalem qui pesait sur eux depuis David, durent saisir avec empressement cette occasion de vengeance. Au reste, ce n'est pas là seulement une conjecture vraisemblable ; nous avons, outre l'oracle d'Abdiah, deux textes des plus anciens prophètes, qui prouvent qu'Edom avait bien en effet attaqué Juda. Joël dit, en parlant des Egyptiens et des Edomites, que leur pays sera dévasté, « à cause de la violence exercée par eux contre les enfants de Juda, parce qu'ils ont répandu du sang innocent dans leur pays, » ou plutôt « dans le pays desquels ils ont répandu du sang innocent » (iv, 12). Il est clair, avec cette dernière traduction, que c'est dans le pays des enfants de Juda, et non dans leur pays à eux, que les Egyptiens et les Edomites ont répandu du sang innocent. Mais, même en adoptant la première, on ne peut guère douter que ce ne soit là le vrai sens du texte. A quelle époque en effet les Egyptiens (car il n'y a aucun motif sérieux de restreindre aux Edomites ce qui est dit du crime de ces deux peuples : puisque le même châtiment les attend, c'est qu'ils ont commis un crime semblable), à quelle époque, dis-je, les Egyptiens auraient-ils pu faire violence *aux enfants de Juda* et verser leur sang en Egypte ? Avant la sortie d'Egypte, dira-t-on

peut-être avec Keil. Mais, outre que le meurtre des enfants mâles des Hébreux était un fait trop éloigné et d'une nature trop différente pour être mis en parallèle avec le crime nécessairement beaucoup plus récent des Iduméens, — si le prophète avait voulu faire allusion à cet événement, il n'aurait certainement pas écrit : « à cause de la violence commise contre *les enfants de Juda*, » mais « contre *les enfants d'Israël.* » Quant aux Edomites, le prophète ne pouvait pas sérieusement leur faire un bien grand crime d'avoir, pour s'affranchir, égorgé les garnisons qui les tenaient sous le joug ; il ne pouvait pas, en vérité, appeler cela « une violence commise contre les enfants de Juda » ni « du sang innocent répandu. » Si les Edomites n'avaient fait que se défendre et secouer le joug des rois de Juda, l'indignation et les menaces de Joël seraient singulièrement déplacées. Non, les Edomites, aussi bien que les Egyptiens, sont venus attaquer les enfants de Juda dans leur propre pays, sans avoir été provoqués. Voilà un crime bien autrement grave et qui explique bien mieux, on ne peut en disconvenir, le langage et la colère du prophète. Joël fait allusion évidemment à l'invasion de Sisak et des Egyptiens en Juda sous le règne de Roboam et à la prise de Jérusalem par les Edomites, unis aux Arabes et aux Philistins, sous le règne de Joram. — Amos fait aussi allusion à ce dernier événement lorsqu'il reproche à Edom d'avoir « poursuivi son frère avec l'épée, » et à la ville philistine de Gaza et à Tyr d'avoir « livré à Edom une multitude de captifs » (I, 11, 6, 9). — Enfin le psaume LXXXIII, qui fut composé avant le règne d'Hézékiah, au moment où une coalition redoutable menaçait le peuple d'Israël, et qui ne peut guère par conséquent se rapporter qu'à la ligue dont nous venons de parler ou à celle qui s'était formée peu auparavant contre

le roi Josaphat, nomme en première ligne parmi les coalisés « les tentes d'Edom » (1).

Après ces développements, nous pouvons nous dispenser de discuter l'opinion de quelques critiques (Caspari, Hævernick, Hengstenberg), qui ont placé Abdiah à l'époque d'Ozziah, roi de Juda, et de Jéroboam II, roi d'Israël, sous prétexte qu'Ozziah dut soumettre les Edomites lorsqu'il s'empara de la ville d'Elath, sur le golfe élanitique (II R. XIV, 22 ; II Chr. XXVI, 2). Cela n'est pas impossible, mais n'a absolument rien de commun avec la prophétie d'Abdiah. A cette époque, Jérusalem n'avait été ni saccagée ni même attaquée par les Edomites ni par aucun autre peuple ; et il est absolument inadmissible d'envisager, avec ces critiques, la description du pillage de Jérusalem dans Abdiah comme la prédiction d'un événement à venir. — On pourrait aussi se dispenser de mentionner l'opinion de Hitzig, qui place la composition de l'oracle d'Abdiah en l'an 312, au moment où Antigone ordonna une expédition contre Pétra (= Sèla), capitale de l'Idumée (Diodore de Sic. XIX, 94), et qui suppose en outre qu'Abdiah aurait écrit en Egypte, où il avait été emmené captif peu auparavant par Ptolémée, fils de Lagus !...

(1) L'antériorité de ce psaume à l'époque d'Hézékiah résulte de la mention d'Amalek (v. 8) ; car c'est sous ce règne que les derniers restes de ce peuple furent détruits par la tribu de Siméon (I Chron. IV, 42 *s.*). — On aurait pu autrefois objecter à notre opinion la mention de l'Assyrie (v. 9) ; mais nous savons maintenant que les monarques assyriens intervenaient déjà à cette époque dans les affaires du peuple d'Israël : Salmanasar II nomme Akhab, le beau-père de Joram, comme son adversaire et Jéhu comme tributaire. Il n'est pas étonnant qu'il ait encouragé les diverses peuplades énumérées dans le psaume à attaquer Jérusalem.

A en juger par sa prophétie, Abdiah appartenait au royaume de Juda et demeurait sans doute à Jérusalem au moment de la prise de la ville. Il est donc impossible de l'identifier, comme l'ont fait quelques rabbins et quelques Pères de l'Eglise, avec le pieux intendant du roi d'Israël Akhab, qui protégeait les prophètes de Jéhovah pendant la persécution de la reine Izabel (I R. XVIII, 3 *ss.*). Mais il se peut très bien qu'il soit identique, comme le pense Delitzsch, avec le deuxième de ces quatre princes que le roi Josaphat, « dans la troisième année de son règne, envoya pour enseigner dans les villes de Juda » (II Chr. XVII, 7), « avec le livre de la Loi de Jéhovah » (v. 9). Si cette identification est exacte, il pouvait avoir environ 60 ans au moment de la prise de Jérusalem et de la composition de sa prophétie, qui dut suivre cet événement de très près.

Il serait assez naturel de penser qu'il rédigea cet oracle à Jérusalem ou du moins dans le royaume de Juda. Mais le verset 20 : « Cette armée des enfants d'Israël qui a été emmenée captive s'emparera (1) des Cananéens jusqu'à Sarepta », me semble indiquer qu'il se trouvait au milieu des captifs. Or, comme il oppose ces captifs, au milieu desquels il se trouve, à ceux de Sepharad, en déclarant que « les captifs de Jérusalem qui sont à Sepharad (en Asie Mineure, par conséquent fort *au nord* de la Palestine) s'empareront des villes *du midi*, et que les prisonniers israélites auxquels il s'adresse s'empareront, *au nord*, « des Cananéens jusqu'à Sarepta, » il en résulte que ces prisonniers israélites, et Abdiah avec eux, étaient en ce moment-là dans

(1) Il faut lire évidemment וירשו (liReShOu), au lieu de אשר, qui n'offre aucun sens tolérable.

quelqu'une des contrées situées *au sud* de la Palestine. Et comme nous savons par Amos (I, 6-9) que les Edomites avaient reçu des Philistins et des Tyriens de nombreux captifs israélites, nous en concluons qu'Abdiah et ses compagnons de captivité se trouvaient dans le pays d'Edom ou peut-être chez quelqu'une des tribus arabes voisines, auxquelles les Edomites pouvaient les avoir vendus.

Ces peuplades, d'où sont sortis les Bédouins de nos jours, étaient toujours en guerre les unes contre les autres. Liguées un jour pour attaquer le royaume de Juda, elles se divisaient de nouveau le lendemain de la victoire, et pillaient sans scrupule leurs alliés de la veille. Les Edomites en savaient quelque chose : venus quelques années auparavant avec les Ammonites et les Moabites pour attaquer Josaphat et repoussés par lui (II Chr. XX, 22 *ss.*), ils avaient été massacrés par leurs alliés, qui les soupçonnaient sans doute de trahison.

Quelque chose d'analogue se passa peut-être après la prise de Jérusalem : il est permis de supposer que les Edomites se virent menacés tout à coup par une coalition semblable à celle dont ils faisaient eux-mêmes partie naguère. Prévoyant les événements qui se préparent, Abdiah, pour encourager ses compatriotes exilés, leur annonce qu'Edom va être détruit par l'Eternel en punition de son crime, et que les prisonniers hébreux, une fois rentrés dans leur pays, prendront leur revanche sur leurs ennemis. Le verset 15 : « Le jour de l'Eternel est proche contre toutes les nations » et ce que le prophète dit des exilés, montrent qu'il attendait d'un avenir rapproché la réalisation de ses menaces et de ses promesses. Il faut avouer que ses prédictions ne s'accomplirent ni aussi tôt ni aussi complètement qu'il semble l'avoir espéré. Les Edomites et les autres peu-

ples voisins subsistèrent longtemps encore, toujours en lutte avec le peuple de Dieu, tour à tour vaincus et victorieux. Les exilés revinrent-ils dans leur pays ? Nous l'ignorons. Nous savons seulement que ceux d'Asie Mineure y étaient encore quelques années plus tard, puisque Joël annonce de nouveau que l'Eternel va les en ramener (IV, 7). S'ils revinrent, ce qui n'a rien d'impossible ni d'invraisemblable, il n'est pas probable qu'ils aient accompli à la lettre les menaces du prophète. Mais le prophète lui-même les prenait-il à la lettre ? N'était-ce pas plutôt dans sa pensée une sorte d'hyperbole poétique, destinée à exprimer, sous une forme énergique et saisissante, la certitude du triomphe final du peuple de Dieu ? « Plusieurs de ces prophéties, dit Knobel, doivent être considérées comme de simples épanchements d'un sentiment patriotique, ... de simples explosions de l'indignation et de la haine nationale contre les peuples païens, par exemple Abdiah, Joël, IV, Amos, I-II, 3, etc., (1). » L'idée générale dont ces menaces ne sont que le développement, c'est que « le règne appartient à l'Eternel » (v. 21), que le peuple de Jéhovah triomphera nécessairement de ses ennemis, que ceux-ci seront détruits. Les détails choisis par l'écrivain pour mettre cette idée en lumière ne se sont pas tous réalisés. Mais qui pourrait méconnaître l'accomplissement de la pensée essentielle et dominante de sa prophétie ? Les peuples hostiles à Israël ne sont-ils pas aujourd'hui, et depuis longtemps, « comme s'ils n'avaient jamais été » (v. 16) ? Et n'est-ce pas de Sion qu'est sorti le salut du monde (v. 17) ?

Au reste, si les promesses du prophète ne s'accomplirent pas dans leur sens primitif et immédiat, c'est que le peuple

(1) *Prophet.*, I, p. 297.

d'Israël ne s'en montra pas digne et ne remplit pas les conditions morales indispensables à leur réalisation. Toutes les prédictions des prophètes étaient conditionnelles, comme nous l'exposerons plus loin un peu plus en détail. Non seulement le peuple d'Israël en général, mais les habitants du royaume de Juda eux-mêmes s'étant peu après, vers la fin du règne de Joas, détournés du culte de Jéhovah (II Chr. XXIV, 17 *ss.*; Am. II, 4 ; Deut. XXXII), il n'est pas étonnant que les promesses d'Abdiah, les promesses analogues de Joël, qui le suivit de près, et, à vrai dire, celles de la plupart des prophètes, n'aient pas pu s'accomplir dans leur sens réel et primitif. Mais l'infidélité des hommes ne saurait anéantir la fidélité divine. Dieu demeure, malgré tout, fidèle à ses promesses, et quand son peuple se convertira, il lui accordera la victoire, non plus peut-être sur les Edomites et les Philistins, qui pourront avoir disparu de la scène de l'histoire, mais sur ses ennemis quels qu'ils soient (1). Et cette promesse est valable pour le peuple de Dieu de tous les temps, pour l'Eglise chrétienne aussi bien que pour l'ancien peuple d'Israël.

(2) Conf. Bertheau, *Die alttest. Weissagungen von Israels Reichsherrlichkeit* dans les *Jahrbücher für deutsche Theologie*, 1859, p. 638.

CHAPITRE II

JOEL

Le roi de Juda, Joram, ne survécut pas longtemps à la prise de sa capitale et à l'amoindrissement de son royaume. Son fils Akhaziah (ou Okhoziah), qui lui succéda, périt au bout d'un an de règne, avec son oncle Joram, roi d'Israël, et sa grand-mère Izabel, dans le massacre qui mit fin à la famille d'Akhab. On sait qu'à la nouvelle de sa mort, sa mère Athaliah usurpa le trône de Jérusalem, — en même temps que Jéhu s'emparait de celui de Samarie, — et qu'après avoir massacré toute la famille royale, à l'exception du jeune Joas, qui fut sauvé par sa tante, la femme du grand-prêtre, et caché dans le temple, elle essaya d'introduire à Jérusalem le culte de Baal, que sa mère Izabel n'avait pas réussi à implanter dans le royaume d'Israël. Mais elle fut renversée et mise à mort au bout de six ans par le grand-prêtre Joyada, qui rétablit sur le trône le seul fils survivant d'Akhaziah. Pendant la plus grande partie de son règne, qui fut de 40 ans, Joas demeura fidèle aux leçons de Joyada : le culte de Jéhovah fut rétabli dans dans toute sa pureté, si ce n'est qu'on laissa subsister les hauts-lieux, et les prêtres, jouissant à bon droit du respect du peuple et de la confiance du roi, exercèrent dans le royaume de Juda la plus salutaire influence. C'est dans les premières années de ce règne, pendant la minorité de

Joas, que Joël, fils de Petouël, dut prononcer la prophétie qui porte son nom.

A cette époque la Judée, nous le savons, non seulement par Joël (I et II), mais aussi par Amos (IV, 6-9), fut ravagée par de formidables invasions de sauterelles et par de longues sécheresses. Blés, vignes, arbres fruitiers, tout fut détruit. Les populations étaient consternées. Les sacrificateurs craignirent qu'il fût bientôt impossible d'offrir dans le temple de Jéhovah les offrandes et les libations prescrites par la loi mosaïque, ce qui eût été considéré comme une calamité publique. C'est alors que Joël, dont le nom signifie Jéhovah est Dieu, et qui probablement était prêtre aussi bien que prophète, comme plus tard Jérémie et Hézékiel, se leva, et, dans un discours empreint de la plus haute poésie, exhorta les prêtres à proclamer un jeûne public, le peuple tout entier à s'humilier devant Dieu pour obtenir la cessation du fléau (I-II, 14). Sa voix fut écoutée : le peuple entier se réunit; « entre le portique et l'autel, les sacrificateurs pleuraient et disaient : Eternel ait pitié de ton peuple !... » (II, 15-17). (1).

(1) Le discours finit, à mon avis, au verset 14, et les verbes des versets 15 et 16 doivent être lus au parfait, parce que : 1° le verset 14 forme la conclusion naturelle du discours, ce qu'on ne peut dire ni du verset 17, ni du verset 16; 2° le récit débute trop brusquement, qu'on en place le commencement au verset 17 ou au verset 18; 3° les nombreuses répétitions que renferment les versets 15-17 (Cf. II, 1; I, 14, 9 *b*, 13) étonnent dans un morceau littéraire aussi achevé et affaiblissent l'impression qu'il était destiné à produire; 4° enfin on ne peut admettre que le prophète ait dit aux prêtres dans son discours où ils devaient se mettre pour pleurer (v. 17). Ce qui est naturel dans un récit est déplacé dans une exhortation. Aussi Hitzig a-t-il reconnu que ce verset est à l'imparfait et non à l'optatif. Mais alors il n'y a plus

Et l'Eternel eut en effet pitié de son peuple et lui répondit, par la bouche du prophète, qu'il chasserait bientôt ce fléau « venu du nord » et leur enverrait la pluie et des moissons abondantes (v. 18-27). Mais la bonté de Dieu ne s'arrêtera pas à ce *premier* bienfait (Cf. v. 23), à ce bienfait matériel. La *pluie* fertilisante sera suivie, dans un avenir indéterminé, mais que le prophète croyait sans doute prochain (Cf. IV, 14), d'une *effusion abondante de l'esprit de Dieu* sur tous les habitants du royaume de Juda, sans distinction d'âge, de sexe, ni de rang, tandis que les peuples païens seront épouvantés par les plus effrayants prodiges et les plus grandes calamités (1). « Cependant quiconque (d'entre eux) invoquera le nom de Jéhovah échappera » à la vengeance divine (Ch. III = II, 28-32 dans nos versions) (2).

de lien entre le verset 16 et le verset 17 : le discours s'arrête brusquement, et le récit commence non moins brusquement. Toutes ces difficultés disparaissent en faisant commencer le récit au verset 15. On peut encore invoquer en faveur de notre opinion la division du texte, de beaucoup antérieure aux ponctuateurs.

(1) Des prodiges analogues à ceux qui épouvantèrent les Egyptiens lors de la sortie d'Egypte (Ex. VII, 19 *ss.* : sang; IX, 23 *s.* : feu) et les Moabites (II Rois III, 22 *ss.* : sang; cf. Apoc. VIII, 8; XI, 6; XVI, 3 : sang), et des calamités comme celle qui livra à Josué la ville d'Aï (Jos. VIII, 8, 19 *ss.* : feu et colonnes de fumée; cf. Apoc. XVIII, 9 : fumée de l'incendie de Rome). Tel me paraît être le sens de ce difficile passage (III, 3). Quant aux éclipses de soleil et de lune (v. 4), c'est une image poétique pour désigner en général des temps *obscurs*, calamiteux. Cf. IV, 15; Is. XIII, 10; Matth. XXIV, 29; Apoc. VI, 12 *ss.*

(2) Tel est aussi, à mon avis, le sens de la fin du verset, où Jéhovah n'est pas le sujet, comme on l'admet généralement, mais l'objet : « Et parmi les réchappés [sera] qui invoque Jéhovah. » La traduction : « ceux que Jéhovah appellera » a contre elle la forme du verbe (parti-

Alors Jéhovah écrasera les ennemis de son peuple, en particulier les Phéniciens et les Philistins, qui ont pillé son temple et vendu les enfants de Juda et de Jérusalem aux enfants des Grecs ; ce grand triomphe aura lieu dans *la vallée de Josaphat*, c'est-à-dire, non dans une vallée spéciale de la Palestine qui aurait porté ce nom, mais dans une vallée quelconque des environs de Jérusalem, où *Jéhovah* les *jugera* (c'est ce que signifie le nom de Josaphat) et les vaincra aussi facilement et aussi complétement que les peuples ligués contre le pieux roi Josaphat furent dispersés jadis à En-gadi (II Chr. xx). Le champ de bataille est nommé aussi *la vallée de la décision*, parce que la victoire sera *décisive*. L'Égypte et l'Idumée (qui avaient aussi pillé Jérusalem, celle-ci en même temps que les Philistins et les Phéniciens, sous Joram, celle-là sous Roboam) seront réduites en désert, tandis que la Judée, Jérusalem et le temple jouiront d'une prospérité éternelle (Ch. iv = Ch. iii dans nos versions). (1).

Le livre de Joël se divise donc naturellement en trois parties intimement unies entre elles :

1° Un discours prononcé pendant l'invasion des sauterelles, pour exhorter le peuple à s'humilier (i-ii, 14).

2° Le récit de l'humiliation du peuple (ii, 15-18).

3° Un second discours, promettant au peuple humilié les

cipe, non futur) et surtout le sens général de la phrase, où elle introduit une idée tout à fait étrangère au contexte. — Le pronom relatif ne se rapporte pas aux *réchappés*, et cette phrase n'est pas la continuation grammaticale de la précédente ; « A Jérusalem sera la délivrance..., et auprès des réchappés que l'Eternel appellera » (Bunsen).

(1) On dirait que le prophète a vu dans les ravages des sauterelles le type des ravages qui fondront un jour sur les pays païens, et dans la pluie qui succède à la sécheresse le type de l'effusion de l'Esprit de

bénédictions temporelles et spirituelles de Jéhovah (II, 19 — IV, 21).

Ce livre fut écrit évidemment après la cessation du fléau et ne contient sans doute que la substance des deux discours prononcés par le prophète à cette occasion. Il se peut même que la fin du second discours (Ch. III et IV) n'ait pas été prononcée en public, ou du moins que Joël l'ait considérablement développée en le rédigeant.

Le Targoum, quelques Pères de l'Eglise et quelques rabbins ont vu dans l'invasion de sauterelles décrite par le prophète l'emblême d'une invasion des ennemis du peuple de Dieu, et cette idée bizarre et contre toute analogie fut adoptée par Luther, Grotius et quelques théologiens plus récents, parmi lesquels nous citerons Hengstenberg et Hævernick. Ces deux derniers auteurs considèrent en outre la description de Joël comme une prédiction à longue échéance et voient dans les quatre espèces de sauterelles énumérées par lui, les quatre grandes monarchies qui ont successivement opprimé le peuple de Dieu : Kaldéens, Médo-Perses, Grecs et Romains. Nous ne perdrons pas notre temps à réfuter de telles rêveries. Après Rufin, les plus célèbres rabbins du Moyen-Age et Bochart, tous les exégètes modernes dignes de ce nom admettent le sens littéral comme le seul possible. Il n'est pas moins évident qu'il s'agit, non d'un fléau à venir, mais d'un fléau dont le prophète est témoin et dont il a sous les yeux les effets dévastateurs. C'est donc à tort que certaines versions rendent tout ou partie de cette description par le futur.

Dieu sur le peuple d'Israël. La forme qu'il a donnée à ses promesses et à ses menaces semble, du moins, avoir été déterminée par ce double événement. Cf. la ressemblance qui existe entre II, 10 *s.* et IV, 15 *s.*

D'après le contenu de son livre, il est clair que Joël vivait à Jérusalem, et probable qu'il était lévite. C'est tout ce que nous savons de lui (1).

L'époque de Joël est déterminée d'un côté par la prise de Jérusalem à laquelle il fait allusion (IV, 1-7) et par la prophétie d'Abdiah qu'il cite (III, 5), de l'autre par la citation que fait Amos d'une de ses paroles les plus caractéristiques, en déclarant que Jéhovah ne la rétracte pas :

Jéhovah rugira de Sion,
Et de Jérusalem il fera entendre sa voix (Jo. IV, 16 ; Am. I, 2).

Ecartons donc toutes les opinions qui placent Joël avant Joram : celle de Bunsen, qui le suppose postérieur de quinze à vingt-cinq ans seulement à la prise de Jérusalem par Sisak sous Roboam, — ou, au contraire, après Ozziah : celles de Bertholdt, qui le place sous Hézékiah, de Jahn, qui le fait contemporain de Manassé, de Schrœder, qui le place vers la fin de la monarchie juive, de Vatke, de Hilgenfeld (2), des Hollandais Oort (3) et Kuenen (4), de

(1) L'opinion invraisemblable de Pseudo-Epiphane (*Vies des Proph.*, ch. XIV), qui dit que Joël était de la tribu de Ruben, provient probablement de ce qu'il est question dans I Chr. V, 4-8, d'un personnage de cette tribu qui portait le même nom.

(2) *Zeitschrift für wissenschattl. Theol.*, 1866.

(3) *Godg. Bijdragen*, 1866.

(4) Dans son *Histoire critique des livres de l'A. T.* (1863), traduite en français par M. Pierson, M. Kuenen avait adopté l'opinion généralement admise depuis Credner. Mais dans deux ouvrages plus récents : *La religion d'Israël* (1869, en hollandais ; 1874-75, en anglais) et *Les prophètes* (1877, en anglais) il s'est rangé à l'opinion d'Oort et de Hilgenfeld. Il pense maintenant avec Oort que la captivité dont parle Joël (IV, 1-3) ne peut être que celle de l'an 597. Mais il suppose que

Duhm (1), de Merx (2) et de M. Maurice Vernes (3), qui le placent peu avant la ruine de Jérusalem ou après le retour de l'exil. Ces diverses opinions sont dépourvues de toute vraisemblance. Outre les faits que nous venons d'indiquer et qui suffiraient à les écarter, nous ferons observer encore que si Joël avait prophétisé peu

la première partie du livre, les chap. I et II, date peut-être d'une époque antérieure *(Proph.*, p. 106). — Les arguments allégués par ces divers auteurs en faveur de l'origine récente de la prophétie, ou même, d'après M. Maurice Vernes, des deux prophéties (!) contenues dans le livre de Joël, ont été réfutés plus longuement qu'il n'était utile par M. Edouard Montet *(De recentissimis disputationibus de Joelis ætate.* Genève 1880), l'auteur d'une *Etude littéraire et critique*, fort intéressante, sur le même prophète (1877). Cette opinion semble avoir été inspirée à ses partisans, du moins à M. Kuenen, par le désir de n'attribuer qu'aux prophètes du VIIIe siècle et à leurs successeurs la foi en Jéhovah comme au Dieu *unique*. Mais il faudrait pour cela faire descendre en deçà du IXe siècle, non-seulement Abdiah et Joël, mais aussi Deut. XXXII; I Sam. II, 1-10, etc., et n'attribuer aucun psaume à David ni à son époque, malgré II Sam. XXIII, 1; Amos, VI, 5, et tant d'autres raisons. Est-ce là ce qu'on nomme la critique?

(1) *Theologie der Propheten*, 1875.

(2) *Prophetie des Joël*, 1879.

(3) *Revue critique*, 1878, nº 18. *Mélanges de critique relig.*, p. 218 *ss.* Cf. *Le peuple d'Israël et ses espérances*, p. 46 *ss.* — L'observation fort juste de cet auteur, que le jour de Jéhovah a un sens différent dans la dernière partie que dans la première, n'a rien d'incompatible avec l'unité d'auteur. Pendant l'invasion des sauterelles, Joël invite ses compatriotes à voir dans ce fléau le signe avant-coureur du jour de Jéhovah, le début du châtiment du *peuple d'Israël*. Mais *après que le peuple s'est repenti*, le prophète lui promet la bénédiction divine, le triomphe sur ses ennemis, et le jour de Jéhovah désigne alors le jour du châtiment des *nations païennes*.

après l'invasion de Sisak, ou au contraire, du temps de l'exil, c'est aux Egyptiens ou aux Kaldéens, et non aux Phéniciens, aux Philistins et aux Edomites, qu'il aurait reproché d'avoir pillé le temple de Jérusalem et emmené captifs ou massacré les enfants de Juda (IV, 4) ; et dans le second cas, il n'aurait pas reproché seulement aux Kaldéens d'avoir pillé le temple et la ville, mais de les avoir incendiés et détruits. Quant aux opinions qui veulent que Joël ait été contemporain d'Hézékiah, de Manassé ou des derniers rois de Juda, on ne voit pas, dans ces diverses hypothèses, à quelle prise de Jérusalem le prophète pourrait faire allusion, car celle du temps de Joram était alors beaucoup trop ancienne pour en parler avec une telle vivacité, et des événements bien autrement importants s'étaient passés depuis lors en Israël.

Observons aussi que l'allusion à la vallée de Josaphat (IV, 2, 12) prouve que Joël vivait plus tard que ce roi, — ce qui exclut l'opinion de Bunsen, — et que, d'autre part, elle ne s'explique qu'à une époque, sinon voisine, du moins pas trop éloignée de celle où avait eu lieu cette grande délivrance nationale, — ce qui exclut les autres hypothèses que nous venons d'énumérer (1).

(1) M. Kuenen *(Hist. crit.)* ne pense pas que Joël « ait fait allusion au récit fort exagéré (?) de II Chron. XX, » parce que « dans ce cas il faudrait chercher la vallée de Josaphat ou du jugement de Jéhovah dans le voisinage d'En-gadi, malgré Joël, IV, 16 *s.*, où cette vallée est donnée comme voisine de Sion » (p. 406). Mais il est clair que ce nom est symbolique. Joël n'a pas voulu dire évidemment que toutes les nations seraient jugées et vaincues dans cette même vallée où Josaphat avait battu les Moabites : il ne faut pas attribuer aux prophètes de pareilles incongruités. Au reste, le texte IV, 16, ne prouve nullement que la vallée du jugement dût être voisine de Sion. — Quant à ce

Reconnaissant avec la plupart des interprètes que Joël est cité par Amos, plusieurs critiques ont pensé qu'il était de peu antérieur à ce prophète et qu'il avait écrit au commencement du règne d'Ozziah. A l'appui de cette opinion, les uns, comme Hengstenberg et Hævernick, ont allégué que les petits prophètes devaient avoir été rangés par les collecteurs du Canon dans l'ordre strictement chronologique : nous avons vu plus haut, à propos d'Abdiah, qu'il n'en est pas ainsi. D'autres ont fait observer qu'Amos parle, comme Joël, de sécheresses et de ravages causés par les sauterelles (Am. IV, 6-9), et que ces deux prophètes désignent une certaine espèce de sauterelles par le nom de *gâzâm*, qui ne se trouve nulle part ailleurs (1). Mais cette ressemblance ne suffit pas à prouver que les deux écrivains aient parlé du même événement : il peut s'être produit d'autres sécheresses et d'autres invasions de sauterelles en Palestine quelque temps après celles dont Joël nous a conservé le souvenir. Et à supposer même qu'Amos parlât en effet de celles du temps de Joël, il n'en résulterait pas nécessairement qu'il n'eût prophétisé que peu d'années après lui. Nourri comme il l'était de la lecture de ce prophète, n'aurait-il pas pu faire allusion à cette grande calamité, dont le livre de Joël avait certainement contribué à conserver le souvenir, quand même elle aurait eu lieu une cinquantaine d'années auparavant ?

Non seulement cette opinion n'a pas de base solide, mais

qu'on nomme aujourd'hui la vallée de Josaphat, près de Jérusalem, elle n'a rien de commun ni avec le texte de Joël, ni avec celui des Chroniques.

(1) Abarbanel, Vitringa, Eichhorn, Rosenmüller, Knobel, de Wette, Bleek, etc.

elle est réfutée, me semble-t-il, par les deux considérations suivantes :

1° Si Joël avait écrit après le règne de Joas, il aurait sans doute, comme Amos (1, 3-5), nommé les Araméens parmi les ennemis du royaume de Juda, car la fin de ce règne fut attristée par l'invasion de Hazaël, roi de Damas, qui pénétra jusqu'aux portes de Jérusalem et auquel Joas se vit obligé de livrer tous les trésors de son palais et du temple (II R. XII, 18 *s.*) ; les Araméens, dit le livre des Chroniques, « détruisirent tous les princes du peuple et envoyèrent au roi, à Damas, toutes leurs dépouilles » (II Chr. XXIV, 23). Joël, qui reproche si vivement aux Phéniciens, aux Philistins, aux Egyptiens et aux Edomites (IV, 4, 19) leurs pillages et leurs massacres, n'aurait pas oublié les Araméens, les plus récents envahisseurs du royaume de Juda, s'il avait écrit après la mort de Joas. Puisqu'il ne les nomme pas, c'est qu'il vivait avant et non après cet événement.

2° En avançant l'époque de Joël en deçà des règnes de Joas et d'Amatsiah, on l'éloigne trop de la prise de Jérusalem par les Philistins et les Arabes sous Joram pour pouvoir expliquer par cette catastrophe les apostrophes si éloquentes et si vives du prophète aux Phéniciens et aux Philistins (IV, 4). Aussi Bleek s'est-il vu obligé de supposer qu'une nouvelle invasion de Philistins et de Phéniciens, dont les livres historiques n'ont pas conservé le souvenir, avait eu lieu au commencement du règne d'Ozziah ; mais c'est là manifestement un expédient indigne de cet habile critique.

Joël a donc prophétisé avant la fin du règne de Joas. Il est clair, d'autre part, qu'il n'a pas tenu ces discours sous le règne d'Athaliah. On ne peut donc hésiter qu'entre les

trois ou quatre dernières années de Joram et l'année d'Akhaziah, d'un côté, et, de l'autre, les premières années du règne de Joas. La première de ces hypothèses a été proposée par Fürst (1), qui sait positivement que l'invasion de sauterelles eut lieu « à la fin de l'été de l'an 885, sous le jeune et faible roi Joakhaz » (= Akhaziah) ! On pourrait alléguer en faveur de cette opinion la vivacité du souvenir de la prise de Jérusalem (IV, 4-7). Toutefois, comme le règne d'Athaliah ne dura que six ans, l'apostrophe du prophète aux Phéniciens et aux Philistins se comprend encore très bien au début du règne de Joas. Et l'on peut invoquer en faveur de cette dernière opinion, qui est, du reste, depuis Credner, l'opinion générale (2), des arguments qu'on ne saurait invoquer en faveur de la première : la grande influence dont jouissait le sacerdoce au moment où Joël prophétisa et dont tout son livre témoigne, l'absence de toute allusion à la royauté et de tout reproche d'idolâtrie adressé au peuple, tout cela convient beaucoup mieux évidemment à la minorité de Joas, lorsque ce roi, jeune encore, s'abandonnait docilement à la direction paternelle du grand-prêtre Joyada, qu'aux règnes de l'époux et du fils d'Athaliah, qui « marchèrent, » est-il dit, « dans la voie de la maison d'Akhab. »

Au point de vue littéraire et poétique, le livre de Joël est une des plus belles productions de la littérature hébraïque. Sa description de l'invasion de sauterelles et des ravages qu'elle laisse partout sur son passage est, de l'aveu de tous ceux qui ont été témoins d'un tel fléau, d'une vérité saisis-

(1) *Geschichte des bibl. Literatur*, II, p. 203.

(2) Winer, Movers, Hitzig, Ewald, Keil, Davidson, Hofmann, Delitzsch, E. Schrader, etc.

sante ; son langage est classique ; tantôt ses phrases coulent avec une abondance harmonieuse, tantôt au contraire elles se précipitent en quelque sorte avec fracas les unes sur les autres, selon les idées qu'il exprime ; de même, ses images sont tantôt gracieuses, tantôt grandioses ou terribles. Aussi dirait-on qu'il a servi de modèle à plusieurs des prophètes qui l'ont suivi. Amos, nous l'avons vu, reprend une de ses menaces au début même de ses prophéties ; et, à la fin, il reproduit une de ses promesses (Am. IX, 13 = Jo. IV, 18 : « les montagnes découleront de moût »...). Dans le premier de ses oracle contre Babylone, Isaïe (car nous verrons qu'il n'y a pas de motif suffisant de contester l'authenticité de ces oracles) lui emprunte un distique qui contient un jeu de mots intraduisible :

Car le jour de l'Eternel est proche,
Il viendra comme une destruction opérée par le Tout-Puissant (1).

Nahoum reproduit une de ses locutions qui ne se trouve pas ailleurs (Nah. II, 11 ; Jo. II, 6). L'auteur des chapitres XII à XIV du livre de Zakarie lui emprunte une de ses plus belles images :

Une source sortira de la maison de l'Eternel (Jo. IV, 18) ;
Des eaux vives sortiront de Jérusalem (Zak. XIV, 8) ;

et cette image, développée ensuite par Hézékiel dans le genre littéraire particulier à ce prophète (XLVII, 1-12), a passé de là dans les discours de Jésus-Christ (Jean IV, 10, 14 ; VII, 38) et jusque dans l'Apocalypse (XXII, 1-2).

(1) Is. XIII, 6, = Jo. I, 15. Ke*Shód* mish*Shaddaï* yâbô. — Ewald et Hitzig ont supposé que Joël était l'auteur du beau morceau commun à Isaïe et à Michée (Is. II, 2-4 ; Mich. IV, 1-4) ; mais c'est une supposition sans base et sans vraisemblance.

Comme Abdiah, Joël attendait d'un avenir rapproché (IV, 14) le retour des captifs de Juda (IV, 7); il espérait que, rentrés dans leur pays, ils prendraient bientôt, avec le secours de Jéhovah, une revanche éclatante sur leurs ennemis, particulièrement sur les Phéniciens et les Philistins. L'Egypte et l'Idumée devaient aussi être réduites en désert (IV, 19), tandis qu'une ère de prospérité matérielle et spirituelle s'ouvrirait pour le peuple de Dieu (III; IV, 18-21). — Il faudrait répéter ici la plus grande partie de ce que nous avons dit plus haut à l'occasion des espérances analogues d'Abdiah. Si les exilés sont revenus d'Asie Mineure ou des îles de la Méditerranée, il n'est pas probable qu'ils aient infligé aux Philistins ni surtout aux Phéniciens une défaite aussi complète. Mais c'est le cas de demander encore : Le prophète prenait-il tout cela à la lettre? Nous ne le pensons pas. Il serait assurément très difficile, parlons mieux, il est impossible de dire où commençait pour lui l'hyperbole, la poésie, et où finit ce dont il espérait vraiment la réalisation. « Dans la description de ce bonheur futur, dit Knobel, plus d'un passage doit être considéré comme une simple amplification poétique et idéale. » (1). Quoi qu'il en soit, l'idée générale qu'il a voulu exprimer par ces détails secondaires et par ces images grandioses, c'est qu'il viendrait un temps, et bientôt, où le peuple de Dieu serait élevé au dessus de ses ennemis et comblé de grâces temporelles et spirituelles. Cet espoir n'a guère commencé à se réaliser, sous une forme en grande partie différente, que par la fondation de l'Eglise chrétienne, et c'est pourquoi la promesse de l'effusion de l'esprit de Dieu (Ch. III) a été à bon droit appliquée par l'apôtre Pierre à la descente du

(1) *Prophet.*, I, p. 314.

Saint-Esprit sur les premiers chrétiens le jour de la Pentecôte (Act. II, 16 *ss.*). Il en est de même de l'éternité promise à Juda et à Jérusalem (Jo. IV, 20). Cette promesse leur avait été faite comme au centre ou à la capitale du royaume de Dieu : il faut en attendre la réalisation, non d'un rétablissement chimérique du peuple juif dans la Palestine, mais de la conservation et du triomphe final de l'Eglise chrétienne dans le monde. L'Eglise est la vraie Sion où sera la délivrance, la vraie Jérusalem qui durera éternellement.

Les espérances de Joël sont en progrès sur celles d'Abdiah à deux égards : d'abord, l'ère de prospérité que Joël attend n'est pas seulement de l'ordre politique, comme dans la prophétie de son prédécesseur, qui ne parle que du rétablissement intégral du royaume de David, mais aussi de l'ordre spirituel (III, 1 *s.*; IV, 18). Ensuite, tandis que, d'après Abdiah, les Edomites doivent être détruits entièrement (v. 18), Joël espère au contraire que quelques païens au moins, « ceux qui invoqueront le nom de Jéhovah, » seront sauvés (III, 5). — A ceux qui seraient tentés de s'étonner de ces divergences ou de trouver bien imparfaites, bien éloignées de la réalité, les espérances des prophètes, nous rappellerons que, d'après saint Paul, les prophètes de la primitive Eglise eux-mêmes ne « prophétisaient qu'imparfaitement » (I Cor. XIII, 9 *ss*). Comment donc les prophètes de l'ancienne alliance auraient-ils pu jouir d'un privilège que ne possédaient pas ceux de la nouvelle?

CHAPITRE III

L'ÉLÉGIE SUR MOAB (*Isaïe*, XV-XVI, 12)

C'est vers la même époque que dut être composée la belle élégie sur Moab qu'Isaïe nous a conservée en se l'appropriant (XV-XVI, 12). Que cette élégie ne soit pas d'Isaïe, c'est ce qu'il est à peine besoin de démontrer. Isaïe lui-même dit clairement qu'elle existait depuis longtemps lorsqu'il jugea bon de la reprendre pour son propre compte : « Telle est la parole que l'Eternel a dite jadis touchant Moab » (XVI, 13) ; et nous verrons plus tard que, lorsqu'il parlait ainsi, il était encore au début de son ministère, en sorte qu'on ne peut supposer, comme on l'a fait quelquefois, que ce soit une œuvre de sa jeunesse qu'il aurait reproduite dans son âge mûr. Ajoutons que le style et le genre de ce morceau sont bien différents du style et du genre d'Isaïe.

A une époque que nous allons essayer de préciser, le pays de Moab, à l'orient de la mer Morte, fut ravagé par des conquérants venus du nord ou du nord-est. Des troupes de Moabites fugitifs, tournant la mer Morte par le sud, vinrent demander asile et protection sur le territoire de Juda (XVI, 3 *s.*). A la vue de cette grande infortune, un poète judéen, probablement un habitant de Jérusalem, est saisi de pitié, et, malgré l'orgueil habituel aux Moabites (XVI, 6), il décrit en termes touchants le malheur de cette nation. Il est évident, en effet, que cette poésie sous sa

forme primitive, c'est-à-dire sans les deux versets qu'Isaïe y ajouta plus tard, est la description d'une calamité présente, et non la prédiction d'une calamité à venir.

Il est difficile de déterminer à quelle époque eut lieu cette invasion. Hitzig l'a identifiée avec celle du roi d'Israël Jéroboam II, qui étendit les frontières de son royaume jusqu'à la mer Morte (II R. XIV, 25) ; et comme le texte ajoute que « Jéhovah l'avait prédit par son serviteur Jona, fils d'Amittaï », c'est à ce prophète que Hitzig, dont l'opinion a été adoptée par Knobel et quelques autres critiques, attribue la composition de la poésie qui nous occupe. Cette hypothèse nous paraît bien peu vraisemblable. D'abord la sympathie du poète pour le malheur des Moabites n'indique guère un citoyen du royaume d'Israël sous Jéroboam II : il serait assez étrange, on l'avouera, de s'apitoyer sur des ravages dont le peuple auquel on appartient est l'auteur et qu'on a soi-même déjà annoncés, ou qu'on annonce d'avance; les Israélites de ce temps considéraient les Moabites comme des ennemis dangereux qui leur avaient enlevé des territoires considérables à l'orient du Jourdain, et ils éprouvaient certainement à leur égard des sentiments d'indignation et de colère plutôt que de commisération. — 2° Tout le passage où le poète nous montre les Moabites fugitifs implorant la protection du roi de Juda, cherchant asile auprès de la montagne de la fille de Sion, de « la tente de David », et où il leur répond :

Nous avons entendu l'orgueil de Moab, etc. (XVI, 1-6),

ne se comprend que dans la bouche d'un habitant du royaume de Juda. Il est vrai qu'Ewald considère ce passage comme une addition postérieure d'un prophète de Jérusalem; mais c'est là une supposition gratuite et arbi-

traire. — 3° La connaissance détaillée des localités moabites, énumérées en si grand nombre, me semble plaider aussi en faveur d'un auteur appartenant au royaume de Juda plutôt qu'à celui d'Israël (1). — Enfin il est dit que « *les maîtres des nations* ont brisé les ceps de la vigne de Sibma » (XVI, 8). Cette expression ne peut évidemment pas désigner Jéroboam II et ses capitaines. Il est vrai que quelques exégètes traduisent :

Ses ceps ont enivré les maîtres des nations.

Mais, outre que le sens qu'ils donnent ici au verbe HâLaM est plus que problématique et ne saurait être justifié par XXVIII, 1, le vers parallèle :

Les champs de Hesbon sont désolés,

plaide manifestement en faveur de la première traduction. Remarquons aussi que, d'après ce texte, c'étaient les maîtres des *nations*, par conséquent des païens (goïm), et non des Israélites, qui ravageaient le territoire de Moab. Ces diverses considérations ne nous permettent pas d'adopter l'opinion de Ḫitzig.

Pour déterminer l'époque approximative de l'invasion décrite par le poète de Jérusalem, il est nécessaire de résumer en quelques mots le peu que nous savons de l'histoire des Moabites avant le temps d'Isaïe. L'inscription du roi de Moab Mésha, découverte à Dibon, et les annales des rois

(1) Il est vrai que M. Kuenen y voit, au contraire, un motif en faveur de l'origine *israélite*, sans doute parce que Moab avait été *soumis* longtemps au royaume d'Israël. Mais la *proximité* du royaume de Juda explique le fait tout aussi bien, si ce n'est mieux. Quant aux « particularités de langage » qu'il allègue aussi, elles ne sauraient contrebalancer la conclusion qui résulte clairement de XVI, 1-6.

assyriens nous fournissent sur l'histoire de ce peuple quelques détails ignorés jusqu'ici, que nous pouvons combiner maintenant avec les renseignements contenus dans la Bible. Battus d'abord par Saül (I S. XIV, 47), les Moabites avaient été rendus tributaires par David (II S. VIII, 2, 12; XXIII, 20). Après le schisme, ils demeurèrent soumis aux rois d'Israël et leur payèrent tribut jusqu'à la mort d'Akhab (1). Mais à la mort d'Akhab, leur roi Mésha secoua le joug, et non seulement l'expédition que Joram, fils d'Akhab, dirigea contre lui, avec l'aide de Josaphat, roi de Juda, et du roi d'Edom, par le sud de la mer Morte, n'eut pas de résultat (II R. III), mais encore Mésha prenant l'offensive s'empara peu après des quatre villes de Madeba, d'Ataroth, de Nebo et de Iahats situées au nord de l'Arnon (2); et sous le roi

(1) Il est probable qu'ils essayèrent de s'affranchir pendant les troubles qui précédèrent l'avènement d'Homri; mais Homri y mit bon ordre : « il opprima Moab pendant longtemps, » dit l'inscription de Dibon.

(2) *Inscription de Dibon.* Ces conquêtes me paraissent postérieures à l'expédition de Joram et de Josaphat, car l'inscription elle-même est postérieure à la mort de Joram et à l'avénement de Jéhu. C'est du moins ce qui me semble ressortir assez clairement de ces mots : « Et je l'ai vu humilié, lui (le fils d'Homri, Akhab) *et sa maison*, et Israël a péri d'une ruine éternelle. » V. mon interprétation de cette inscription dans le *Journal asiatique*, 1873, n° 6. On ne comprend pas comment M. Ginsburg a pu traduire encore en 1878, dans le vol. XIe des *Records of the past* : « En mes jours il (Akhab) dit : [Allons] (!) et je verrai mon désir sur lui (sur qui?) et sa maison, et Israël dit (!...) : Je *le* (*it!*) détruirai pour jamais. » Mais cet auteur est persuadé que « rien d'important n'a paru sur ce sujet depuis sa traduction de cette inscription en 1871. » Ce n'est pourtant pas une raison pour changer le texte et lire AMaR au lieu de ABaD.

d'Israël Joas, nous voyons les Moabites faire des incursions dans le royame des Dix Tribus (II R. XIII, 20). Nous avons vu plus haut que Jéroboam II les força à rentrer dans leurs précédentes limites.

Les faits révélés par l'inscription de Mésha me paraissent fournir un élément important pour la solution du problème qui nous occupe. En effet, le poète nous apprend qu'au moment de l'invasion qu'il décrit, les villes de Nebo et de Médeba faisaient partie du territoire moabite. Or ces deux villes, nous venons de le voir, furent conquises par Mésha sur les Israélites. L'invasion et la poésie qui la décrit sont donc postérieures à la conquête de Mésha, c'est-à-dire au commencement du règne de Jéhu, et antérieures à la reprise de ces villes par Jéroboam II. Je pense qu'elles datent de la première partie du règne de Joas, roi de Juda, avant la recrudescence de l'idolâtrie et les désastres militaires qui signalèrent la fin de ce règne. L'auteur de cette belle élégie était donc contemporain de Joël.

Qui étaient les envahisseurs ? Etaient-ce les Assyriens, qui, vers cette époque, la dix-huitième année de Salman-asar II, sous le règne de Jéhu, pénétrèrent jusque dans le Hauran, et y détruisirent des villes sans nombre (1) ?

(1) *Inscriptions of Western Asia*, III, 5, n° 6 : ... Adi shad-e mat Ha-u-ra-ni alik, erani ana la mani abul, agur, ina ishati ashrup, shallasunu ana la mani ashlula. « J'allai jusqu'aux monts du pays du Hauran, je renversai, détruisis, incendiai des villes sans nombre, j'emportai leur butin sans nombre. » Et plus loin : Ina yumi shuva, madatu sha... Ia-u-a pal Hu-um-ri-i am-har. « En ce jour-là je reçus tribu de... Jéhu, fils de Homri. » — Nous désignerons désormais ce grand recueil par l'abréviation *W. A. I. (= Western Asia's Inscriptions)*.

Etaient-ce, comme le suppose Ewald, des tribus arabes? Nous l'ignorons.

Un siècle environ après sa composition, cette belle élégie eut l'honneur d'être utilisée par le plus grand des prophètes et insérée dans le recueil de ses discours ; et plus tard encore Jérémie l'imita dans son oracle contre Moab (Ch. XLVIII).

CHAPITRE IV

LA PROPHÉTIE CONTRE ISRAEL (*Deutéronome*, XXXII, 1-43)

Tant que vécut le souverain sacrificateur auquel il devait le trône, le roi de Juda Joas demeura fidèle au culte de Jéhovah ; mais après la mort de Joyada, il se produisit à Jérusalem, parmi les grands de la cour, — nous ignorons sous l'empire de quelles circonstances, — un mouvement en faveur du polythéisme, et si le roi ne s'y abandonna pas lui-même, il ne fit rien du moins pour s'y opposer. Plusieurs prophètes protestèrent en vain. Un fils de Joyada, en particulier, nommé Zakarie, tint publiquement un discours contre l'idolâtrie. Mais il fut lapidé par ordre du roi dans le parvis du temple. Il mourut en s'écriant : « Que l'Eternel voie et venge ! » L'année suivante, le roi de Damas, Hazaël, qui avait déjà écrasé les Israélites du nord et qui venait de s'emparer même de la ville de Gath, marcha contre Jérusalem, battit les troupes de Juda, fit de nombreux prisonniers, qu'il envoya en Syrie ; et s'il ne s'empara pas de Jérusalem même, c'est que Joas vida, pour l'en empêcher, les trésors du temple et ceux du palais (II Chron. XXIV, 17-27 ; II R. XII, 18 *s.*). Peu après, Joas fut assassiné.

C'est au milieu de ces événements, avant la mort de Joas, que nous paraît avoir été prononcée par un prophète inconnu, mais qui demeurait probablement à Jérusalem, la belle prophétie attribuée à Moïse par l'auteur de l'un des

documents dont se compose le Pentateuque (le jéhoviste) et connue en conséquence sous le nom de cantique de Moïse (Deut. xxxii). Pour en comprendre toute la portée, il faut se rappeler qu'à cette époque le polythéisme cananéen n'avait pas seulement pénétré dans le royaume de Juda, mais qu'il avait aussi, depuis bien plus longtemps, principalement depuis le règne d'Akhab, envahi le royaume d'Israël et que Jéhu et ses successeurs, tout en rétablissant le culte officiel de Jéhovah à Dan et à Béthel, avaient laissé subsister à Samarie le sanctuaire de Baal et d'Astarté (II R. xiii, 6). Le peuple d'Israël dans son ensemble avait donc abandonné Jéhovah. Non qu'il eût entièrement renoncé à son culte, mais il y avait joint le culte de dieux étrangers, ce qui n'était guère moins grave aux yeux des prophètes ; et les vrais serviteurs de Jéhovah, ceux qui le considéraient, non seulement comme le dieu national d'Israël, mais aussi et surtout comme le Dieu unique et seul digne d'adoration, étaient l'objet de la haine et de la persécution des grands. Plus d'un avait sans doute partagé le sort du fils de Joyada (1).

Il nous semble que cette prophétie, qui ne peut être attribuée à Moïse (2), mais qui existait avant l'époque d'Isaïe, qui l'a imitée (3), s'explique bien, si nous la supposons

(1) II Chr. xxiv, 25. Remarquez le pluriel : *les fils* de Joyada, que rien n'autorise à considérer, avec les LXX et la Vulgate, comme une faute, au lieu du singulier.

(2) Cf. v. 7, 13 *ss.*, où il est question de l'entrée en Canaan, de la défection du peuple et du châtiment au parfait.

(3) Is. 1 (début). Cf. aussi v. 10 à Deut. xxxii, 32, et l'ensemble des deux discours. — Cela montre qu'on ne peut placer Deut. xxxii pendant la période assyrienne, avec Ewald et d'autres. Avec Knobel, nous croyons qu'il faut remonter jusqu'à la période araméenne.

composée après les défaites de Joakhaz, roi d'Israël, et après celle de Joas, roi de Juda, dans leur lutte contre Hazaël et les Araméens (II R. XIII, 7; XII, 18 *s.*; II Chr. XXIV, 23 *ss.*).

Le prophète voit dans ces défaites, qui ont eu pour effet d'écraser le peuple de Jéhovah, le châtiment de son ingratitude et de son infidélité. Il rappelle que c'est Jéhovah, lui seul, qui a conduit Israël à travers le désert et l'a mis en possession du pays fertile de Canaan, qu'au lieu d'être reconnaissant, le peuple a oublié son Dieu pour des dieux étrangers et nouveaux, et il déclare que c'est à cause de cela que Jéhovah l'a livré à ses ennemis et fera encore fondre sur lui tous ses fléaux, afin que dans ses malheurs il comprenne l'impuissance de ses fausses divinités et que Jéhovah seul est Dieu. Nations, s'écrie-t-il en terminant,

Nations, faites gémir (1) son peuple,
Car il venge le sang de ses serviteurs (les prophètes) (2)
Et rend la vengeance à ses ennemis
Et purifie sa terre, son peuple.

Outre que l'infidélité et les désastres dépeints dans ce discours prophétique correspondent bien à l'époque que

(1) Cf. Ps. LXV, 9, où les cris ne sont pas des cris de joie, mais de terreur, comme l'indique le parallélisme; Lam. II, 19; Ps. XVII, 1, etc.

(2) Cf. v. 36 : « Il aura pitié de ses serviteurs, » les vrais adorateurs de Jéhovah, par opposition au peuple, qu'il *jugera*. La fin du discours (v. 40-44) ne parle pas du châtiment des ennemis du peuple d'Israël (Knobel, etc.), mais d'Israël lui-même. Les adversaires dont Jéhovah se venge (cf. v. 35) sont ses propres adversaires, les idolâtres de son peuple, ceux qui ont répandu le sang de ses serviteurs les prophètes (v. 43), et c'est par leur mort qu'il purifie sa terre qu'ils ont souillée (Cf. Nombr. XXXV, 33). « Les têtes *échevelées* de l'ennemi » (échevelées

nous lui avons assignée, il est un détail qui s'explique d'une manière particulièrement satisfaisante dans cette supposition. Le prophète dit que les ennemis qui avaient mis en fuite le peuple d'Israël lui étaient de beaucoup inférieurs en nombre (v. 30. Cf. 21 : *lô-âm*). On ne voit pas au premier abord comment cela pourrait s'appliquer aux Araméens et moins encore aux Assyriens ; mais le livre des Chroniques nous apprend que l'armée araméenne qui vint attaquer Joas était composée « d'un petit nombre d'hommes et que Jéhovah livra entre leurs mains une armée très nombreuse (de Judéens), parce qu'ils avaient abandonné Jéhovah, le Dieu de leurs pères » (II Chr. XXIV, 24).

Ce discours est sans contredit, par la hardiesse des images et la beauté des développements, l'un des plus remarquables de toute la littérature prophétique des Hébreux (1).

Le livre des Chroniques nous fait connaître l'existence de deux autres prophètes, dont il ne donne pas les noms, sous le règne d'Amatsiah, le successeur de Joas (II Chr. XXV,

dans le combat, par le fait de leur défaite) sont celles des Israélites idolâtres. Dans l'autre interprétation, le dernier verset est inintelligible : on ne voit pas, en particulier, comment le sang répandu par les ennemis d'Israël pourrait être appelé le sang des serviteurs de Jéhovah, après la description qui a été faite de l'infidélité du peuple d'Israël.

(1) Le psaume XLII-XLIII fut, à mon avis, composé à la même époque par un prêtre de Jérusalem, emmené en captivité par Hazaël avec les officiers de Juda et interné dans une petite ville de l'Hermon, près des sources du Jourdain. L'auteur de cette belle élégie a imité Joël (I, 20, 11), et sa description des pompes du culte correspond bien à celle de ce prophète.

6-16). Mais ce qu'il en rapporte est trop peu important pour être mentionné ici.

En résumé, le IX^e^ siècle fut, pour le royaume de Juda, si l'on fait abstraction des dernières années, une époque de fidélité relative au culte de Jéhovah, et les prophètes de Jérusalem, Abdiah, Joël et l'auteur de l'élégie sur Moab eurent à encourager leur peuple beaucoup plus qu'à le blâmer, à la différence de la plupart des prophètes postérieurs, à commencer par celui qui clot cette première période, l'auteur de Deut. XXXII. Mais, à partir de ce moment, le ton du reproche et de la menace devient prédominant chez les prophètes, d'abord à l'égard du royaume d'Israël, plus profondément atteint par l'idolâtrie et le polythéisme que celui de Juda, mais bientôt aussi à l'égard du royaume de Juda.

LIVRE II

LES PROPHÈTES DU VIII[e] SIÈCLE

ET LE ROYAUME D'ISRAEL

CHAPITRE PREMIER

AMOS

I. Coup d'œil sur l'histoire du royaume d'Israël, du milieu du IX[e] siècle au milieu du VIII[e]

Pendant que la dynastie de David régnait tranquillement à Jérusalem et que, malgré quelques guerres malheureuses, le royaume de Juda prospérait sous un gouvernement pacifique et bienfaisant, les dynasties se succédaient rapidement sur le trône sanglant de Samarie, et le royaume des Dix Tribus, en lutte au nord et à l'est avec des ennemis puissants, les Araméens, les Ammonites et les Moabites, penchait déjà vers sa ruine. Toute la longue période qui s'étend du règne d'Akhab jusqu'à celui de Joas, c'est-à-dire les deux derniers tiers du IX[e] siècle, fut pour ce royaume

une période de guerres malheureuses et d'abaissement politique. La plus grande partie des provinces situées au-delà du Jourdain lui fut enlevée, au sud par les Moabites, qui, non contents de s'être affranchis à la mort d'Akhab, envahirent, sous la conduite de leur roi Mésha, le territoire israélite et s'emparèrent des villes de Médeba, Ataroth, Nebo et Iahats au nord-est de la mer Morte (1), au nord par les Araméens, qui, bien que battus à diverses reprises par les Assyriens, parvinrent sous Hazaël à s'emparer du pays de Galaad, y commirent, de concert avec leurs alliés les Ammonites, toute sorte d'atrocités (2), et s'avancèrent même, comme nous l'avons dit plus haut, jusque sous les murs de Jérusalem. Mais une puissance bien autrement redoutable, celle de l'Assyrie, commençait dès lors, ou plutôt recommençait à intervenir dans les affaires de l'Asie occidentale. Devant le danger qui les menaçait tous également, les Israélites et les Araméens firent un moment trève à leurs querelles pour combattre ensemble, et avec les autres peuples voisins, l'ennemi commun ; mais ils furent battus par Salmanasar II (3), et quelques années après, à la suite d'une expédition dévastatrice de ce monarque

(1) Inscr. de Dibon.

(2) Amos, I, 3-13; II R. X, 32 *s.*

(3) L'inscription de ce roi trouvée aux sources du Tigre nomme parmi les alliés *A-kha-ab-bu (mat) sir-'-la-a'*, c'est-à-dire Akhab l'israëlite. Mais ce doit être une erreur. Cette bataille tombe sous le règne de Joram, fils d'Akhab. Les Assyriens, peu instruits de ce qui se passait dans « le lointain pays de Homri, » comme ils nomment le royaume d'Israël, croyaient qu'Akhab vivait encore. Douze ans plus tard ils n'étaient guère mieux informés, puisqu'ils nommaient Jéhu « le fils (c'est-à-dire le descendant) de Homri. »

dans le Hauran, Jéhu lui envoya des présents et reconnut sa suzeraineté (1).

Toutefois, la domination de l'Assyrie sur l'Asie occidentale ne fut pas alors de longue durée. La fin du règne de Salman-asar II fut attristée par la rébellion d'un de ses fils, Assour-danin-pal, et son successeur Samsi-Raman (2) (823-811), après qu'il eut réussi à faire rentrer son frère dans le

(1) V. plus haut, p. 53, note.

(2) Nommé généralement Samsi-Bin. Mais l'idéogramme du dieu du vent qui forme la seconde partie de ce nom est traduit dans quelques textes assyriens par Raman ou Ramman (le majestueux ou peut-être le tonnant) et par Barkou ou Birqou (celui qui lance l'*éclair*). V. *Iahrb. für prot. Theol.* 1875, p. 334 *ss.*; F. Delitzsch, *Assyr. Lesestücke*, p. 20, n° 218). Ailleurs, il est transcrit par Dadda = probablement Hadad (G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 271, l. 106). Ce texte nous montre que Dadda était le nom du dieu du vent chez une tribu de l'Arabie du nord. Or il est assez naturel de voir dans ce nom une abréviation de Hadad, analogue à celle de *bal*, pour *habal* (fils), en assyrien. Les Assyriens identifiaient donc leur dieu Raman ou Birqou avec le dieu Hadad des Araméens. Cf. le nom Hadad-Rimmon (Zak. xii, 11). — Comme le nom du roi de Damas Ben-hadad II est écrit en assyrien par l'idéogramme du dieu du vent (AN IM), suivi des caractères *'-id-ri*, et que les LXX l'ont rendu par *le fils d'Ader*, on en avait conclu que le nom du dieu du vent était Ben ou Bin et que ce roi se nommait en réalité, non Ben-hadad, mais Ben-héder. On s'est aperçu récemment que cette conclusion était erronée. Le nom sous lequel le contemporain d'Akhab était connu des Assyriens, probablement son vrai nom, devait être Hadad-(h)éder = en hébreu Hadad-(h)ézer (II S. viii, 3 *ss.* etc.), « Hadad est un aide. » Les Hébreux l'appelaient Ben-hadad, « fils de Hadad, » du nom de son père Ben-hadad I (I R. xv, 18 *ss.*), qui devait être au reste, en araméen, Bar-Hadad (V. Schrader, *Keilinschr. u. Geschichtsforschung*, p. 539 *s.*, 371 *ss.*).

devoir, fut trop occupé par les révoltes des populations conquises au nord et à l'est et par ses guerres contre Babylone pour pouvoir suivre les traces de son père et de son grand-père du côté de l'occident. Délivrés momentanément des attaques de l'Assyrie, les Araméens se tournèrent de nouveau contre les Israélites et sous le successeur de Jéhu, Joakhaz (822-805), « ils les écrasèrent comme la poussière » (II R. XIII, 7). Il semble cependant que vers la fin de son règne, Joakhaz réussit à se soustraire en partie à la tyrannie du roi de Damas (II R. XIII, 4 *s.*). Quoi qu'il en soit, les Assyriens ne tardèrent pas à reprendre le cours un moment interrompu de leurs progrès vers l'ouest. Avec Raman-nirar (1) (810-782), ils s'emparent d'abord (806) de la ville araméenne d'Arpad (aujourd'hui Tell-Erfad, au nord d'Alep) (2), et peu après subjuguent « le roi de Syrie, » qu'ils nomment *Marih*, mais qui n'est autre probablement que Ben-hadad III, fils de Hazaël, « dans la ville de Damas, sa capitale. » C'est sans doute grâce à cette puissante diversion que Joas, le successeur de Joakhaz (805-789), battit trois fois Ben-hadad III et reprit sur lui les villes conquises par Hazaël (II R. XIII, 25). Mais il dut en revanche, avec Tyr et Sidon, les Edomites et les Philistins, reconnaître la suzeraineté de Raman-nirar ; c'est du moins ce monarque qui s'en vante (3). Enfin Jéroboam II (789-749) (4), « rétablit la limite d'Israël depuis l'entrée de Hamath jusqu'à la mer Morte, selon la parole que Jéhovah, Dieu d'Israël,

(1) Ordinairement Bin-nirar. Ce nom signifie : Le dieu Raman (= Hadad) est un aide. C'est le pendant assyrien de Hadad-ézer.

(2) *Liste des éponymes*. F. Delitzsch, *Assyr. Lesestücke*, p. 92.

(3) W. *A. I.*, I, 35, n° 1 et 3.

(4) Nous essayerons plus loin de justifier cette date et les précédentes.

avait dite par son serviteur Jona, fils d'Amittaï, le prophète qui était de Gath-ha-Khépher » (1) (II R. xiv, 25). Bien plus : profitant sans doute des révoltes qui éclatèrent alors en Assyrie (de 763 à 759) et de l'affaiblissement graduel de cet empire sous les trois premiers successeurs de Raman-nirar (de 781 à 746), « il ramena, » nous dit le livre des Rois dans un texte étonnant (v. 28), et dont nous aurons à rechercher le sens plus tard, « il ramena Damas et Hamath à Juda par Israël. » De quelque manière qu'on interprète ces paroles, il est clair que le règne de Jéroboam II fut un règne glorieux et qui étendit même au delà de ses limites naturelles le royaume d'Israël.

Mais cette prospérité était plus apparente que réelle. Malgré son éclat momentané, il était évident, pour qui savait observer, que le royaume d'Israël penchait vers sa ruine. Un grand danger le menaçait, c'était la puissance envahissante de l'Assyrie, qui pouvait être paralysée un moment par des circonstances accidentelles, mais qui ne tarderait certainement pas à reprendre sa politique traditionnelle et à essayer d'absorber l'un après l'autre tous les petits états de l'Asie occidentale.

Au reste, la victoire n'avait fait qu'aggraver et multiplier les vices du peuple d'Israël : l'orgueil, le luxe, la corruption, l'oppression des petits par les grands dépassaient toute mesure (2). Il était temps qu'un prophète vint faire entendre la voix de l'Eternel à ce peuple qui l'oubliait. C'est alors qu'Amos se leva.

(1) Village de la tribu de Zabulon. — C'est tout ce que nous savons sur ce prophète, car l'apologue qui porte son nom ne peut guère être considéré comme un document historique.

(2) V. Amos et Hosée, *passim*.

II. Les prophéties d'Amos.

Amos déclare lui-même qu'il n'était ni « prophète, ni fils (c'est-à-dire disciple) de prophète » (VII, 14) : il n'était pas sorti de quelqu'une des écoles de prophètes fondées jadis par Samuel. C'était un simple berger (NôQeD, I, 1, ou BôQeR, VII, 14), un homme du peuple, comme l'indiquent l'expression de *cultivateur de sycomores*, par laquelle il se désigne lui-même (VII, 14), et son nom, qui signifie *porteur* ou *porte-faix*. Il se pourrait cependant qu'il eût été possesseur des troupeaux de vaches (BâQâR) et de brebis à laine fine (NaQaD) dont il prenait soin, car le même nom de NôQeD est donné au roi de Moab, Mésha (II R. III, 4). Il menait paître ses troupeaux dans la grande plaine stérile qui s'étend au sud du village de Thekoa, dans le royaume de Juda, à deux lieues au sud-est de Bethléhem, quand l'inspiration divine l'appela à prophétiser aux habitants du royaume d'Israël. Quoique d'une condition modeste (1), il s'était nourri de la lecture des prophéties d'Abdiah et de Joël, comme le montrent ses discours. Docile à l'ordre de Jéhovah, il se rendit à Béthel, le centre principal, et le plus proche, du culte idolâtrique institué par Jéroboam I, et là il se mit à prêcher ouvertement contre l'idolâtrie et les vices, en particulier contre ceux des grands, à déclarer qu'en

(1) Le Talmud prétend qu'il était frère du roi de Juda Amatsiah, peut-être à cause de la ressemblance des noms. Quelques Pères de l'Eglise, qui ne connaissaient l'Ancien Testament que par la version des LXX, l'ont confondu avec Amots, le père d'Isaïe. Inutile de dire que ce sont là de pures imaginations.

punition de leurs crimes les habitants du royaume d'Israël seraient emmenés captifs et que « la maison de Jéroboam II périrait par l'épée » (VII, 9). Le sacrificateur de Béthel, Amatsiah, dont il attaquait le culte, le dénonça auprès du roi comme un perturbateur de l'ordre et un ennemi de la maison royale, et en même temps il lui ordonnait de retourner dans son pays (VII, 10 *ss.*). Amos paraît avoir d'abord méprisé ses menaces et continué de prophétiser. Mais il fut bientôt obligé de céder à la force, et, revenu dans le royaume de Juda, il consigna par écrit, quelques années après (1), un résumé de ses discours, qu'il fit précéder d'une sorte d'introduction (Ch. I et II).

Le livre d'Amos se divise en deux parties, — les discours (Ch. I-VI) et les visions (Ch. VII-IX), — dont chacune a aussi deux subdivisions. La première partie comprend d'abord une prophétie qui ne fut probablement pas prononcée, qui ne l'avait pas été en tout cas à Béthel, mais dut être composée dans le royaume de Juda. Reprenant une des menaces de Joël : « Jéhovah rugira de Sion » etc., Amos déclare que Dieu ne la rétracte pas, et il l'applique succesivement à Damas, à Gaza et aux autres villes principales de la Philistie (Asdod, Ascalon, Ekron), — à l'exception de Gath, qui avait déjà reçu son châtiment (VI, 2) par le roi syrien Hazaël (II R. XII, 17) et peut-être aussi par les Assyriens, qui s'emparèrent de la Philistie (Palastav), sous Raman-Nirar, — à Tyr, à Edom, aux Ammonites, à Moab, à Juda, enfin et surtout à Israël. En punition de leurs crimes, qu'il énumère, il annonce à chacun de ces peuples les plus effroyables calamités, l'incendie de leurs palais, l'exil, l'extermination (Ch. I et II).

(1) Cf. I, 1 : « Deux ans avant le tremblement de terre. »

Les quatre chapitres suivants (III-VI) renferment un long discours, divisé en trois parties par la formule trois fois répétée, au commencement de chacune d'elles : « Ecoutez cette parole ». Le prophète s'adressant principalement aux citoyens du royaume d'Israël, mais aussi à ceux du royaume de Juda, leur reproche leur ingratitude à l'égard de Jéhovah, qui les a « retirés du pays d'Egypte, » et leur dénonce la ruine et l'exil en punition de leurs crimes (Ch. III) (1). Puis il apostrophe les femmes de Samarie, qu'il nomme des génisses de Bashan (2), c'est-à-dire grasses et vigoureuses ; il les accuse d'encourager leurs maris à opprimer les petits et les menace aussi de l'exil (IV, 1-3) ; il reproche aux Israélites leur idolâtrie (v. 4 et 5) et rappelle les châtiments, — famine, sécheresse, invasions de sauterelles, épidémies et désastres militaires, — dont Dieu les a déjà inutilement frappés (v. 6-13). La troisième et dernière partie de ce discours (Ch. V et VI) débute par une lamentation sur la ruine prochaine d'Israël (V, 1-3) ; il exhorte les Israélites, au lieu de se rendre à Béthel, à Guilgal ou à Beer-shéba pour y prendre part à des cérémonies idolâtriques, à rechercher Jéhovah et à se détourner du mal (4-24) et prédit qu'à cause de leur idolâtrie, ils seront « transportés au-delà de Damas » (25-27) (3).

(1) Les v. 3-8 offrent les plus grandes difficultés d'interprétation. Mais nous ne pouvons entrer ici dans des discussions de détail qui sont l'œuvre d'un commentaire.

(2) La Batanée, pays fertile, à l'est du Jourdain.

(3) Ce texte ne parle nullement « du culte des images tel que les Israélites l'avaient pratiqué au désert, » comme le veulent MM. Kuenen (*Hist. crit.* p. 417), Reuss et d'autres, mais de l'idolâtrie des Israélites postérieurs, comme Kœster l'a déjà reconnu (*Propheten*, p. 238, note). Il serait singulier que le prophète prédît à ses contemporains la dépor-

tation en punition de l'idolâtrie de leurs ancêtres dans le désert ! A mon avis, Amos ne nie point, au v. 25, que les Israélités aient offert à Jéhovah des sacrifices dans le désert, comme on le croit généralement ; au contraire, il l'affirme, comme Steudel l'avait déjà entrevu, après Luther (V. Rosenmüller, *Scholia in proph. minor.* p. 291), mais sans en donner la preuve (Cf. I S. II, 27 ; Job, XX, 4 ; I R. XXI, 19, etc. ; Ges., *Thes.*, p. 362, *a*), et il met cette fidélité (relative) dans le passé en opposition avec l'idolâtrie présente. « M'avez-vous offert (oui ou non) des sacrifices dans le désert ? » A cette question les Israélites ne peuvent que répondre oui. Et (puis), ajoute le prophète, vous avez adopté des faux dieux. — Il est difficile de croire qu'Amos ait dit ici, dans un texte unique, le contraire de ce qu'affirme le Pentateuque tout entier, dans ses parties les plus anciennes aussi bien que dans les plus récentes. Au reste, les prophètes eux-mêmes parlent fréquemment de la piété d'Israël lors de la sortie d'Egypte (Hos. II, 17 ; Jér. II, 2 ; Hez. XXIII, 4, etc.). Il est vrai qu'ils font aussi fréquemment allusion à l'infidélité et à l'idolâtrie du peuple à la même époque (Hos. IX, 10 ; Hez. XX, 7-26. Cf. Jos. XXIV, 23). Mais de là à nier qu'il eût offert aucun sacrifice à Jéhovah pendant les 40 ans de son séjour au désert, comme le ferait Amos d'après l'interprétation ordinaire de ce texte, il y a loin. Quelques proportions qu'ait pu prendre l'idolâtrie au sein du peuple d'Israël pendant son séjour au désert, il est clair qu'il renferma toujours un noyau assez considérable de fidèles adorateurs de Jéhovah, puisqu'il demeura jusqu'à la fin sous la conduite de Moïse. Or, l'adoration d'un dieu s'est toujours manifestée dans l'antiquité par des sacrifices et des oblations. Le prophète ne peut donc avoir nié, mais au contraire doit avoir affirmé l'accomplissement de ces cérémonies dans le désert. Cf. II, 10 : « *Je vous ai conduits* pendant 40 ans. » Le v. 26 ne parle, à mon avis, ni d'un passé reculé (Kuenen, Reuss, Keil, etc), ni d'un avenir rapproché (Rashi, Ewald), mais d'un passé récent. Les mots qui désignent les idoles sont fort obscurs, mais peu importe pour le sens général du passage. — MM. Reuss et Wellhausen rattachent le v. 25 aux versets

et de Samarie, qui s'endorment dans la mollesse, et,

qui précèdent, dans lesquels Amos combat les fêtes et les sacrifices des Israélites, et ils en tirent la conséquence que jadis, dans le désert, le peuple d'Israël adorait Jéhovah sans lui offrir de sacrifices (*Geschichte Israels*, I, p. 59). Ils ne disent pas cela en propres termes, mais tel est bien le sens de leur argumentation : « Je ne me plais pas à vos offrandes, etc. Est-ce que vous m'avez offert des sacrifices dans le désert? » Cela ne signifie rien ou cela veut dire : « Vous m'adoriez alors, mais vous ne m'offriez pas de sacrifices, et vous faisiez bien. » Ces auteurs oublient de nous dire comment ils concilient cet éloge étonnant et unique dans l'Ancien Testament, avec l'accusation d'idolâtrie contenue dans le verset suivant. Mais si les Hébreux n'offraient pas de sacrifices à Jéhovah ni à aucun autre dieu dans le désert, comment cette coutume, antérieure à Moïse, d'après Wellhausen lui-même, s'est-elle introduite de nouveau en Israël? Evidemment ces critiques prouvent trop : c'est dire qu'ils ne prouvent rien. Quoi qu'il en soit, M. Wellhausen voit dans ce texte d'Amos que les Hébreux adoraient Jéhovah dans le désert (sans sacrifices), tandis que M. Kuenen y voit qu'à la même époque ils adoraient des idoles, principalement *Keivan* (Kiioun), c'est-à-dire Saturne *(Religion of Israël*, I, p. 245, 263 *ss.)*. Qui a raison? Ni l'un ni l'autre. Ce texte dit, en parfaite conformité avec le Pentateuque et toute la littérature biblique, d'abord que les Hébreux offrirent à Jéhovah des sacrifices pendant 40 ans dans le désert, ensuite que plus tard ils sont tombés dans l'idolâtrie, et qu'en conséquence Dieu les punira par l'exil. — Quant à M. Reuss, il se met sans s'en apercevoir en contradiction avec lui-même. D'un côté, il voit, comme Wellhausen, dans le v. 25 la preuve que « du temps de Moïse, le culte rituel n'existait pas, » ce qui n'empêchait pas Jéhovah d'être « le guide et le protecteur » de son peuple. Jéhovah était donc le Dieu du peuple d'Israël au désert. D'autre part, il voit, comme M. Kuenen, dans le verset suivant, que « le culte national était autrefois le polythéisme et l'idolâtrie. » Il faut pourtant choisir entre ces deux affirmations. Amos ne peut avoir fait à la fois un éloge et un reproche à Israël en parlant de la même époque de son histoire. S'il a loué

fiers d'un succès militaire de peu d'importance, la

l'absence du culte rituel du temps de Moïse, c'est que le culte de ce temps-là, quel qu'il fût, s'adressait à Jéhovah. Comment donc pourrait-il dire, immédiatement après, qu'il s'adressait à des faux dieux? Ce serait une contradiction manifeste. — Quand cessera-t-on d'échafauder des systèmes sur des pointes d'aiguille? Comment M. Kuenen et ceux qui partagent ses vues n'ont-ils pas réfléchi qu'Amos ne pouvait pas s'être mis, dans ce texte unique, en contradiction avec les autres prophètes, particulièrement avec son contemporain Hosée, qui déclare par deux fois que Jéhovah est le Dieu d'Israël depuis le pays d'Egypte (XII, 10; XIII, 4 *s.*)? Il est vrai que M. Kuenen infère seulement de ce texte que « *quelques-unes des tribus* adoraient la planète de Saturne » (*Relig. of Isr.* I, p. 245). Mais cette interprétation est tout à fait arbitraire. Et puis, c'est parce que *quelques-unes des tribus* adoraient *jadis* Saturne dans le désert que le peuple du royaume d'Israël *dans son ensemble* sera *bientôt* emmené en captivité !.. Quelle logique! — Au reste, comment peut-on voir un dieu dans *kiïoun*, qui est en parallélisme manifeste avec *sikkout*, que M. Kuenen lui-même traduit par *tabernacle?* Que fait-on de son déterminatif pluriel : le *kiïoun* DE VOS STATUES? N'est-il pas de toute évidence que le second de ces termes désigne, aussi bien que le premier, un objet matériel? Je crois qu'il faut traduire : « Et vous avez porté (ou élevé?) près de (Cf. Ps. LXXXIV, 4, etc.) votre tabernacle royal (c'est-à-dire à Béthel ou à Dan. Cf. VII, 13) et près de la base de vos statues (c'est-à-dire près des veaux d'or : le pluriel parce qu'il y en avait deux, l'un à Béthel, l'autre à Dan), l'étoile de vos dieux, que vous vous êtes faits. » Cette construction de la phrase me paraît clairement indiquée par la ponctuation masoréthique, surtout par le *Rebia* sur le mot *vous avez porté.* Amos blâme les Ephraïmites d'avoir ajouté à leur culte officiel *idolâtrique*, mais *monothéiste*, de Jéhovah, qui était déjà un péché, un culte sidéral *polythéiste* bien plus coupable encore. Ce double péché justifie bien la menace qui suit. Cf. les cônes ou pyramides *solaires*, *kammânîm*, c'est-à-dire dédiés à *Baal Khammân*, si souvent reprochés aux Israélites, et le culte de l'*armée des cieux*, c'est-à-dire des

prise de la ville d'[Astaroth-]Karnaïm sur les Ara-

étoiles, qui s'introduisit plus tard à Jérusalem. Ce culte sidéral était peut-être d'origine assyrienne, et l'on pourrait supposer qu'il s'était introduit en Israël à la suite des rapports de Jéhu avec Salmanasar II. Le fait est qu'on voit sur les bas-reliefs de Ninive des images de dieux, ou plutôt de déesses, avec une étoile sur la tête (Layard, *Ninive u. seine Ueberreste*, p. 420. *Popular account of discoveries at Nineveh*, p. 263. G. Rawlinson, *Ancient monarchies*, I, p. 129). Les mots : « Vous avez *porté*.... l'étoile de vos dieux » me paraissent faire allusion à des processions sacrées analogues à celle qui est représentée sur le bas-relief assyrien reproduit par Layard. S'il en est ainsi, l'origine assyrienne du culte blâmé par Amos est d'autant plus probable. — On objectera peut-être à notre interprétation la citation de ce texte dans les Actes (VII, 42 *s.*). Mais si Etienne l'a compris, d'après les LXX, dans le sens qu'on lui donne ordinairement, ce n'est pas une raison pour que ce soit là le sens réel. — Quant au texte de Jérémie (VII, 22 *s.*) où Vatke, Hitzig, Graf, Reuss, Wellhausen, etc., ont cru voir aussi une preuve que Moïse n'avait pas institué les sacrifices, il ne signifie pas : « Je n'ai pas parlé avec vos pères et je ne leur ai pas donné de commandement... au sujet de l'holocauste et du sacrifice. » La préposition composée *al diberé* ne signifie pas *sur, touchant,* ou *au sujet de,* mais *à cause de* (Cf. Deut. IV, 21 ; Jér. XIV, 1, et la préposition si fréquente et essentiellement identique *al debar*). Il faut donc traduire : « Je ne leur ai pas donné des commandements... *à cause de* l'holocauste et du sacrifice ; » c'est-à-dire, les sacrifices n'ont pas été le motif ou le but principal de ma révélation dans le désert. Je n'ai pas dit à vos pères : Sacrifiez de telle et telle manière, et vous serez mon peuple, mais : « Ecoutez ma voix, et vous serez mon peuple » (v. 23). Les sacrifices n'étaient qu'un moyen pour atteindre ce but : l'obéissance à la volonté de Dieu. Ainsi traduit et interprété, ce texte ne prouve nullement que la législation mosaïque fût muette sur le sujet des sacrifices ; il nie seulement que ses prescriptions à cet égard fussent l'important, l'essentiel ; et tous les prophètes et les psalmistes sont d'accord sur ce point.

méens (1), ne veulent pas voir le danger qui menace le pays, les Assyriens qui s'avancent et ne tarderont pas à l'envahir (Ch. vi).

La seconde partie du livre d'Amos embrasse cinq visions, dont les trois premières (vii, 1-9) sont séparées des deux dernières (Ch. viii et ix) par le récit de l'opposition du sacrificateur de Béthel, Amatsiah. Le prophète a vu d'abord des sauterelles, qui envahissaient de nouveau et dévastaient le pays d'Israël ; il a vu ensuite le feu, c'est-à-dire les chaleurs brûlantes du soleil d'Orient, qui dévorait le territoire. Saisi d'effroi et de compassion pour son peuple, Amos a prié Dieu de détourner ces fléaux destructeurs, et il a été exaucé. Il espérait sans doute que le peuple s'humilierait à sa prédication ; mais puisqu'il ne le fait pas, Dieu, dans une troisième vision, lui apparaît debout sur un mur, un fil à plomb à la main, et lui déclare qu'il va détruire son peuple et la maison de Jéroboam sans miséricorde, pour ainsi dire avec la même régularité implacable que celle du maçon qui se sert du fil à plomb. Ces trois visions forment un tout indissoluble et furent évidemment racontées au peuple l'une à la suite de l'autre par le prophète, lorsque déjà depuis assez longtemps il l'exhortait à la repentance (2). Le sens en est clair : Dieu a usé jusqu'ici de patience et de

(1) Tel me paraît être le sens de vi, 13. Cf. I Mak. v, 43 *s.*, Καρναιν, II Mak. xii, 26, Καρνιον.

(2) Il est difficile de les considérer comme des visions proprement dites, dans le sens que l'on donne généralement à ce mot. Ce sont plutôt des images qui s'étaient présentées à l'esprit du prophète, peut-être pendant la nuit. Il faut en dire autant des deux suivantes, surtout de la première, qui trahit la réflexion par le jeu de mots sur lequel elle est fondée.

support, à la prière du prophète; mais, puisque le peuple ne se convertit pas, l'heure du châtiment, et d'un châtiment incomparablement plus terrible que tous ceux qui l'ont frappé précédemment, va sonner.

C'est à la suite de ces discours et du récit de cette triple vision que le sacrificateur de Béthel dénonça Amos à Jéroboam II comme conspirateur et prophète de malheurs et lui donna l'ordre de retourner en Juda. Le prophète, indigné qu'un homme osât commander de se taire à celui que Dieu même avait envoyé, dénonça au prêtre lui-même les plus effroyables malheurs : sa femme devait être violée, quand la ville serait prise par les ennemis, ses fils et ses filles périr par l'épée, et lui-même mourir sur une terre souillée, c'est-à-dire en pays païen. Quoiqu'il soit impossible de savoir jusqu'à quel point ces menaces se réalisèrent, il ne paraît pas probable qu'elles se soient accomplies à la lettre; mais il me semble que le prophète ne devait pas non plus les entendre ainsi. Il voulait dire, d'une manière générale, que la famille du sacrificateur de Béthel subirait les mêmes affronts et les mêmes malheurs que toutes les autres, lors de la ruine du royaume ; et, par un procédé littéraire familier aux prophètes, il a spécifié ces malheurs et ces affronts pour donner plus de vivacité à son langage, mais sans croire absolument qu'ils se réaliseraient de point en point. C'est une sorte d'hyperbole ou d'invective analogue à celles que nous avons déjà rencontrées chez ses prédécesseurs.

Sans se laisser effrayer par le danger, le prophète demeura encore quelque temps à Béthel, malgré les menaces du sacrificateur, et raconta au peuple deux autres visions ayant essentiellement le même sens que la précédente, en les faisant suivre l'une et l'autre d'un discours aussi

menaçant que la vision elle-même. La première repose sur un jeu de mots intraduisible en français. Le prophète a vu une corbeille de *fruits mûrs* (QaITs), qui signifie que *la fin* (QeTs) est venue pour le peuple d'Israël (Ch. VIII) (1). La dernière vision (Ch. IX) est la plus terrible de toutes. Amos a vu le Seigneur lui-même, debout sur l'autel (du sanctuaire de Béthel) et donnant l'ordre (à l'ange exterminateur) de frapper le chapiteau (des colonnes du temple), au point d'en ébranler les bases et d'en jeter les débris sur la tête de cette foule (d'adorateurs idolâtres). Nul n'échappera, quand même ils pénétreraient jusqu'au Sheol (2) ou monteraient jusqu'au ciel. Toutefois, les pécheurs seuls périront. L'exil prochain du peuple d'Israël aura pour effet de le purifier, comme le blé se purifie en étant secoué dans un crible. Quand ce grand jugement aura porté ses fruits, Dieu « relèvera la hutte en ruines de David » c'est-à-dire qu'il rendra à la maison de David, si puissante jadis qu'on aurait pu la comparer à un palais, mais si faible alors, — après que le jugement l'aura atteinte à son tour (Cf. II, 4 *s.*), — qu'elle ne ressemblera plus qu'à une hutte en ruines, sa puissance et sa grandeur premières. (Non-seulement il rendra aux rois de Jérusalem, descendants de David, la domination du territoire des dix tribus schismatiques, mais) « ils possèderont » même « le reste d'Edom », — c'est-à-dire ce qui restera des Iduméens après que le châtiment dont le prophète les a menacés (I, 11 *s.*) se sera accompli, — « et toutes les nations sur lesquelles le nom de Jéhovah a été invoqué, » c'est-à-dire qui ont appartenu à

(1) On pourrait imiter ce jeu de mots, en disant que le peuple est *mûr* pour le châtiment. C'est ce qu'a fait M. Reuss.

(2) Nom de l'*enfer*, du séjour des morts, en hébreu.

Jéhovah du temps de David et de Salomon (les Moabites, les Ammonites, etc.) Alors aussi se réaliseront les promesses d'abondance et de fertilité extraordinaire déjà faites par Joël.

Suivant toute apparence, ces espérances d'un avenir de gloire et de prospérité, qui forment la conclusion du livre d'Amos (IX, 11-15), ne font pas partie des discours prononcés par ce prophète dans le royaume des Dix Tribus, mais y furent ajoutées par lui, au moment de leur rédaction, aussi bien que le discours préliminaire (ch. I et II).

Ewald est allé plus loin et a soutenu que les discours des chapitres III à VI n'avaient pas non plus été prononcés à Béthel, en sorte qu'Amos n'y aurait raconté que les visions, avec les quelques paroles qui les suivent (ch. VII-IX, 10). Mais s'il en était ainsi, si Amos n'avait raconté, avant d'être dénoncé au roi, que les trois premières visions, dont la dernière seule contient une menace, on ne voit pas comment le prêtre de Béthel aurait pu l'accuser de conjuration et se plaindre que « le pays ne pouvait contenir *toutes ses paroles* » (VII, 10). Cette expression suppose qu'il avait prononcé plusieurs discours ; et il est d'ailleurs naturel de penser qu'avant d'annoncer le châtiment, ou du moins en l'annonçant, le prophète en avait expliqué la cause, les péchés du peuple et l'abandon du vrai culte de Jéhovah. Il faut donc que les discours des chapitres précédents (III-VI) aient été prononcés aussi, au moins en substance, dans le royaume des Dix Tribus.

Amos prophétisa à Béthel, et peut-être aussi à Samarie (cf. III, 9-12 ; IV, 1 *ss* ; VI, 1 *ss*.), sous le règne de Jéroboam II (789-749), « deux ans avant le tremblement de terre » (I, 1) qui eut lieu en Judée du temps du roi Ozziah (Zak. XIV, 5). Mais cette indication ne peut être utilisée pour déterminer

d'une manière plus précise l'époque de ce prophète. Tout ce qu'on peut dire avec quelque vraisemblance, c'est que lorsqu'il se rendit à Béthel, Jéroboam II devait avoir déjà remporté quelques avantages sur les Araméens, mais que les Assyriens commençaient à se montrer à l'horizon et s'étaient déjà emparés de Kalnè, de Hamath et de Gath (VI, 2), ce qui suppose les conquêtes, non seulement de Salman-asar II, qui fit la guerre à Hamath, et de Ramannirar (810-782), qui envahit la Philistie, mais aussi probablement de Salman-asar III (781-772), et peut-être celles d'Assour-dan-pouloukh (1) (771-754), qui, au début de son

(1) Tel me paraît être le vrai nom de ce roi, nommé jusqu'ici Assour-dan-il, ce qui signifierait, pense-t-on, « Assour est un puissant dieu. » Mais, en assyrien comme dans toutes les autres langues sémitiques, l'adjectif ne peut se mettre ainsi devant son substantif. L'idéogramme de la divinité indique donc ici, non un substantif, mais un adjectif, comme le signe précédent. Cf. le nom de roi Assour-rab-amar, « Assour est grand [et] illustre. » Or, cet idéogramme est expliqué dans un syllabaire, non seulement par *ilou*, dieu, et *dingir*, qui signifie probablement la même chose, mais aussi par *sa*, élevé, majestueux (?), et *pouloukh*, redoutable. V. Norris, *Assyr. dict.*, p. 927, où ce dernier mot est transcrit par erreur *puluk*. Le même syllabaire est reproduit inexactement p. 96 et 417, et aussi dans Fried. Delitzsch, *Assyr. Lesestücke*, 2e éd., p. 37. Je pense, d'après cela, que le vrai nom de ce monarque était Assour-dan-pouloukh, « Assour est puissant [et] redoutable, » et je reconnais en lui le célèbre Sardanapale. Outre la ressemblance de ces deux noms, les nombreuses révoltes mentionnées par la liste des éponymes, dans la seconde moitié de son règne, et dont l'une eut lieu en Gozan, près de la Médie, me semblent plaider fortement en faveur de cette identification. Nous montrerons plus loin qu'avant la dernière ruine de Ninive, en 606 (non en 625), la capitale de l'Assyrie avait été détruite une première fois par les Mèdes, au milieu du VIIIe siècle, c'est-à-dire précisément à l'époque d'Assour-

règne, dirigea deux expéditions contre la ville et le pays de Gananati ou Gannanâti (1), qui nous paraît devoir être identifié avec Kanné (Hez. xxvii, 23) et probablement aussi avec Kalné (Am. vi, 2) et Kalno (Is. x, 9) (2). Ces royaumes, demande le prophète, « valent-ils mieux que ces royaumes-ci (Israël et Juda), ou leur territoire est-il plus grand que votre territoire? », c'est-à-dire, était-il plus de nature à exciter la convoitise des monarques assyriens que le vôtre? L'activité d'Amos à Béthel doit donc vraisemblablement tomber au milieu du règne de Jéroboan II, vers l'an 765, avant les grandes conquêtes de ce règne, qui coïncidèrent avec l'affaiblissement momentané de la puissance assyrienne dans la seconde partie du règne d'Assour-dan-pouloukh (763-754) et sous le règne de son successeur, Assour-nirar (753-746). Le souvenir si vivant de l'oppression du pays de Galaad par les Araméens (i, 3) et l'expression « le reste de Joseph » (v, 15) ne nous permettent pas de songer à la fin du règne de Jéroboam II.

Essayons maintenant, en le plaçant dans son cadre historique, de nous représenter les sentiments et les pensées qui devaient agiter l'âme de ce berger, nourri de

dan-pouloukh ou Sardanapale. — Les noms analogues doivent naturellement être lus de même : Bel-dan-pouloukh, au lieu de Bel-dan-il, etc.

(1) V. Delitzsch, *Assyr. Lesestücke*, 2e éd., p. 93.

(2) Cette Kalnè ou Kalno (Is. x, 9) n'a rien de commun en tous cas avec Kalné en Babylonie (Gen. x, 10), bien qu'on les ait jusqu'ici identifiées. Elle devait, d'après Is. x, 9 et Am. vi, 2, être située à l'ouest de Karkemish et au nord de Hamath, et, d'après Héz. xxvii, 23, près de Harran, nécessairement à l'ouest. — Le changement du *k* en *g* n'a rien que de régulier : Karkemish, par exemple, est appelée en assyrien Gargamish.

la lecture d'Abdiah et de Joël. Depuis près d'un siècle, ces deux prophètes ont déclaré que « le jour de l'Eternel est proche contre toutes les nations » (Abd. 15; Jo. IV, 14). Ils ont prédit l'un et l'autre la ruine d'Edom, et Joël y a joint celle de Tyr et de Sidon, des Philistins et de l'Egypte (IV, 4-8, 19). Ils ont promis en même temps le relèvement matériel et spirituel du peuple de Dieu, et de Juda en particulier (Abd. 17-21; Jo. III; IV, 1, 17, 18, 20). Cependant le jugement des peuples païens ne s'accomplit pas; l'abondante effusion de l'esprit de Dieu qui doit le précéder n'a pas lieu non plus. Au contraire l'idolâtrie et toute sorte de vices continuent à régner en Israël (Am. II, 6-16); l'idolâtrie a même pénétré en Juda (II, 4) Bien loin de se réunir pour combattre leurs ennemis, les deux royaumes rivaux sont plus que jamais acharnés l'un contre l'autre : le roi de Juda Amatsiah ayant follement provoqué Joas, roi d'Israël, celui-ci l'a battu, s'est emparé de Jérusalem, y a pillé le palais et le temple et en a abattu les remparts (II Rois XIV, 8-15; II Chron. XXV, 13, 17-24). Non-seulement les ennemis du peuple de Dieu n'ont pas été punis, à l'exception des Iduméens, battus par Amatsiah (II Chr. XXV, 11 *s.*), mais ils continuent à le battre comme par le passé; il s'en est même élevé de nouveaux et de plus puissants : les Araméens, sous la conduite de leur roi Hazaël, ont enlevé au royaume d'Israël les provinces situées au-delà du Jourdain (II Rois XIII) et y ont commis toute sorte d'atrocités (Am. I, 3). Ils ont même, à la fin du règne de Joas, pénétré jusqu'aux portes de Jérusalem (II R. XII, 17 *s.*; II Chron. XXIV, 23 *s.*), emmené des princes et des prêtres en exil (Ps. XLII-XLIII) et imposé au roi de Juda une rançon ruineuse.

Dans de telles circonstances, il pouvait sembler que Dieu eût retiré la menace prononcée par les prophètes antérieurs.

Amos affirme qu'il ne l'a pas retirée et ne la retirera pas (Ch. I et II). Seulement, comme Juda et surtout Israël ne sont guère moins coupables que les peuples païens, le jugement les atteindra aussi bien qu'eux (II, 4-16). Les palais de Jérusalem seront brûlés ; Israël ira en captivité. Mais après cela, Dieu relèvera la dynastie déchue de David ; il la rétablira dans ses anciennes limites. L'abondance extraordinaire promise par Joël se réalisera, et Israël ne sera plus arraché de son pays (IX, 11-15). — Ici, ce n'est plus, comme dans Abdiah et Joël, le peuple d'Israël qui doit se venger de ses ennemis avec l'aide de Jéhovah. C'est Dieu lui-même qui doit punir les uns et les autres par une puissance plus redoutable, par les Assyriens. Remarquons aussi que dans le tableau de la félicité future du peuple d'Israël, Amos ne mentionne pas les grâces spirituelles qui tiennent une si grande place dans Joël. Au reste, si les espérances d'Amos sont en partie différentes de celles de Joël, c'est que les circonstances avaient changé : Juda étant tombé dans l'idolâtrie, tandis que du temps de Joël il était fidèle au vrai culte de Jéhovah, et l'iniquité ayant fait de tels progrès dans le royaume d'Israël, Amos prévoit que le châtiment doit d'abord frapper Israël et atteindre en partie Juda, avant que les promesses divines faites par son prédécesseur puissent s'accomplir.

Les événements ne tardèrent pas à justifier ses prévisions à cet égard. Ses menaces contre le royaume d'Israël se réalisèrent bientôt après par les invasions des rois assyriens Touglat-pal-asar, Salman-asar et Sargon. Ces mêmes rois et leurs successeurs, Sen-akhé-rib, Assarhaddon, Assour-bani-pal, firent aussi sentir leur main de fer à la plupart des autres peuples menacés par le prophète de la vengeance divine. Le châtiment de Juda s'accomplit un

peu plus tard par la main des Kaldéens, et il fut plus terrible encore que le prophète Amos ne l'avait entrevu. Mais on ne peut pas dire que ses promesses se soient accomplies aussi littéralement que ses menaces. Le relèvement de la dynastie de David et du peuple d'Israël, qu'il avait annoncé, n'eut pas lieu sous la forme qui s'était présentée à son esprit. Le royaume de Juda ne reconquit jamais les territoires perdus ; et l'ère de l'abondance matérielle ne s'est pas levée pour la Palestine. Répétons encore que les prophètes n'ont pas toujours vu clairement dans l'avenir, que le plus souvent ils n'ont guère aperçu que l'ombre des grandes choses que Dieu devait réaliser un jour.

Le style de ce berger est pur, classique, si l'on peut employer cette expression, et se rapproche beaucoup de celui de Joël qui lui a servi en partie de modèle. On y remarque seulement quelques formes qui semblent provenir d'une prononciation populaire et défectueuse (II, 13; V, 11 ; VI, 10 ; VII, 16; VIII, 8). Les images sont nombreuses et empruntées généralement, comme on pouvait s'y attendre, à la nature et à la vie des champs (II, 13; III, 12; V, 19; VII, 1; VIII, 1); parfois gracieuses, elles sont plus souvent d'une énergie terrible, comme ses prophéties en général.

CHAPITRE II

HOSÉE

I. Ses premières prophéties

A peu près en même temps qu'Amos annonçait, à Béthel, la ruine prochaine du royaume des Dix Tribus, un autre prophète, Hosée, prononçait contre sa patrie des menaces analogues, probablement dans la capitale du royaume. Son père, Beéri, a été identifié par quelques rabbins avec un chef des Rubénites nommé Beéra, qui fut emmené en captivité par le roi d'Assyrie Touglat-pal-asar (I Chr. v, 6) ; d'où l'on a conclu parfois que ce prophète était originaire du pays situé au delà du Jourdain, où les Arabes montrent encore aujourd'hui son tombeau, près de l'emplacement de l'ancienne Râmôth de Galaad (1). Mais cette identification est évidemment arbitraire. Le livre sur la *Vie des prophètes* (Ch. xi), attribué à tort à Epiphane, prétend qu'il était de la tribu d'Issakar ; mais on ne voit pas sur quoi peut reposer une telle assertion. Tout ce qu'on peut affirmer avec certitude, c'est qu'Hosée était du royaume des Dix Tribus : c'est presque exclusivement aux habitants de ce royaume qu'il s'adresse ; les villes et les montagnes qu'il mentionne, Mitspa (de Galaad), le Tabor, Galaad, Sikem,

(1) Burckhardt, *Reisen in Syrien*, II, p. 606.

Samarie, Béthel, Guilgal, le Liban, etc., appartiennent presque toutes au nord de la Palestine ; il nomme le royaume d'Israël *le pays* (I, 2) et le roi d'Israël *notre roi* (VII, 5). Enfin, plusieurs des formes grammaticales qu'il emploie se rapprochent de l'araméen (VI, 9 ; X, 14, etc.).

Le livre d'Hosée se divise en deux parties, dont la première (Ch. I-III) fut prononcée sous le règne de Jéroboam II (il y prédit la ruine de la maison de Jéhu : I, 4), et la seconde (Ch. IV-XIV) pendant la période de trouble et d'anarchie qui suivit la mort de ce prince. Dans la première, le prophète censure sous une image étrange et même choquante pour notre goût moderne, mais singulièrement énergique et saisissante, l'adultère spirituel dont la nation israélite s'est rendue coupable à l'égard de Jéhovah et montre les conséquences funestes qui doivent nécessairement en résulter. Pour bien comprendre cette image, il faut se souvenir que les écrivains sacrés représentent fréquemment le rapport qui existait entre Dieu et Israël comme une sorte de lien conjugal, dans lequel Jéhovah est l'époux et le peuple élu, l'épouse ; d'où il résulte que la conversion des Hébreux à l'idolâtrie est, pour eux, une prostitution. (Ex. XXXIV, 15; Lév. XVII, 7; XX, 5; Nombr. XIV, 33, etc.). Eh bien ! pour secouer la torpeur morale de ses compatriotes, Hosée leur raconte une parabole prodigieuse (Ch. I). Dieu, dit-il, lui a ordonné de prendre pour femme une prostituée et d'en avoir « des enfants de prostitution », c'est-à-dire évidemment des bâtards, des enfants qui ne seront pas de lui, parce que leur mère continuera à vivre dans la débauche. Pour obéir à l'ordre divin, il a pris Gomer, nom qui signifie *comble* ou *perfection*, c'est-à-dire probablement une perfection en son genre, une courtisane *achevée*. Ce nom est destiné à indiquer que le peuple d'Israël, dont Gomer est l'image,

a atteint le comble de l'infidélité. Gomer est fille de Diblaïm *(les deux gâteaux de figues)* : ce nom est sans doute celui de la mère, et non du père de Gomer, et il désigne, je pense, une femme aux grosses mamelles (1). Il en a eu d'abord un fils qu'il a nommé, sur l'ordre de Dieu, Jizreel *(Dieu sème* ou *disperse)*, pour indiquer que bientôt Dieu vengera le sang versé par Jéhu (l'arrière grand-père de Jéroboam II) à Jizreel (pour s'emparer du trône) et qu'il brisera la puissance militaire d'Israël dans la vallée de Jizreel, c'est-à-dire, je pense, non dans cette même vallée de Jizreel qui avait été témoin de l'extermination de la famille d'Akhab, mais plutôt dans une vallée quelconque qui pourra se nommer ainsi *(Dieu disperse)*, après que les Israélites y auront été battus (2). Il en a eu ensuite une fille, qu'il a nommée *Pas-pitié-d'elle*, et enfin un autre fils, qu'il a nommé *Pas-mon-peuple*, pour indiquer que Jéhovah n'a plus compassion d'Israël et ne le considère plus comme son peuple.

Le sens de ce récit n'est pas difficile à comprendre : l'idolâtrie, l'abandon du vrai Dieu engendrera trois conséquences, trois châtiments successifs et d'une gravité croissante : la ruine politique, la privation de la pitié divine et du titre même de peuple de Dieu. — Sans aucune transition, le prophète fait suivre ces menaces des plus magnifiques promesses. « Le nombre des enfants d'Israël sera [un jour]

(1) La racine signifie *coegit in massam rotundam*. La ville moabite de Diblathaïm devait être ainsi nommée à cause de deux collines ou *mamelons* sur lesquels elle était bâtie.

(2) On pourrait objecter que Jéhu n'avait fait qu'exécuter un ordre donné par un prophète au nom de Dieu (II R. IX) ; mais il l'avait fait par ambition et avec cruauté, et « il y a dans l'histoire de grands et justes jugements de Dieu dont les auteurs sont de grands coupables » (Joseph de Maistre).

comme le sable de la mer ; » ils seront appelés enfants du Dieu vivant (II, 1-3).

Le reste du chap. II contient un discours, qui est en quelque sorte le commentaire de ce qui précède, et qui reproduit cette double idée du châtiment et du relèvement d'Israël. Jéhovah déclare qu'il va punir Israël de son idolâtrie (v. 4-13), mais il promet de faire de ce châtiment même le moyen de sa conversion et de son relèvement (14-23).

Cette dernière idée est mise en lumière par une seconde parabole, dans le même genre que la première (Ch. III). Dieu ordonne au prophète d'aimer encore une femme aimée d'un amant (1) et adultère comme Jéhovah aime encore les enfants d'Israël malgré leur idolâtrie. Hosée achète cette malheureuse pour quinze sicles d'argent et un peu d'orge, — ce qui doit indiquer sans doute à quel degré de misère et d'abjection cette femme, c'est-à-dire Israël, dont elle est l'image, est tombée ; — et il lui commande de rester seule longtemps, sans se livrer à personne, pour indiquer que les enfants d'Israël resteront longtemps sans roi ni culte d'aucune espèce, bon ou mauvais. Mais plus tard, dans un avenir indéterminé, ils se convertiront à Jéhovah et rechercheront David leur roi [légitime], c'est-à-dire le successeur de David, quel qu'il soit, qui règnera à Jérusalem (2).

(1) Cet *amant* n'est pas Hosée lui-même (!), comme le veut M. Kuenen *(Hist. crit.*, II, p. 395), mais naturellement celui à qui il enlève cette femme en l'achetant. Cet amant représente le culte des faux dieux auquel Israël s'est livré et n'*embrouille* nullement l'allégorie, comme le croit ce savant.

(2) Bleek suppose que ce chap. III pourrait être postérieur à la mort de Jéroboam II, à cause des mots « sans roi et sans prince » (v. 4). Mais ce verset est une prédiction qui peut avoir été prononcée

La plupart des Pères de l'Eglise (à l'exception de Jérôme), Luther et un grand nombre de théologiens de l'Eglise luthérienne jusqu'à nos jours ont soutenu que ce double mariage dont parle le prophète avait eu lieu réellement ; et l'on a essayé de le justifier en alléguant que, outre sa signification symbolique, il avait pour but de relever ces femmes perdues. Cette idée pourrait s'appliquer au second cas, mais non au premier, car la prostituée épousée par le prophète devait, après son mariage, lui donner « des enfants de prostitution. » Keil suppose, il est vrai, que ces « enfants de prostitution » étaient des enfants qu'elle avait déjà avant son mariage avec le prophète ; mais on ne voit pas alors pourquoi il en serait fait mention, s'il ne devait plus en être question dans la suite du réçit. Il est plus naturel de penser que ces enfants sont ceux dont la naissance est racontée immédiatement après.

On a supposé aussi qu'entre le premier et le second mariage, la première femme était morte ou qu'elle avait été répudiée par le prophète parce qu'elle ne voulait pas se convertir, ou enfin qu'elle s'était enfuie. D'autres, au contraire, ont cru que dans les deux cas il s'agissait de la même femme, qu'après avoir été épousée par le prophète, elle lui avait été infidèle, et que Dieu ordonnait à ce dernier de se réconcilier avec elle. Mais cette opinion est insoutenable : « une femme » (III, 1) ne peut vouloir dire la femme dont il a déjà été question, et le prophète n'aurait pas eu besoin de l'*acheter*, s'il l'avait déjà épousée.

comme les autres avant la période d'anarchie qui suivit la mort de Jéroboam II. Elle se réalisa par l'exil des dix tribus et non par le prétendu interrègne qu'on a voulu placer entre Jéroboam II et l'avénement de son fils.

Il s'agit donc de deux mariages avec deux femmes différentes; mais ce qui prouve que ce sont des fictions, c'est d'abord que Dieu ne pouvait donner un tel ordre au prophète, ni le prophète croire l'avoir reçu de lui. Ensuite, de tels actes auraient complètement manqué leur but, parce qu'ils auraient duré plusieurs années et qu'ainsi la signification n'en aurait pas été facilement comprise par le peuple (Bleek). Enfin, il est certain que plusieurs des actions symboliques racontées par les prophètes ne peuvent avoir été accomplies réellement. Cf. Jér. XIII, 1-7; XXV, 15 *ss.*; Héz. IV, 1-12; XII, 1-7; Zak. XI. Avec Jérôme, Calvin, la plupart des théologiens réformés et des exégètes modernes, nous voyons donc dans ce double récit une pure allégorie.

Ewald n'admet pas plus que nous la réalité historique de ce double mariage du prophète avec une prostituée; mais il pense qu'Hosée avait dû faire de tristes expériences dans sa vie conjugale, et qu'en y réfléchissant, il avait aperçu une analogie frappante entre son rapport avec sa femme, qu'il ne pouvait cesser d'aimer malgré ses infidélités, et celui de Jéhovah avec Israël : comme elle, Israël était infidèle; comme lui, Jéhovah ne pouvait cesser d'aimer Israël. Hosée « se serait rendu ridicule, dit Ewald (1), s'il avait éprouvé dans sa maison précisément l'opposé de ce qu'il raconte ici. » Je ne pense pas qu'il se fût rendu moins ridicule dans le cas contraire. Mais rien ne nous force à supposer qu'il ait éprouvé dans sa maison l'opposé de ce qu'il raconte. Il me paraît, quant à moi, beaucoup plus naturel de penser qu'il n'avait rien éprouvé du tout à cet égard et qu'il n'était pas marié quand il écrivit cette double allégorie, qui est désignée comme *le commencement* de ses

(1) *Proph.*, 2e éd., p. 183, note.

prophéties (1, 2). Les jeunes gens sont en général beaucoup plus hardis dans l'emploi des images que les hommes d'un âge plus avancé.

Hengstenberg veut que la chose ait eu une certaine réalité, mais non une réalité extérieure, c'est-à-dire qu'elle soit arrivée au prophète en vision ou plutôt dans une suite de visions. On pourrait dire aussi : en songe ou dans une suite de songes. Mais rien ne l'indique, et il est plus probable que tout cela s'est passé uniquement dans l'imagination du prophète pénétrée de l'esprit de Jéhovah.

II. [Coup d'œil sur l'histoire du royaume d'Israël, de la mort de Jéroboam II à la ruine de Samarie

Après la mort de Jéroboam II, le royaume d'Israël tomba dans une anarchie effroyable (II Rois xv). Son fils Zakarie fut assassiné, au bout de six mois de règne, par un certain Shalloum, qui fut lui-même mis à mort, un mois après, par Menahem. Au milieu de ces troubles, Menahem fit passer au fil de l'épée les habitants de la ville inconnue de Tiphsakh, qui ne lui avait pas ouvert ses portes. D'après la Bible, il régna dix ans, et il fut attaqué par Phoul, roi d'Assyrie, auquel il paya un tribut considérable, « afin que ses mains fussent avec lui, pour affermir le royaume dans sa main » (II R. xv, 19). Ces mots semblent indiquer qu'un parti puissant s'était formé contre lui et qu'il ne se maintint sur le trône qu'avec l'aide de l'Assyrie. Or, les listes des éponymes qui nous ont fait connaître la série des rois assyriens de cette époque ne mentionnent aucun roi ni même aucun personnage dont le nom offre la moindre ressemblance avec celui de Phoul, tandis que les inscriptions

malheureusement très mutilées de Touglat-pal-asar nous apprennent que Menahem de Samarie paya tribut à ce monarque la huitième année de son règne, c'est-à-dire en 737, en même temps que Retsin de Damas, Hiram de Tyr et d'autres rois de l'Asie occidentale (1).

Que conclure de ce double fait? D'abord, que, puisque Menahem était encore sur le trône en 737, quinze ans seulement avant la ruine de Samarie (722), son deuxième successeur Pékakh ne peut pas avoir régné 20 ans, comme le dit le livre des Rois (II R. xv, 27). Ensuite, que Phoul est très probablement identique à Touglat-pal-asar, bien que ces deux noms semblent désigner, en plusieurs endroits des livres historiques, deux rois différents (2).

Menahem dut mourir peu après, probablement encore en cette même année 737, et il fut remplacé par son fils Pekakhiah, qui ne régna que deux ans et fut tué par Pékakh, fils de Remaliah, avec l'aide de cinquante hommes de Galaad (3). Le livre des Rois, nous venons de le dire, lui attribue vingt ans de règne, mais il ne peut guère avoir régné que trois ou quatre ans (735-732), car d'après une inscription de Touglat-pal-asar, il fut tué et remplacé par Hosée, le dernier roi de Samarie, en 732 (4), et nous avons vu que Menahem était encore sur le trône en 737. A son avène-

(1) *W. A. I.*, III, 9, n° 3 : Madattu sha..... Menihimmi Samerinaï... .....amhar.

(2) V. Schrader, *Keilinschriften und A. T.*, p. 124 *ss.*; *Keilinschr. und Geschichtsforschung*, p. 422 *ss.* Duncker, Maspero ont adopté la même opinion.

(3) N'est-ce pas pour cela qu'Hosée nomme Galaad « une ville de malfaiteurs » (vi, 8. Cf. xii, 12)?

(4) *W. A. I.*, III, 10, n° 2, l. 17 : Pa-qa-ha shar-shunu [i]-du-[kuv] va A-u-si... eli-shunu ashkun.

ment, le vieux roi Ozziah ou Azariah vivait encore, mais son petit-fils Akhaz occupait en réalité le trône de Jérusalem. Que s'était-il passé depuis quelques années entre le royaume de Juda, d'un côté, et les royaumes d'Israël et de Damas, de l'autre? La Bible n'en dit rien, et les documents assyriens ne nous permettent guère que de l'entrevoir. Le fait est qu'à peine monté sur le trône de Samarie, Pékakh s'allia avec le roi de Damas Retsin pour renverser Akhaz et mettre à sa place le fils d'un certain Tabeël (Is. VII, 6; II R. XVI), dont le nom a été retrouvé dans les inscriptions de Touglat-pal-asar (1). Les deux rois alliés dévastent la Judée; les Araméens poussent leurs conquêtes jusqu'au golfe élanitique, où ils s'emparent de la ville d'Elath et en expulsent les Juifs. Dans sa perplexité, Akhaz appelle à son aide le roi d'Assyrie; Touglat-pal-asar accourt (734), s'empare de toute « la maison de Homri » (nom assyrien du royaume d'Israël), traverse toute la Palestine, s'empare de la ville philistine de Gaza, dont le roi Hanon faisait sans doute cause commune avec les Israélites et les Araméens contre Juda; puis il revient sur ses pas et fait transporter en Assyrie les habitants du nord et de l'est du royaume d'Israël (II R. XV, 29; I Chron. V, 26). Il laissa cependant la royauté à Pékakh et consacra les deux années suivantes (733 et 732) à dompter les Araméens et à s'emparer de Damas leur capitale, où il reçut les tributs de tous les rois de l'Asie antérieure, parmi lesquels on remarque *Ia-u-kha-zi Ia-u-da-aï*, c'est-à-dire Akhaz le Juif. En même temps un corps d'armée pénétrait jusqu'en Arabie et y soumettait diverses peuplades. Mais bientôt une conjuration se forme

(1) I-ti-bi-'-i-lu a-ru-bu, Tabeel l'arabe (Layard, pl. 29, dernière ligne. Cf. G. Smith, *Assyrian discoveries*, p. 284).

en Israël contre le roi vaincu : Pékakh est mis à mort, et Hosée, fils d'Ela, qui prend sa place, est reconnu par le monarque assyrien, à la condition de payer dix talents d'or et mille talents d'argent (1). (732).

Quatre ans après, Touglat-pal-asar meurt (728). Le roi Hosée essaie de se soustraire au tribut, en s'alliant à l'Egypte ; Tyr en fait autant (2). Le successeur de Touglat-pal-asar, Salman-asar IV (727-723), marche contre Tyr et contre Samarie. Le roi d'Egypte, Sabaka, nommé So dans la Bible, le premier roi de la dynastie éthiopienne, laisse écraser ses alliés. Salman-asar s'empare du roi Hosée et le met en prison (725). Samarie succombe, au bout de trois ans de siège, peu après la mort de Salman-asar, au commencement du règne de Sargon (722), qui se vante d'avoir pris la ville de *Samirina* au début de son règne et d'avoir emmené en captivité 27,280 personnes. Ainsi finit le royaume d'Israël.

III. Les dernières prophéties d'Hosée

Pendant cette période de troubles et de meurtres, qui, d'après les données des documents assyriens, doit avoir duré 25 ans environ, de 748 à 722, le prophète Hosée épancha l'indignation et la tristesse qui remplissaient son âme dans des discours qu'il n'écrivit probablement pas alors, mais qu'il rédigea plus tard en les complétant et qui forment la seconde partie de son livre. Comme dans la première, il annonce la ruine du royaume d'Israël et l'exil. Il reproche

(1) *W. A. I.*, III, 10, nº 2, l. 18.
(2) Ménandre, dans Fl. Joseph, *Arch.* IX, 14, 2.

au peuple, aux prêtres et aux grands leurs crimes, leur immoralité, leur idolâtrie. Il blâme, en particulier, la politique équivoque et incohérente de la cour, qui fait alliance tantôt avec l'Assyrie (v, 13; viii, 9), tantôt avec l'Egypte (vii, 11 ; xii, 2), au lieu de se confier simplement en l'Eternel; et il déclare qu'en punition de cette conduite insensée, ils porteront « le fardeau du roi des princes » (viii, 10), c'est-à-dire du roi d'Assyrie, qu'ils seront obligés de fuir en Egypte (viii, 13 ; ix, 3, 6) (1) ou seront transportés en Assyrie (ix, 3; x, 6; xi, 5). Mais Dieu prendra pitié d'eux, il les ramènera d'Egypte et d'Assyrie (xi, 8-11) et rendra Israël plus prospère qu'il n'ait jamais été (xiv, 5-9), pourvu qu'il se repente et revienne à l'Eternel. De ces trois idées :

(1) Rien dans ces textes n'autorise à dire que « le prophète annonce, sans aucun doute (!) une *captivité* en Egypte » (Kuenen, *Hist. crit.* II, p. 398, *Prophets*, p. 160), laquelle ne s'est pas réalisée. Les mots : « L'Egypte les *rassemblera* » (ix, 6) et « ils seront *errants* parmi les nations » (ix, 17) montrent clairement, au contraire, qu'il ne s'agit pas d'une captivité, mais d'une fuite, qui eut lieu en effet lors des invasions assyriennes et de la prise de Samarie. Il était tout naturel que les Israélites se réfugiassent sur le territoire de la puissance avec laquelle leur dernier roi avait fait alliance. Comment Hosée aurait-il pu annoncer aux Israélites *alliés de l'Egypte* qu'ils seraient emmenés captifs à la fois par les Assyriens et par les Egyptiens ? .. Pourquoi attribuer gratuitement aux prophètes des absurdités pareilles? Cf. Deut. xxviii, 68 : « L'Eternel te ramènera en Egypte *sur des navires*... et *vous vous vendrez là* à vos ennemis comme esclaves... » — L'interprétation figurée, qui veut qu'il soit question dans ces textes d'une captivité analogue à celle des Hébreux en Egypte, est inadmissible ; il est tout à fait arbitraire de prendre à la lettre, dans les mêmes textes, ce qui se rapporte à l'Assyrie et dans un sens figuré ce qui se rapporte à l'Egypte. Nous n'avons pas besoin de recourir à cette échappatoire.

péchés du peuple, châtiment, relèvement, les deux premières se reproduisent partout sous des formes diverses et alternent fréquemment l'une avec l'autre ; la troisième ne se rencontre qu'en deux endroits, et comme elle forme une conclusion toute naturelle et habituelle aux prophètes, on peut en conclure que cette seconde partie des prophéties d'Hosée se compose de deux discours (Ch. IV-XI et ch. XII-XIV), dont le sens général est essentiellement le même (1). Dans le second de ces discours, Israël paraît encore plus près de sa ruine que dans le premier : il a été déjà frappé à mort par l'invasion des Assyriens (XII, 12 ; XIII, 1, 7, 10) (2). Dans le premier, on a déjà l'idée d'*invoquer l'Egypte* (VII, 11), toutefois il n'y a d'alliance positive qu'avec l'Assyrie (V, 13 ; VIII, 9) ; dans le second, la cour suit cette politique à double face qui amena la chute du royaume (XII, 2 ; XIV, 4). Ce dernier discours se rapporte donc au règne du dernier roi de Samarie, car nous ne voyons nulle part qu'avant lui, le royaume des Dix Tribus eût recherché l'alliance de l'Egypte (3) ; et le premier se rapporte davantage aux événements antérieurs à l'avènement du roi Hosée, en particulier aux nombreux détrônements qui avaient eu lieu dans le royaume, et aux meurtres qui les avaient accom-

(1) Remarquez aussi que le premier se termine par les mots : « a dit l'Eternel, » qui sont bien propres à marquer la fin d'un discours prophétique et ne se trouvent pas ailleurs dans cette seconde partie.

(2) Ces passages montrent ce qu'il faut penser de l'affirmation de M. Kuenen qu'Hosée « ne parle pas de l'invasion de Tiglat-Piléser et ne s'occupe de la punition qui doit frapper l'idolâtrie que comme d'un événement futur » (*Hist. crit.*, II, p. 390 *s.*).

(3) M. Kuenen assure que Pékakh déjà s'appuyait sur l'Egypte (*Hist. crit.*, II, p. 634 *s.*) ; mais ce n'est qu'une hypothèse, destinée à expliquer Es. VII, 18 *ss.*, et dont rien ne prouve l'exactitude.

pagnés (VII, 1-7). Il me paraît même probable, à cause des allusions à l'Egypte, qui se trouvent dans le premier (VII, 8, 11, 16) aussi bien que dans le second, et à cause de ces mots : « *Tous* leurs rois sont tombés » (VII, 7), c'est-à-dire sont tombés les uns après les autres, expression qui ne s'expliquerait pas suffisamment par le renversement de Zakarie et de Shalloum et qui semble faire aussi allusion au meurtre de Pekakhiah et à celui de Pékakh, — il me paraît probable que ces deux discours ne furent rédigés l'un et l'autre que sous le règne d'Hosée, peut-être même après sa chute.

La suscription du livre nous autorise à le supposer. D'après cette suscription, Hosée prophétisa « aux jours d'Ozziah, de Jotham, d'Akhaz, d'Hézékiah, rois de Juda, et aux jours de Jéroboam, fils de Joas, roi d'Israël. » Qu'il ait prophétisé sous Jéroboam II et par conséquent sous son contemporain Ozziah, c'est ce que la première partie de son livre montre suffisamment. Mais on a souvent contesté l'exactitude de la portion de la suscription relative aux rois de Juda, qui est identifique à celle du livre d'Isaïe. Il paraissait peu vraisemblable qu'Hosée eût prophétisé pendant si longtemps : vingt-six ans sous Ozziah après la mort de Jéroboam II (d'après II R. XIV, 2, 17, 23 ; II Chron. XXV, 1-25) (1), seize ans sous Jotham, et autant sous Akhaz, en tout cinquante-huit ans, sans compter un certain nombre d'années avant, sous Jéroboam II, et après, sous Hézékiah. Pour concilier ces chiffres avec ceux des règnes d'Israël qui ne donnent pour le même intervalle que trente-cinq ans (2),

(1) Mais 14 ans seulement d'après II Rois, XV, 8. Le chiffre de 38 ans donné par II R. XV, 1 est manifestement erronné.

(2) 10 pour Menahem, 2 pour son fils, 20 pour Pékakh et 3 pour

au lieu de cinquante-huit (ou de quarante-six, si l'on adopte la donnée de II Rois xv, 8), on supposait, au milieu de cette époque d'anarchie, divers interrègnes dont la Bible ne parle pas. Les documents assyriens sont venus renverser tout cet échafaudage. D'un côté, comme nous l'avons déjà vu, en montrant que Menahem vivait encore en 737 et en fixant, comme la Bible, la mort de Pékakh à 732, ils nous ont appris que Pékakh ne pouvait avoir régné vingt ans et ont encore abaissé, pour cette période, la chronologie israélite. De l'autre, en nous montrant, comme nous le verrons plus loin, que le roi Ozziah ou Azariah de Juda vivait encore en 735, ils nous ont appris que le règne de son fils Jotham devait rentrer complétement, et celui d'Akhaz en partie, dans le sien. Au lieu de cinquante-huit, de quarante-six ou même de trente-cinq ans, il ne s'est guère écoulé en réalité que vingt ans de la mort de Jéroboam II (749) à l'avènement d'Hézékiah (728). On voit donc qu'il n'y a nul motif de mettre en doute l'exactitude de la suscription du livre d'Hosée et que ce prophète peut avoir vécu encore assez longtemps sous le règne d'Hézékiah, par conséquent aussi sous celui de son homonyme Hosée, fils d'Ela, le dernier roi de Samarie. Peut-être même vit-il la ruine du royaume d'Israël et l'accomplissement de ses menaces et de celles d'Amos. A cette époque, il se retira peut-être en Judée et y rédigea la seconde partie de son livre, qu'il ajouta à la première. Et c'est probablement à cette circonstance que nous devons la conservation de ses prophéties ; car s'il avait été à Samarie ou dans le royaume d'Israël au moment de sa ruine, qui sait ce qu'elles seraient devenues?

Hosée jusqu'à la mort d'Akhaz = 35, plus 7 mois pour Zakarie et pour Salloum.

Si les menaces d'Amos et d'Hosée contre le royaume des Dix Tribus se sont accomplies à la lettre, leurs promesses se sont réalisées sous une forme bien différente de celle qu'ils s'étaient représentée. Israël fut dispersé en Orient et ne revint plus dans sa patrie.

Tandis que le style d'Amos est en général clair et régulier comme celui de Joël, celui de son contemporain Hosée est au contraire, du moins dans la seconde partie de son livre, abrupt et saccadé. En plusieurs endroits, l'enchaînement des idées ne s'aperçoit pas facilement. Ce prophète passe rapidement, sans transition, d'une idée à une autre ; il multiplie les images, sans se donner la peine de les expliquer clairement ; il ébauche des tableaux, qu'il laisse à l'imagination du lecteur le soin d'achever. Aussi son livre est-il l'un des plus obscurs, si ce n'est même le plus obscur, de toute la littérature prophétique. Et ce qui ajoute à son obscurité, c'est qu'il fait souvent allusion à des événements historiques qui nous sont tout à fait inconnus. Ainsi, quelle était cette ville de Beth-Arbel qui fut détruite par Shalman (x, 14)? et qui était ce Shalman ? Etait-ce le Salman-asar biblique, celui qui vint mettre le siége devant Samarie ? Cela est peu probable, car nous savons maintenant par un fragment du canon des rois assyriens qu'il ne monta sur le trône que cinq ans avant la ruine de Samarie (727) ; il ne régnait donc probablement pas encore, ou il régnait à peine, quand Hosée composa ce discours. On pourrait plutôt penser à l'un de ses deux prédécesseurs sur le trône d'Assyrie, qui portèrent le même nom que lui, Salman-asar III (781-772) ou Salman-asar II (858-824), surtout à celui-ci, qui fit de nombreuses expéditions vers l'Asie occidentale et qui, dans sa dix-huitième campagne, pénétra dans le Hauran et y « détruisit des villes sans nom-

bre » (1). Or, comme, d'après Eusèbe et Jérôme, il y avait à l'orient du Jourdain, près de Pella, non loin du Hauran, une ville nommée *Arbéla*, on pourrait identifier cette ville avec la *Beth-Arbel* du prophète. Mais il serait peut-être plus naturel d'identifier Shalman avec le roi de Moab Salaman dont une inscription de Touglal-pal-asar nous a révélé l'existence (2).

Quant au *roi ennemi* dont il est question deux fois dans Hosée (v, 13; x, 6), il est clair que c'est un roi d'Assyrie contemporain du prophète. On pourrait se demander s'il a voulu par cette expression désigner Phoul ou Touglat-pal-asar; mais cette question ne se pose pas pour nous, puisque nous avons reconnu l'identité de ces deux personnages (3).

L'obscurité provient aussi parfois de l'altération ou de la fausse vocalisation du texte. Ainsi, dans la description si obscure du banquet nocturne, à la suite duquel les conjurés assassinent le roi de Samarie (Pekakhia?), il faut très probablement traduire (VII, 6) :

> Toute la nuit dort leur colère (au lieu de *leur boulanger !);*
> Au matin elle brûle comme un feu flamboyant (4).

De même, tandis qu'Hosée déclare à diverses reprises

(1) V. plus haut, p. 53, note.

(2) *W. A. I.*, II, 67, l. 60 : Sa-la-ma-nu Ma-'-ba-ai. — Le nom de la ville est Beth-Arbel, et non Shalman-Beth-Arbel, comme le veulent Hitzig et M. Segond.

(3) M. Matter et M. Segond ont traduit, d'après les LXX : le roi Jareb; M. Perret-Gentil, d'après Symmaque et la Vulgate : le roi vengeur; M. Reuss : le roi Patron (!), c'est-à-dire défenseur. Mais lâReB ou lâRIB signifie *ennemi, adversaire;* et comment peut-on voir dans ce mot hébreu le nom propre d'un roi assyrien, surtout depuis qu'on possède la liste complète des rois assyriens de cette époque?

(4) V. le *Bibelwerk* de Lange.

(VIII, 13 ; IX, 3,6) aux Israélites qu'ils se verront obligés de retourner en Egypte pour éviter d'être emmenés captifs en Assyrie, un autre texte dit : (Israël) « ne retournera pas au pays d'Egypte (XI, 5). » Et ce qui rend la contradiction plus étonnante encore, c'est qu'un peu plus loin (v. 11) il est dit que les Israélites reviendront *d'Egypte* et d'Assyrie. Comment pourraient-ils en revenir, s'ils ne doivent pas y retourner? (1). Mais il me paraît très vraisemblable qu'il faut lire LO, *à lui*, avec les LXX, au lieu de la négation Lô', (comme dans Is. IX, 2 ; Ps. C, 3), et joindre ce mot au verset précédent, où il est à peu près indispensable (2) ; en sorte qu'Hosée a dit dans ce texte comme dans les autres : « Il retournera en Egypte, » et non le contraire.

Quoique le style d'Hosée soit beaucoup plus obscur et plus tourmenté que celui d'Amos, Hosée a cependant connu et imité le livre de son devancier, comme celui-ci avait imité Joël, et Joël, Abdiah. Cf. IV, 15 (N'allez pas à Guilgal...) à Am.

(1) Ce texte montre qu'on ne peut pas expliquer le précédent en disant qu'Hosée, « à mesure que la situation politique changeait, s'attendit à voir, tantôt les Assyriens, tantôt les Egyptiens se faire les instruments du châtiment divin » (Kuenen, *Hist. crit.*, II, p. 398. Cf. *Prophets*, p. 158. Reuss, *Prophètes*, I, p. 166). Sur ce point, Hosée n'a pas varié. — La tournure de phrase : « Et Assour, *c'est lui qui* sera son roi, » ne prouve pas que ce vers forme antithèse avec le premier et qu'il faille traduire : « *Mais* Assour, » etc. M. Kuenen, qui admet le texte masoréthique, pense que le prophète a voulu dire, qu' « après ses nombreuses infidélités, Israël ne pouvait plus espérer une captivité qui prendrait fin comme celle d'Egypte » (*Prophets*, p. 159). Outre que cette interprétation est cherchée bien loin, elle est en contradiction avec la promesse de la délivrance exprimée immédiatement après par Hosée (XI, 8 *ss.* ; XIV, 5 *ss.*).

(2) Traduisez alors : « Je m'inclinais vers lui, je *lui* donnais à manger. »

v, 5; VIII, 14 ; — VIII, 14 (J'enverrai le feu dans ses villes...) à Am. I, 4, 7, etc. ; — XI, 10 (Dieu rugira comme un lion) à Am. I, 2 = Jo. IV, 16, etc. Amos avait dit (v, 5) : « Beth-El deviendra un néant » (AVeN). De cette expression Hosée a fait un nom propre, et bien qu'il donne parfois à Béthel son vrai nom (x, 15), il l'appelle plus habituellement *Beth-aven* (IV, 5 ; V, 8 ; X, 5), « maison ou séjour de néant, » au lieu de « maison de Dieu, » sans doute pour indiquer que le veau d'or, qui y était adoré comme le symbole de Jéhovah, était une chose de néant et destinée à rentrer dans le néant.

D'après un récit du livre des Chroniques dont rien ne nous autorise à suspecter l'exactitude (II Chr. XXVIII, 9-11), il y avait à la même époque à Samarie un prophète de Jéhovah, nommé Oded, comme le contemporain de Roboam et d'Abiah (XV, 1, 8). Pendant la guerre de Pékakh contre Akhaz, après les premières victoires des Israélites sur les Juifs, ce prophète s'avança au devant de l'armée israélite qui revenait à Samarie, chargée de butin et de prisonniers ; il fit comprendre à ses compatriotes combien il serait honteux et criminel de réduire leurs frères et leurs sœurs en esclavage, et les exhorta à les renvoyer libres. Touchés de ses paroles, les soldats renoncèrent à leur butin et les principaux chefs renvoyèrent généreusement les captifs.

Pendant cette même période de trouble et d'anarchie, un prophète du royaume de Juda, l'auteur des discours contenus dans les chapitres IX-XI du livre de Zakarie, paraît s'être rendu, comme jadis Amos, dans le royaume des Dix Tribus, pour annoncer, comme lui et Hosée, la ruine imminente de ce royaume. Mais comme il avait d'abord prophétisé en Juda, nous devons réserver l'étude de ses prophéties pour le livre suivant.

LIVRE III

LES PROPHÈTES DU VIII[e] SIÈCLE

ET LE ROYAUME DE JUDA

CHAPITRE PREMIER

CHRONOLOGIE ET HISTOIRE

I. Chronologie des royaumes d'Israël et de Juda, depuis l'avènement de Jéhu et d'Athalie jusqu'à la ruine de Samarie

Avant d'aborder l'étude des prophètes qui, vers le même temps, exerçaient leur activité dans le royaume de Juda, il est indispensable de résumer ce que nous savons de l'histoire de cette époque et d'en établir la chronologie, à l'aide des documents nouveaux que nous fournissent les textes assyriens. On sait que la chronologie comparée des royaumes d'Israël et de Juda offre les plus grandes difficultés. Le livre des Rois donne en plusieurs endroits des

chiffres contradictoires (1). Depuis l'avènement simultané d'Athalie au trône de Jérusalem et de Jéhu au trône de Samarie jusqu'à la ruine du royaume des Dix Tribus, les chiffres additionnés des règnes des rois d'Israël ne donnent qu'un total de 143 ans, tandis que, pour la même période, l'addition des années attribuées aux règnes des rois de Juda donne 165 ans. On a essayé de faire disparaître cette différence de 22 ans en supposant deux interrègnes, l'un de 10 ans et l'autre de 12, au milieu de la période d'anarchie qui s'étend de la mort de Jéroboam II à la prise de Samarie. Mais la découverte des documents assyriens est venue renverser toutes ces combinaisons ingénieuses et diminuer même le chiffre le plus faible, celui qui résultait de l'addition des règnes des rois d'Israël. En effet, comme nous l'avons établi plus haut (2), les inscriptions de Touglat-pal-asar fixent à l'an 732 ou 731, en conformité avec la Bible, le meurtre de Pékakh et l'avènement d'Hosée ; mais en nous apprenant que Menahem était tributaire du monarque assyrien en 737, elles prouvent que Pékakh ne peut pas avoir régné 20 ans, comme le veut le livre des Rois, mais seulement 3 ou 4 ans. D'autre part, la même inscription qui nous apprend que Menahem vivait encore en 737, nous parle d'un certain *Azria le Juif* (3) qui ne peut être que le roi de Juda Azariah ou Ozziah, contemporain de Menahem, d'après la Bible.

Le roi Ozziah, dont on plaçait habituellement la mort

(1) V. *Jahrbücher für deutsche Theol.* 1875, nº 1 : *Die Zeitrechnung des Buches der Kœnige,* par Wellhausen.

(2) P. 89.

(3) *W. A. I.,* III, 9, nº 2 et 3. [Azri]ya-a-u (mat) Ya-u-da-ai. Az-ri-ya-a-u.

vers l'an 750, vivait donc encore en 737, en même temps que Menahem. Cependant son petit-fils Akhaz était déjà sur le trône trois ans après, en 734, au moment de l'expédition de Touglat-pal-asar en Palestine, puisque c'est lui qui la provoqua ; au reste, une autre inscription du monarque assyrien, datée de la dernière année de son règne (728) le mentionne sous le nom de *Iaukhaz le Juif* (1). Le règne de Jotham (16 ans) n'a donc pas été postérieur à celui d'Ozziah, mais il rentre tout entier dans celui-ci, et il faut qu'il en soit de même pour une portion de celui d'Akhaz. Le texte biblique autorise lui-même cette conclusion, car il nous apprend que le roi Azariah (Ozziah) devint lépreux et que son fils Jotham prit les rênes du gouvernement (II R. xv, 5).

Mais le rédacteur du livre des Rois considérant comme successifs les règnes d'Ozziah (52 ans), de Jotham (16 ans) et d'Akhaz (16 ans), sachant, d'autre part, que Pékakh était monté sur le trône de Samarie la dernière année d'Ozziah et qu'il était cependant contemporain d'Akhaz, auquel il avait fait la guerre (Is. vii), s'est vu obligé de supposer qu'il avait régné pendant tout le règne de Jotham (16 ans) ; et comme il fallait qu'il eût régné encore 3 ou 4 ans au moins pendant celui d'Akhaz pour pouvoir lui faire la guerre, il lui a attribué 20 ans de règne. Supposons que, dans le document historique qui lui a servi de base, les chiffres fussent marqués par des lettres et qu'à côté du nom de Pékakh se trouvât un ד, pour dire qu'il avait régné 4 ans. Ce chiffre, qui, dans son idée, aurait fait coïncider le règne entier de Pékakh avec le début du règne de Jotham, lui a

(1) *W. A. I.*, II, 67, l. 61. *Journal asiatique*, oct.-déc. 1875. V. plus haut, p. 90.

paru altéré, et, au lieu d'un ד, il a pensé que le document primitif devait avoir un *kaph* (ך ou כ), qui vaut 20. De cette manière, les trois ou quatre dernières années de Pékakh coïncidaient avec les trois ou quatre premières années d'Akhaz, et ces deux rois pouvaient avoir été en guerre l'un avec l'autre.

Mais ce qui prouve l'erreur de cette durée de 20 ans donnée au règne de Pékakh (outre les données des textes assyriens cités plus haut), c'est que, si Akhaz avait commencé à régner la dix-septième année du règne de Pékakh, comme le veut le rédacteur du livre des Rois (II R. XVI, 1), le successeur de Pékakh, Hosée, serait monté sur le trône en la troisième ou quatrième année d'Akhaz. Or, d'après II Rois XVII, 1, ce fut en la douzième année d'Akhaz qu'il commença à régner. On expliquait généralement jusqu'ici cette différence en supposant qu'Hosée n'avait pu s'emparer effectivement du pouvoir que huit ou neuf ans après le meurtre de Pékakh. Mais cette explication est impossible aujourd'hui que nous voyons la mort de Pékakh et l'avènement d'Hosée mentionnés par le scribe assyrien dans la même ligne, comme ayant eu lieu en même temps (1). La notice II Rois XVI, 1 est donc sans valeur. Celle qui place à la douzième année d'Akhaz l'avènement d'Hosée (XVII, 1), au contraire, n'a rien que de naturel, pourvu qu'on admette la simultanéité de la fin du règne d'Ozziah et du commencement de celui d'Akhaz. Hosée étant monté sur le trône en 731, d'après les textes assyriens aussi bien que d'après la Bible, Akhaz aurait donc pris la

(1) A vrai dire, le texte biblique (II R. XV, 30) n'est pas moins explicite : « il le tua et régna à sa place. » Comment placer un interrègne entre ces deux membres de phrase ?

direction des affaires en 743, huit ans environ avant la mort de son grand-père. Mais il ne doit avoir régné seul que de 735 (date probable de l'avènement de Pékakh et par conséquent aussi de la mort d'Ozziah) jusqu'en 728 (1).

Après ces rectifications nécessaires à la chronologie traditionnelle, et en partant de ces données, qui nous semblent indiscutables, examinons maintenant les rapports qui existent entre la chronologie du royaume d'Israël et la chronologie assyrienne, en remontant jusqu'à l'époque de Jéhu. En ajoutant à l'an 731, date de l'avènement d'Hosée, 4 ans (au lieu de 20) pour Pékakh, 2 pour Pekakhiah, 10 pour Menahem, 41 pour Jéroboam II, 16 pour Joas, 17 pour Joakhaz et 28 pour Jéhu, nous obtenons pour la date de l'avènement de Jéhu 849, ou 850 en tenant compte des sept mois de règne de Zakarie et de Salloum. Les documents assyriens, de leur côté, nous apprennent que Jéhu était sur le trône en la dix-huitième année de Salman-asar II, c'est-à-dire en 840 (2). Mais il y était depuis un peu moins de

(1) La notice II Rois, xv, 37, qui veut qu'il y ait eu une première invasion de Retsin et de Pékakh en Juda, sous le règne de Jotham, est incompatible avec la chronologie que nous venons d'exposer; mais elle me paraît sans valeur. La Chronique ne la confirme pas. Elle provient peut-être de ce que, par une inattention étonnante, le rédacteur a fait, un peu plus haut (v. 30), mourir Pékakh la vingtième année de Jotham, qui n'en régna que seize. S'il était mort avant la fin du règne de Jotham, il fallait bien que son invasion eût eu lieu sous Jotham !

(2) *W. A. I.*, III, 5, n° 6. V. plus haut, p. 53 et 62.

Il est vrai que pour maintenir dans ses grands traits la chronologie traditionnelle, qui place l'avénement de Jéhu et d'Athalie en 884, M. Oppert a imaginé une interruption de 40 ans environ dans la liste des éponymes assyriens, avant l'avènement de Touglat-pal-asar. Mais

dix ans, car la onzième campagne de Salman-asar II (847) fut encore dirigée contre Hadad-idri (Benhadad II), le prédécesseur de Hazaël sur le trône de Damas. Or, on sait que Hazaël s'empara du trône de Syrie peu avant que Jéhu s'emparât de celui de Samarie. Hazaël a donc commencé à régner au plus tôt à la fin de l'année 847, et Jéhu en 846.

Comme on le voit, la différence n'est pas bien grande (3 ou 4 ans); elle pourrait s'expliquer en admettant que la même année a été comptée parfois à deux règnes successifs, et nous pourrions fixer approximativement à l'an 846 l'avènement simultané de Hazaël à Damas, de Jéhu à Samarie et d'Athalie à Jérusalem. La date de 850 pourrait cependant être maintenue : il suffirait pour cela d'admettre que les Assyriens, qui n'étaient pas toujours très bien renseignés sur ce qui se passait au milieu des peuples qu'ils combattaient, ont cru que Benhadad II était encore sur le trône en 847, quoique en réalité il eût été depuis trois ans renversé par Hazaël. Ce qui serait de nature à nous confirmer dans cette pensée, c'est que dans le récit de la sixième campagne de Salman-asar II (852), il est question d'*Akhab l'Israélite* comme s'il vivait encore à ce moment-là, tandis

rien ne prouve la justesse de cette supposition, et le fait que les canons assyriens mettent la barre transversale qui sépare les règnes les uns des autres tantôt devant le nom de Touglatpalasar, tantôt devant celui de son premier ou même de son second prédécesseur, me paraît suffire à l'écarter, car il relie intimement les deux années qui précèdent celle où Touglatpalasar fut éponyme à la fois avec le règne de ce roi et avec celui de son prédécesseur Assour-nirar. Si l'on ajoute à cela la coïncidence de l'éclipse de soleil mentionnée dans la tablette chronologique avec celle du 15 juin 763, on ne peut que demeurer convaincu de la parfaite *continuité* du canon des éponymes. V. mon discours sur les *Inscriptions assyriennes et l'A.-T.*, p. 26.

que, s'il est vrai, comme le dit le livre des Rois et comme rien ne nous autorise à en douter, que les deux fils d'Akhab ont régné 14 ans après lui, Akhab était mort à cette époque, quand même nous ne placerions l'avènement de Jéhu qu'à l'an 840, ce qui est peu probable (1).

Nous pouvons donc maintenir provisoirement la date de 850 pour l'avènement de Jéhu, sans nous dissimuler qu'elle est probablement un peu trop élevée. Mais comment concilier avec elle la chronologie du royaume de Juda? D'après les chiffres du livre des Rois, il se serait écoulé 165 ans entre l'avènement d'Athalie, contemporain de celui de Jéhu, et la ruine de Samarie, ce qui porterait à 887 l'avènement de ces deux usurpateurs. Mais nous avons reconnu que les documents assyriens nous forçaient de considérer le règne de Jotham et une partie de celui d'Akhaz comme simultanés avec celui d'Ozziah, et de fixer à l'an 735 l'avènement de Pékakh. Or, d'après la Bible (II R. xv, 27), l'avènement de Pékakh et la mort d'Ozziah eurent lieu la même année, et cette donnée est confirmée par l'inscription de Touglat-pal-asar qui nous montre *Azria le Juif* (Azariah ou Ozziah) et Menahem de Samarie vivant encore l'un et l'autre en 737. Partons donc de cette année 735, date probable de la mort d'Ozziah; ajoutons-y ses 52 ans de règne, 29 pour Amatsiah, 40 pour Joas et 6 pour Athalie; nous obtenons 862, au lieu de 850, pour l'avènement d'Athalie. C'est donc douze ans de plus que dans la chronologie israélite, confirmée, à quelques années près, par les textes assyriens. Ces douze ans ne peuvent guère être retranchés qu'au règne d'Amatsiah. Il n'est pas nécessaire pour cela de considérer comme erroné le chiffre de 29 ans qui lui est

(1) V. plus haut, p. 62, note 3.

attribué : il suffit de supposer qu'à la suite de la révolution qui le renversa, il vécut encore 12 ans à Lakis, où il s'était réfugié (II R. XIV, 19). Peut-être est-ce pour cela que le nouveau gouvernement déclara la guerre aux Philistins et leur prit Gath, Jabné et Asdod (II Chr. XXVI, 6), car ce n'est guère qu'à la suite de ces conquêtes, qui durent prendre quelques années, qu'une expédition à Lakis, pour s'emparer de la personne du roi détrôné et le tuer, avait chance de réussir. Amatsiah n'aurait donc régné que 17 ans, ce qui porterait son avènement à l'an 804, celui de Joas à 844 et celui d'Athalie à 850, comme celui de Jéhu. Nous ne voyons que ce moyen de concilier les deux chronologies entre elles, en tenant compte des documents assyriens.

Voici donc comment nous proposons de reconstituer la chronologie de cette portion de l'histoire du peuple d'Israël :

Royaume de Juda			*Royaume d'Israël*
Athalie (6 ans).....	850	.....	Jéhu (28 ans).
Joas (la 7e année de Jéhu)...	844		
(40 ans)	822	.....	Joakhaz (la 23e année de Joas) (17 ans).
	805	.....	Joas (la 39e année de Joas) (1) (16 ans).
Amatsiah (la 2e année de Joas)	804		
(17 ans, au lieu de 29)	789	.....	Jéroboam II (la 15e année d'Amatsiah)
Ozziah ou Azariah (2).....	787		(41 ans).
(52 ans)	749	.....	Zakarie (la 38e année d'Azariah)
Jotham	760-744		(6 mois).
(16 ans)	748	.....	Salloum (la 39e année d'Azariah) (1 mois).

(1) Il est reconnu que dans II R. XIII, 10, il faut lire 39 au lieu de 37.

(2) La deuxième ou troisième année de Jéroboam II, et non la la vingt-septième (II R. XV, 1), chiffre manifestement fautif.

Royaume de Juda		*Rayaume d'Israël*
	748	Menahem (la 39e année d'Azariah)
Akhaz.....	743	(10 ans).
(16 ans)	737	Pekakhiah (la 50e année d'Azariah)
		(2 ans).
Mort d'Ozziah.....	735	Pékakh (la 52e année d'Azariah)
		(4 ans, au lieu de 20).
	731	Hosée (la 12e année d'Akhaz)
		(9 ans).
Hézékiah (la 3e année d'Hosée)	728	
	722	Prise de Samarie.

II. Histoire du royaume de Juda sous les rois Ozziah, Jotham et Akhaz.

Après avoir rétabli sur ses vraies bases, ou, si l'on veut, sur ce que nous considérons comme ses vraies bases, la chronologie de cette époque, résumons-en brièvement les événements principaux. La Bible nous apprend malheureusement bien peu de chose sur les règnes de Jéroboam II et d'Ozziah-Jotham-Akhaz, jusqu'au moment où Akhaz, attaqué par les Araméens et les Israélites, se vit obligé d'implorer le secours du monarque assyrien Touglat-pal-asar. Elle en dit assez toutefois pour nous faire entrevoir que ce fut pour les deux royaumes d'Israël et de Juda, peut-être alliés, une période de grandeur et de puissance. Jéroboam II, nous l'avons déjà vu, repoussa les Araméens, qui, sous ses prédécesseurs, s'étaient emparés du territoire israélite situé à l'orient du Jourdain, et « rétablit la frontière d'Israël depuis l'entrée de Hamath jusqu'à la mer de la plaine, » c'est-à-dire jusqu'à la Mer Morte (II R. XIV, 24) ; il s'empara même de Damas et de Hamath (v. 28) (1). Cet agrandisse-

(1) V. plus haut, p. 64 *s.*

ment du royaume d'Israël vers le nord correspond à un affaiblissement momentané, mais profond, de la puissance assyrienne sous les règnes des prédécesseurs immédiats de Touglat-pal-asar. Les historiens anciens s'accordent à placer vers cette époque, au milieu du VIII[e] siècle avant notre ère, la révolte des Mèdes et la destruction du premier empire assyrien (1). Et les documents assyriens confirment

(1) Hérodote, I, 95. Bérose, d'après Alexandre Polyhistor (Eusèbe, *Chron.*, p. 25, éd. Schœne) et Bion (Agathias, II, 25; Muller, *Frag. hist. gr.*, III, p. 210. Cf. Fr. Lenormant, *Lettres assyriol.* I, p. 5). Le canon de Ptolémée, Abydène, Castor (Eus., *Chron.* p. 53 *s.*), Julius Afric., Eusèbe, le Syncelle, etc. V. Winer, *Bibl. Realwœrt.* I, p. 104. Marc. v. Niebuhr, *Gesch. Assurs u. Babels*, p. 62 *ss.* Smith, *Dict. of the Bible*, I, p. 130. Josèphe, *Arch.* x, 2, 2, dit en racontant l'histoire du roi Hézékiah : « Il arriva en ce temps-là que la puissance des Assyriens fut détruite par les Mèdes. » — Ctésias, dans Diodore de Sicile, II, 27 *ss.*

On ne voit pas sur quoi se fonde M. G. Rawlinson pour dire qu'Hérodote a exagéré « cette défection et dépression générale » de l'empire assyrien (*Anc. monarch.*, II, p. 125, note 3). On ne voit pas non plus comment il peut voir dans le texte de Josèphe que nous venons de citer une allusion à la dernière ruine de Ninive, que cet historien aurait rattachée, par une « exagération » difficile à comprendre, au désastre de Sennakhérib (p. 169). Pour que cette phrase eût un tel sens, il faudrait qu'elle fût la conclusion du récit de ce désastre. Or, elle se trouve, au contraire, à la suite du récit de la maladie d'Hézékiah, au début de celui de l'ambassade de Merodak-baladan et a évidemment pour but d'expliquer comment il se faisait qu'il y avait alors, à Babylone, un roi indépendant de l'Assyrie. Josèphe l'explique en disant que l'empire d'Assyrie avait été *précédemment* dissous, détruit par les Mèdes (Arbakès, le chef de la révolte, était Mède; le Babylonien Bélésis ne joua qu'un rôle secondaire; c'est pour cela que Josèphe, ne voulant dire en cet endroit qu'un mot de ce grand événement, ne men-

leur témoignage autant, plus même qu'on ne pouvait l'espérer, car la liste des éponymes mentionne, à partir de l'an 763, une série de révoltes, dans les villes de Libzou, d'Arbakha et de Gozan, et le roi Sennakhérib avoue lui-même que, de son temps, les remparts de Ninive n'existaient plus et qu'il les fit reconstruire (1).

tionne que les Mèdes). Il est vrai qu'il semble avoir confondu cette ruine antérieure au règne de Mérodakbaladan avec la ruine finale qui n'eut lieu que cent quarante ans après, en 606 (Cf. *Ibid.* 3, 2; 5, 1). Mais il n'en demeure pas moins que dans le premier passage il a voulu parler d'une ruine antérieure à l'avénement de Mérodakbaladan, et qu'un tel événement n'a pu avoir lieu qu'avant l'avénement de Touglat-pal-asar, sous le règne d'Assour-nirar, ou plutôt sous celui de son prédécesseur, qu'on a nommé jusqu'ici Assour-dan-il, mais qui se nommait en réalité Assour-dan-pouloukh. V. plus haut, p. 77, note. — Ce résultat est confirmé par Is. xxiii, 13, d'après notre interprétation, et par les allusions que Nahoum, dans sa prédiction de la (dernière) ruine de Ninive, paraît faire aux circonstances qui signalèrent la première, particulièrement à l'inondation qui avait déterminé la prise de la ville. Cf. II, 7, à Diod. Sic. II, 27.

(1) *W. A. I.*, I, 6, nº 8, B : Dur u shal-hu-u sha Ninua esh-shish (contracté de *ed-shish*, R. חדש = hébr. חדש) u-she-bish. — *Inscr. de Bavian (W. A. I.*, III, 14), l. 5 *s.* : Dur-shu u shal-hu-shu, *sha ina mah-ri-e la ibshu, esh-shish* u-she-bish. « Je fis faire de nouveau le rempart et la fortification de Ninive, qui n'existaient pas auparavant. » — La périphrase dont se sert Sennakhérib pour éviter de dire nettement que les remparts de Ninive avaient été détruits est curieuse. Mais puisqu'il les fit *refaire*, il est bien évident qu'ils avaient été démolis. Par qui, si ce n'est par les Mèdes? Remarquons aussi que la dernière fois que ce roi s'empara de Babylone, qui se révolta fréquemment contre sa domination, il fit précisément démolir, avec les temples et les autres édifices, son *dour* et son *shalhou (Ibid.* l. 50 *ss.*).

Pendant que Jéroboam II étendait ainsi les limites de son royaume au nord et à l'est, Ozziah étendait celles du royaume de Juda à l'ouest sur les Philistins, et au sud sur les Arabes jusqu'au bord du golfe élanitique (II Chron. xxvi. II R. xiv, 22). A la mort de Jéroboam II, il paraît qu'Ozziah et Jotham profitèrent de l'anarchie dans laquelle tomba le royaume d'Israël pour s'emparer des territoires conquis par lui ou du moins pour y étendre leur influence. C'est le sens le plus naturel de cette phrase étonnante du livre des Rois (xiv, 28) : « Jéroboam ramena Damas et Hamath *à Juda* par Israël. » L'intégrité de ce texte a souvent été contestée, mais une inscription de Touglat-pal-asar est venue nous montrer que c'était à tort. Ce monarque nous apprend, en effet, que « dix-neuf provinces de la ville (ou plutôt du pays) de Hammath, avec les villes de leur ressort, qui sont au bord de la mer du couchant du soleil, dans leur rebellion perfide (?) étaient passées à Azria » (le Juif), et qu'il « les ramena au territoire de l'Assyrie » (1). Parmi ces dix-neuf provinces, qu'il énumère dans les lignes précédentes, on remarque la ville de Hatarikka, peut-être la capitale du pays de Hadrak, dont un prophète de cette époque, dans un texte très obscur, mais dont le sens général n'est pas douteux, dit que Jéhovah y a « son séjour », aussi bien que dans le pays de Damas et dans celui de Hamath (Zak. ix, 1 *s.*).

Remarquons aussi qu'à l'orient du Jourdain, les Ammonites payaient tribut à Ozziah (II Chr. xxvi, 8) et à Jotham

(1) *W. A. I.*, III, pl. 9, l. 30 *s.* : XIX na-gi-e sha er Ha-am-ma-at-ti a-di erani sha si-hir-ti-shu-nu sha A HI tam-tiv sha shal-mu sham-shi sha i-na hi-it-ti-sun za-rar-ti a-na Az-ri-ya-u e-ki-i-mu, a-na mi-tsir mat Ashur utir-ra-a.

(XXVII, 5). Ces deux rois semblent donc avoir poursuivi au nord et à l'est les conquêtes de Jéroboam II.

Mais le royaume d'Israël, affaibli par ses discordes intestines et enveloppé de tous côtés par la puissance grandissante des rois de Juda, devait craindre d'être à la fin envahi et absorbé. Nous commençons, si je ne m'abuse, à comprendre ce que signifient ces paroles énigmatiques du livre des Rois : « Menahem donna à Phoul mille talents d'argent pour que ses mains fussent avec lui, pour affermir le royaume en sa main » (II R. XV, 19). Comment Phoul (Touglat-pal-asar) pouvait-il raffermir le roi d'Israël ? En détruisant, au nord, la puissance que le roi de Juda avait acquise dans la région de Hamath, en sorte que le royaume d'Israël cessât d'être enclavé dans celui de Juda. Menahem réussit pleinement dans son dessein. Touglat-pal-asar, qui, d'après la tablette chronologique, venait de guerroyer pendant quatre ans (743-740) contre la ville d'Arpad (Tel-Erfâd, à deux lieues au nord d'Alep), se tourna, dans sa huitième campagne (737), contre le pays de Hamath et s'empara des dix-neuf provinces soumises à l'autorité d'Azria ou Ozziah.

Ce premier coup porté à la puissance des rois de Juda fut le signal d'un soulèvement général de tous les peuples que depuis quelques années ils menaçaient ou tenaient sous le joug. La mort de Menahem et l'avènement de son fils Pekakhia, qui régna deux ans à peine, paralysèrent un moment le royaume d'Israël. Mais bientôt les Araméens, sous la conduite de Retsin, attaquent Akhaz. Le faible et inexpérimenté Pekakhiah, hésitant peut-être à se joindre à eux, est renversé et mis à mort par le parti de l'action, qui porte au trône son meurtrier, le farouche Pékakh, fils de Remaliah. L'armée araméenne et l'armée israélite réunies s'avancent contre Jérusalem en portant partout le ravage

(735). En même temps, les Philistins envahissent le territoire de Juda (II Chr. XXVIII, 18). D'après les textes assyriens, Hanon, roi de Gaza, et Mitinti, d'Ascalon, étaient les plus puissants des princes philistins, ennemis d'Akhaz. Le roi de Juda se voyant perdu se jette, malgré les exhortations d'Isaïe, entre les bras du monarque assyrien, qui guerroyait alors en Médie et en Arménie (neuvième et dixième campagnes), mais qui avait naturellement laissé des troupes dans l'Asie occidentale. Touglat-pal-asar accourt, et, dès l'année suivante (734), il envahit le royaume d'Israël, le traverse dans toute son étendue pour aller châtier le roi de Gaza, Hanon, dont il prend et pille la capitale. Puis il revient sur ses pas et fait transporter en Assyrie une « troupe » d'habitants du royaume d'Israël (1). Les deux années suivantes, il bat les Araméens et leur allié Mitinti d'Ascalon, tue Retsin et s'empare de Damas. En même temps, un corps d'armée pénètre dans le nord de l'Arabie pour soumettre la reine Samsi et diverses peuplades inconnues. Bientôt une conjuration se forme à Samarie contre l'usurpateur qui par sa témérité a causé de tels désastres à sa patrie. Pékakh est tué, et Touglat-pal-asar confirme au chef de la conjuration, Hosée, la couronne du royaume de la Maison d'Homri (731) (2).

(1) *W. A. I.*, III, 10, n° 2 : bu-har nishi-shu [ana] mat Ashur u-ra-a. — Le sens du premier mot n'est pas douteux. Cf. par ex. *Inscr. de Bavian*, l. 37. Mais on ne paraît pas avoir encore reconnu cette racine dans l'adverbe *bat-ha-rish* (qu'on lit d'ordinaire *mit-ha-rish*), *ensemble*. Cf. le récit du Déluge, col. I, l. 26, où je pense qu'il faut lire aussi *bat-har*. (La hauteur et la largeur du navire devaient être égales).

(2) Cette date est celle du livre des Rois qui donne neuf ans de règne à Hosée ; elle est confirmée par les annales de Touglat-pal-asar, malheu-

C'est au milieu de ces évènements et de ceux qui suivirent (nous les raconterons un peu plus loin), que trois prophètes, l'auteur des chapitres IX-XI du livre de Zacharie, Isaïe et Michée exercèrent leur ministère.

reusement très mutilées en cet endroit (Layard, pl. 66), mais qu'on peut restituer par la comparaison des textes parallèles *W. A. I.*, II, 67, l. 52 *ss.* et III, 10, nº 2; elles plaçaient la mort de Pèkakh et l'avénement d'Hosée après la guerre contre Samsi, reine d'Arabie, qui eut lieu elle-même, d'après Lay. 73, après la défaite de Retsin et de Mitinti d'Ascalon, et, d'après *W. A. I.*, III, 10, nº 2, après l'invasion du royaume d'Israël et la prise de Gaza. Voici à peu près ce que devait contenir le texte : [Nishi mat Humri sa i]na gir-ri-ti-ya mah-ra-a-te gi[mir] erani-[shu shallatis] am-nu-u... ash-li-shu ash-lu-lu va er Sa-me-ri-na e-di-nu-ush (?) u-mash[shar, Paqaha] shar-shu-nu [(i)-du-(kuv) va A-u-si ana sharuti eli-shunu ashkun]. [« Les habitants du pays de Homri, dont,] *dans mes campagnes antérieures*, j'avais conquis toutes les villes, que j'avais pillé et (où) je n'avais laissé que la ville de Samarie, [tuèrent Pékakh] leur roi, [et j'élevai Osée à la royauté sur eux]. » Ce texte montre clairement que le meurtre de Pèkakh et l'avénement d'Osée eurent lieu quelque temps après l'invasion de 734.

CHAPITRE II

ZAKARIE IX-XI

Le livre de Zakarie se divise, à première vue, en deux parties très distinctes : les huit premiers chapitres, qui datent du retour de l'exil, et les chapitres suivants (IX-XIV), qui sont antérieurs à la ruine de Jérusalem. Mais cette seconde partie se divise elle-même en deux séries de discours, qui portent l'une et l'autre ce titre : Oracle de la parole de Jéhovah. La première (ch. IX-XI), celle dont nous devons nous occuper maintenant, paraît appartenir au commencement de la période assyrienne, tandis que la seconde (ch. XII-XIV) appartient à la période kaldéenne de l'histoire du peuple d'Israël.

C'est seulement au milieu du XVII[e] siècle que l'on commença d'entrevoir que les prophéties contenues dans ces derniers chapitres ne pouvaient être du même auteur que celles des huit premiers. Se fondant sur ce que l'évangéliste Matthieu (XXVII, 9 *s.*) attribue à Jérémie un texte qui se lit au chapitre XI de Zakarie (v. 12 *s.*), l'anglais Mede (1633) pensa que Jérémie était vraiment l'auteur des chapitres IX à XI du livre de Zakarie. Plusieurs autres savants anglais, entre autres Whiston (1722), et l'allemand Dœderlein (1787) adoptèrent cette opinion et l'étendirent aux chapitres suivants jusqu'à la fin du livre. Mais Flügge (1788) et, après lui, la plupart des critiques qui ont com-

battu l'authenticité de cette portion du livre de Zakarie se sont fondés moins sur la citation du premier évangile, — qui provient d'une faute de copiste ou d'une erreur de mémoire, occasionnée par la ressemblance qu'offrent certains passages de Jérémie (XVIII, 1; XIX, 1) avec celui de Zakarie, — que sur des raisons internes. Nous laissons de côté, pour le moment, ce qui concerne les trois derniers chapitres, parce que nous partageons sur ce point l'opinion de la plupart des critiques, qui les croient peu antérieurs à la ruine de Jérusalem, et nous nous bornons à établir que les chapitres IX à XI sont antérieurs, non seulement à la ruine du royaume de Juda, mais aussi à celle du royaume des Dix Tribus, dont ils supposent en divers endroits l'existence (IX, 1, 10, 13; X, 6-10; XI, 14), et dans lequel règne l'idolâtrie (X, 2). On y voit, comme dans Hosée, qu'un grand nombre d'habitants de ce royaume ont été emmenés captifs en Assyrie ou se sont réfugiés en Egypte; mais Dieu promet de les en ramener et de les faire habiter de nouveau dans le pays de Galaad et du Liban (X, 10 *s.*). — La prophétie du chapitre IX ne peut avoir été écrite qu'à une époque où Damas, Tyr, Sidon et les villes des Philistins étaient encore puissantes et n'avaient subi aucune grande catastrophe, par conséquent avant l'invasion de Touglat-pal-asar. — Le début du chapitre XI (v. 1-3) fait probablement allusion à une invasion assyrienne, et le reste de ce chapitre suppose les temps de désordre et d'anarchie qui suivirent la mort de Jéroboam II.

On a prétendu que ces allusions à une époque plus ancienne n'étaient pour l'auteur qu'une sorte de procédé littéraire destiné à donner à cette portion de ses prophéties un air d'antiquité, si ce n'est même à les rendre intentionnellement obscures, afin de les rendre aussi d'autant plus

vénérables aux yeux de ses contemporains (1). C'est là, dit avec raison M. Kuenen, « faire jouer au prophète un rôle bien peu digne de lui et d'ailleurs parfaitement inutile, puisqu'il ne pouvait aboutir qu'à rendre ses discours absolument inintelligibles. Il ne faudrait avoir recours à cette hypothèse (invraisemblable) que s'il était bien prouvé que le prophète a vécu après l'exil. Or, il n'en est rien. Les textes IX, 12 ; X, 6-10 ne supposent l'exil que dans le sens fort restreint où un contemporain d'Isaïe pouvait le supposer » (2).

Ces trois chapitres renferment quatre morceaux distincts, se rapportant à des situations et à des époques différentes : le chapitre IX, le chapitre X, les trois premiers versets du chapitre XI et le reste de ce chapitre. Le sens en est souvent fort obscur. Voici d'abord quel nous paraît être celui du premier.

Le prophète déclare qu'un jour le lointain pays de Hadrak (3) et de Damas sera le séjour de Jéhovah, car toutes les nations lui appartiennent : Eden (?), la Syrie (4), toutes les tribus d'Israël, et même Hamath, Tyr et Sidon. Il détruira Tyr, malgré son habileté et ses richesses sans nombre, ainsi que les villes des Philistins, Ascalon, Gaza, Ekron et Asdod ; mais après la conquête, les Philistins se

(1) De Wette, Stæhelin, Umbreit, Wellhausen.

(2) *Hist. crit.* II, p. 472, note.

(3) Probablement identique au pays de Hatarika ou Hatarikka dont parlent les documents assyriens de cette époque et qui devait être situé au nord de Damas.

(4) Les noms géographiques qui précèdent et qui suivent me semblent indiquer que le texte primitif portait EDeN (Cf. Héz. XXVII, 23 ; II R. XIX, 12) ARaM au lieu de EIN ADaM, qui n'offre aucun sens admissible.

convertiront à Jéhovah ; Dieu protègera désormais sa maison (c'est-à-dire sa famille, son peuple) contre les envahissements des nations voisines, et il donnera à Sion un roi juste (qui sera) délivré (par Dieu de ses ennemis, cf. v. 16), humble, pacifique, et dont l'empire sera sans bornes. Après ce coup d'œil sur l'avenir, le prophète revient au présent et salue les prisonniers juifs qui, relâchés récemment à la suite d'une alliance conclue avec le peuple qui les avait emmenés captifs (1), reviennent à la forteresse. Mais c'est peu de les avoir délivrés, Dieu accordera à Juda et à Ephraïm réunis une victoire éclatante sur leurs ennemis, après quoi la prospérité la plus complète règnera dans le pays.

Cette prophétie, remarquable à plus d'un titre malgré ses obscurités, et qui fait, la première, mention du Messie, du roi idéal de l'avenir, paraît dater de l'époque où Ozziah et Jéroboam II, mettant enfin un terme à l'hostilité ardente et funeste qui, depuis le schisme, avait presque toujours régné entre les deux fractions du peuple d'Israël, s'étaient alliés et préludaient à leurs conquêtes, l'un sur les Araméens au nord, l'autre sur les Philistins à l'ouest (Hitzig, Bleek, etc). Le prophète, qui appartenait évidemment au royaume de Juda (v. 9), espérait que cette alliance des deux royaumes et ces victoires communes amèneraient bientôt la fin du schisme et la venue du descendant de David en qui devait se réaliser la promesse d'un empire universel faite à son pieux et illustre ancêtre. Tous les

(1) Il s'agit probablement des prisonniers faits par Joas, roi d'Israël, prédécesseur de Jéroboam II, à l'époque de sa victoire sur Amatsiah et de la prise de Jérusalem qui en fut la conséquence (II R. xiv, 8-14).

prophètes ont cru l'époque messianique beaucoup plus rapprochée qu'elle n'était en effet.

Mais ici se présente une difficulté, que les interprètes et les critiques ne semblent pas avoir jusqu'ici envisagée d'assez près : les ennemis que les deux fractions du peuple de Dieu réunies doivent vaincre sont nommés : « enfants de Javan » (v. 13). Quel est ce peuple d'origine *ionique* ou grecque qui doit être battu par les Hébreux ? Serait-ce peut-être la monarchie des Séleucides, comme le croyaient les Juifs d'après le témoignage de Jérôme, et le prophète aurait-il prédit si longtemps d'avance les victoires des Makkabées? C'est l'opinion des défenseurs de l'authenticité. C'était aussi l'opinion d'Eichhorn et de Paulus ; seulement, comme ces deux critiques ne pensaient pas qu'un prophète pût prédire des événements si éloignés, ils en concluaient que ces discours dataient de l'époque d'Alexandre le Grand et des Makkabées. Mais cette hypothèse, aussi bien que celle de l'authenticité, est réfutée par les textes cités plus haut, qui montrent que lorsque ces discours furent écrits, le royaume d'Israël subsistait encore. Et quant à croire qu'un contemporain d'Isaïe, ou même, si l'on veut, un contemporain de Zorobabel, ait prédit les victoires des Makkabées sur les Séleucides, cela nous paraît bien difficile.

Pour ceux qui, comme nous, rapportent la composition de cette prophétie au règne d'Ozziah, ces « enfants de Javan » sont ou les Grecs des îles de la Méditerranée (Bleek), ou les Ioniens de l'Asie-Mineure (Ewald), auxquels les Phéniciens et les Philistins avaient vendu jadis des prisonniers juifs (Joel, IV, 6), à la suite de la prise de Jérusalem sous Joram. Les uns, comme Bleek et Ewald, pensent que, d'après le prophète, les Hébreux devaient vaincre les Grecs des îles ou les Ioniens dans une grande bataille.

Mais comment lui attribuer une telle pensée ? Les Hébreux n'avaient pas de marine, pour aller attaquer les Grecs des îles, et l'Ionie était trop loin : que de peuples il aurait fallu vaincre d'abord avant de l'atteindre ! Et puis les Grecs ne leur avaient fait aucun mal : ils s'étaient bornés à acheter les prisonniers qu'on leur avait vendus comme esclaves. D'autres, comme Hitzig, veulent que le prophète ait voulu dire que les esclaves juifs vendus aux Grecs se révolteraient, battraient leurs oppresseurs et rentreraient triomphants dans leur patrie. Mais c'est attribuer au prophète un espoir singulièrement chimérique, et d'ailleurs rien n'autorise une telle interprétation des paroles du prophète : c'est Ephraïm et Juda réunis, et non des prisonniers juifs dispersés en mille lieux divers et auxquels il eût été impossible de se réunir pour une action commune, qui doivent vaincre les « enfants de Javan. » Enfin, les prisonniers vendus jadis aux Grecs à la suite de la prise de Jérusalem étaient morts depuis longtemps. Quant à ceux qui avaient été pris dans des guerres plus récentes, rien ne nous indique qu'ils eussent été vendus aux Grecs ; et c'est seulement après avoir été rendus, après être revenus à la forteresse, qu'ils devaient prendre part à cette grande bataille contre les enfants de Javan.

Les enfants de Javan dont il est question ici ne peuvent donc être ni une monarchie éloignée dans le temps, comme celle des Séleucides, ni un peuple éloigné dans l'espace, comme les Grecs d'Asie Mineure ou de la Méditerranée. Cette expression doit désigner un peuple rapproché des Israélites et fréquemment en guerre avec eux. Or, de tous les peuples voisins d'Israël, il n'y en a qu'un auquel cette désignation puisse convenir, ce sont les Philistins, qui, d'après divers passages de l'Ancien Testament, étaient ve-

nus de Kaphtor, c'est-à-dire, selon toute probabilité, de l'île de Crète, et dont quelques auteurs, en particulier Hitzig, ont déjà soutenu, pour d'autres raisons plus ou moins valables, l'origine japhétique (1). Cette opinion est confirmée par certains textes égyptiens. Les inscriptions hiéroglyphiques de Médinet-Habou et le grand papyrus Harris racontent que plusieurs peuples des îles et des côtes de la Méditerranée, dirigés par les *Pouleshta* et les *Tsekkariou*, vinrent, vers l'an 1300 avant notre ère, attaquer par terre et par mer le roi Ramsès III. Le combat eut lieu dans le pays d'Amâr, c'est-à-dire des Amorrhéens, sur la frontière orientale de l'Egypte. Le nom de *Pouleshta* paraît identique avec celui des Philistins et avec celui des Pélasges, comme celui des *Tsekkariou* avec celui des Teucriens. Certains textes associent les *Pouleshta* aux *Daanauna* (Danaens), aux *Shekelsha* (Sicules), et aux *Toursha* (Etrusques), et, dans ce cas, ils sont dits originaires « du milieu de la mer » (2), ce qui concorde bien avec l'origine crétoise attribuée par la Bible aux Philistins. On peut supposer qu'après leur défaite, Ramsès III leur permit de s'établir sur la côte, où ils purent être rejoints et renforcés plus tard par de nouvelles immigrations.

Observons aussi que l'origine japhétique des Philistins donne seule une explication satisfaisante d'un texte de

(1) Hitzig, *Urgeschichte und Mythologie der Philistœr.* — *Geschichte des Volkes Israel*, I, p. 36-38. — *Bibel-Lexicon* de Schenkel, art. de Kneucker. Mais les arguments allégués par ces deux auteurs en faveur de leur thèse ne sont pas tous également probants.

(2) *M kha p-iouma.* V. Chabas, *Recherches pour servir à l'hist. de la XIX*e *dynastie*, p. 42 *ss.*; *Etudes sur l'antiquité historique*, p. 245 *ss.*

l'Ancien Testament à peu près inexplicable sans cela. En maudissant Canaan, fils de Kham, Noé souhaite qu'il soit l'esclave de Sem et de Japhet (Gen. IX, 25-27). Qu'il ne s'agisse pas là des deux fils et du petit-fils de Noé personnellement, mais de leur race, c'est ce qui n'a pas besoin de démonstration. Or, comment les Cananéens sont-ils devenus les esclaves des Sémites? Evidemment par l'invasion et la conquête des Hébreux. Et comment sont-ils devenus les esclaves des descendants de Japhet? Par l'invasion et la conquête des Philistins, si les Philistins sont d'origine japhétique; mais s'ils ne l'étaient pas, on ne voit pas ce qu'on pourrait répondre à cette question.

Au lieu de parler à l'improviste, sans préparation, d'un peuple nouveau, éloigné, presque inconnu de ses lecteurs, à peu près sans rapport avec les Hébreux et dont il n'a pas été question précédemment, comme le veulent la plupart des interprètes, le prophète ne fait donc que reprendre et développer, à la fin de ce discours, ce qu'il a dit au commencement (v. 5-7) sur la conquête prochaine du pays des Philistins. Plusieurs prophètes, avant et après lui, ont prononcé des menaces analogues contre le même peuple, tandis qu'aucun n'en a prononcé contre les Grecs. Les siennes ne tardèrent pas à se réaliser, du moins en partie, par les conquêtes d'Ozziah.

Cette première prophétie, qui doit, comme nous l'avons vu, dater de la première partie du règne d'Ozziah, pourrait être de ce Zakarie, « intelligent dans les visions de Dieu, » dont ce roi suivait les conseils (II Chr. XXVI, 5) et dont la fille Abiyah fut la mère d'Hézékiah (XXIX, 1). Mais les trois morceaux suivants nous transportent, suivant toute vraisemblance, vers la fin du règne d'Ozziah, peut-être même après sa mort. Or, d'après le texte des Chroniques que

nous venons de citer (Ozziah « rechercha Dieu pendant les jours de Zakarie... ») il paraît que le roi survécut au prophète ; ces trois derniers morceaux ne peuvent donc être attribués au prophète Zakarie contemporain d'Ozziah, mais plutôt à Zakarie, fils de Jebérékiah, qui vivait un peu plus tard à Jérusalem, en même temps qu'Isaïe, sous le règne d'Akhaz (Is. VIII, 2). Ce qui semble confirmer cette supposition, c'est que la suscription du livre nomme Zakarie « fils de Bérékiah, fils d'Iddo », tandis que dans le livre d'Esdra (V, 1 ; VI, 14), ce même prophète est nommé seulement fils d'Iddo. On explique généralement cette différence en supposant que le prophète Zakarie, contemporain de Zorobabel, était bien fils de Bérékiah et petit-fils d'Iddo, comme le dit la suscription, mais que son père ayant vécu peu de temps, ou ayant beaucoup moins de notoriété que son grand-père, c'est pour cela qu'il est appelé fils d'Iddo dans le livre d'Esdra. Mais il se pourrait aussi que le compilateur des prophéties contenues dans ce livre ayant trouvé des discours attribués à Zakarie, fils de Bérékiah (ou Jebérékiah), le contemporain d'Isaïe, les eût placés à la suite de ceux de Zakarie, fils d'Iddo, et que, induit par la ressemblance des noms à identifier ces deux prophètes, il eût modifié dans ce sens la suscription en y ajoutant les mots « fils de Bérékiah ».

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, émise par Knobel et adoptée par Bleek, Kuenen et d'autres, mais qui me paraît, je l'avoue, assez hasardée, il est certain que le contenu des trois morceaux que nous devons étudier maintenant, nous transporte à peu près à l'époque où le prophète Zakarie, fils de Jebérékiah, nous apparaît à côté d'Isaïe. Et comme il n'y a pas de motif sérieux pour attribuer le premier morceau à un auteur différent de celui des trois

suivants, comme la couleur du style est partout à peu près la même, qu'on y remarque partout la même obscurité, unie au lyrisme le plus élevé (cf. IX, 9 *s.* à XI, 1-3), il est assez vraisemblable que ces quatre morceaux sont l'œuvre du contemporain d'Isaïe, qui composa le premier dans sa jeunesse et les trois autres plus tard.

Tandis que le premier se rapporte esssentiellement au royaume de Juda, les trois autres ont trait principalement au royaume d'Israël. On dirait que, comme Amos, ce prophète s'était rendu dans le royaume du nord, après la mort de Jéroboam II, et qu'il y prophétisait.

Le chapitre X semble une de ses prophéties adressées aux Israélites. Elle fut prononcée probablement à l'occasion d'une sécheresse. Le prophète les exhorte à demander la pluie à Jéhovah et non aux Theraphim (idoles) ou aux devins. Il leur déclare que c'est à cause de cela (à cause de leur infidélité), qu'ils ont été emmenés captifs comme un troupeau et qu'ils seront (encore) humiliés (v. 1 et 2). Et cette infidélité consiste, non-seulement en ce qu'ils consultent les devins et les idoles au lieu de Jéhovah, mais aussi en ce qu'ils se sont choisi des bergers, c'est-à-dire des princes particuliers, tandis que Dieu avait confié son troupeau (son peuple) à la maison de Juda (à la dynastie de David) et qu'il avait attaché à cette condition la puissance militaire et la prospérité de son peuple (3-7). Toutefois, après les avoir dispersés parmi les peuples, Dieu les ramènera d'Egypte et d'Assyrie, parce que dans les pays lointains ils se souviendront de lui; il renouvellera pour eux les miracles qui accompagnèrent la sortie d'Egypte; et ils habiteront de nouveau, nombreux et prospères, le pays de Galaad et du Liban (8-12). — Cette prophétie me paraît supposer au moins la première invasion des

Assyriens sous Menahem (v. 2, 8) et avoir été composée vers la fin du règne de ce prince, ou pendant le gouvernement de son fils Pekakhiah (1). Mécontent qu'après la mort de Jéroboam II, les Hébreux du nord ne se fussent pas réunis à ceux du sud, comme il en avait exprimé l'espoir dans son premier discours, le prophète voit dans l'avènement de Menahem ou de son fils, qu'il ne considère pas comme un véritable berger du peuple (v. 2), autant que dans les pratiques idolâtriques, la cause des malheurs qui ont déjà frappé ou qui ne tarderont pas à frapper de nouveau la nation israélite. Mais, comme son contemporain Hosée, il espère que ces malheurs auront pour effet de ramener le peuple vers son Dieu, et qu'alors Dieu le fera rentrer dans son pays.

Il prévoyait que cette première invasion n'était que le prélude d'invasions nouvelles et plus terribles, qui ne tarderaient pas à mettre fin au royaume d'Israël. C'est cette invasion suprême qu'il décrit au commencement du chapitre suivant (xi, 1-3 : troisième morceau) dans un langage figuré, de la plus haute poésie :

> Liban, ouyre tes portes,
> Que le feu dévore tes cèdres !
> Gémis, sapin, car le cèdre est tombé, etc.

On pourrait croire, au premier abord, que le prophète a voulu décrire après l'événement la grande invasion de Touglat-pal-asar en 734. Il me paraît plus probable que les parfaits (il est tombé, ils ont été dévastés, etc.) sont des parfaits prophétiques et que, suivant une manière de parler

(1) On pourrait songer aussi à la seconde invasion, sous Pèkakh, en 734; mais diverses raisons me paraissent plaider en faveur de l'autre hypothèse.

fréquente chez les prophètes, il a dépeint comme présent et même passé ce qu'il voyait dans l'avenir. Ce morceau a donc dû être composé peu après le précédent, probablement sous le règne de Pekakhiah. — Au reste, ces quelques vers ne se rattachent naturellement ni à ce qui précède (Hofmann) ni à ce qui suit (Hengstenberg, Hitzig, Ewald), mais forment évidemment un morceau distinct (Flügge, Rosenmüller, de Wette, Knobel, Bleek, etc).

Remarquons que cette prophétie est à peu près inexplicable dans l'hypothèse de l'authenticité. On ne voit pas à propos de quoi le contemporain de Zorobabel aurait prédit une nouvelle dévastation de la Palestine. La Palestine était alors parfaitement soumise aux rois de Perse et ne risquait pas d'être ravagée par eux. Quant à supposer, avec Keil, que le prophète ait voulu parler des ravages que les Romains devaient y exercer si longtemps après, c'est à quoi un critique sérieux ne se résoudra pas facilement.

Le dernier morceau (XI, 4-17) renferme le récit de deux actions symboliques, qui ont pu être accomplies, sinon dans tous les détails, du moins dans leurs traits essentiels. Dieu, dit le prophète, lui a ordonné de paître le troupeau destiné à être tué, c'est-à-dire « les habitants du pays » (v. 6) ; il s'agit toujours évidemment du royaume des Dix Tribus. Pour remplir son rôle de berger, le prophète prend deux bâtons, qu'il nomme, l'un *bienveillance*, l'autre *union* (cf. v. 14), pour symboliser la bienveillance de Dieu à l'égard de son peuple et l'union de Juda et d'Israël, l'une des conditions les plus essentielles de la prospérité du peuple hébreu. Il détruit ainsi, en un seul mois, les trois bergers, c'est-à-dire les trois princes ou gouverneurs du royaume d'Israël (Qui étaient ces trois princes ? c'est ce que nous rechercherons tout à l'heure) ; mais cet événement n'a

évidemment pas eu pour effet de faire rentrer le peuple en lui-même, car le prophète s'impatiente contre lui et lui déclare qu'il va l'abandonner à la ruine qui le menace, à la conquête étrangère et à la guerre civile. Toutefois, avant de l'abandonner définitivement, il tente un dernier effort. Il brise d'abord devant eux le bâton *bienveillance*, pour leur faire comprendre sans doute que, puisqu'ils ne veulent pas se convertir, Dieu les traitera, non plus avec douceur et support, mais avec une juste sévérité, et les livrera aux mains de leurs ennemis. Les membres humbles du troupeau, qui font attention aux paroles et aux actes du prophète, comprennent qu'il dit la vérité ; mais la masse n'y prend pas garde. Alors, pour s'assurer à quel point son ministère est apprécié, il demande son salaire (sans doute aux magistrats de la ville de Samarie), mais en ajoutant qu'après tout, s'ils ne veulent pas le lui donner, il les laisse parfaitement libres. Les magistrats lui donnent bien son salaire : ils n'osent pas, en le lui refusant, déclarer par là au prophète de Jéhovah que son ministère est inutile, qu'on ne veut pas de lui ; mais en le fixant à trente pièces d'argent, — une pour chaque jour du premier mois où il avait exercé son ministère et à la fin duquel avait eu lieu la révolution qui avait renversé les trois tyrans, — ils montrent qu'ils n'apprécient que les services politiques que leur a rendus la prédication du prophète (1). Aussi Jéhovah ne veut-il pas accepter le prix magnifique (= dérisoire, offensant) auquel il a été apprécié dans la personne de son prophète, et il lui ordonne de le jeter *à l'ouvrier* (2), dans le

(1) L'allusion au fait que 30 pièces d'argent étaient le prix d'un esclave (Ex. xxi, 32) nous paraît moins vraisemblable.

(2) Le mot IOTseR signifie souvent *potier ;* mais on ne voit pas

temple de Jéhovah; ce qui fut fait (plus tard, quand le prophète fut revenu à Jérusalem). Après cela, le prophète « brise son second bâton, *l'union*, pour rompre la fraternité entre Juda et Israël, » c'est-à-dire, je pense, pour indiquer qu'il n'y a plus rien de commun entre Israël et Juda, et que, par conséquent, le royaume d'Israël n'ayant plus part aux promesses faites à la maison de Juda et à la dynastie de David, court désormais à sa ruine.

Dans la seconde allégorie, qui se rattache intimement à la première, Dieu ordonne au prophète de « prendre un équipage de berger insensé; » ce qui veut dire que (puisque le peuple d'Israël n'a pas voulu de Jéhovah pour son berger, puisqu'il a refusé de revenir au roi légitime, au descendant de David qui règne à Jérusalem), Dieu va lui donner un berger, c'est-à-dire un roi, qui dévorera son peuple, au lieu de le protéger. Mais malheur à un tel roi ! (1)

dans quel but cet argent aurait dû être jeté à un potier, et il n'est pas vraisemblable qu'il y eût une poterie tout près du temple de Jéhovah. Puisqu'il s'agit d'argent, ce mot, dérivé d'une racine qui veut dire *former*, doit désigner ici un ouvrier en métaux. Pour la réparation des vases, bassins, ustensiles de toute sorte, qui servaient au culte, il devait y avoir un ouvrier de ce genre, qui avait sans doute son atelier dans quelqu'une des dépendances du temple (V. Lange, *Bibelwerk*). La version syriaque, identifiant ce mot avec 'OTsâR, *trésor*, traduit : « Jette-le au trésor. » De même Ewald, Hitzig, M. Reuss, etc. Mais, outre que cette identification est arbitraire, si l'argent avait dû être mis dans le trésor, Jéhovah l'aurait accepté à titre d'argent, tandis qu'il est clair qu'il ne ne l'accepte que pour être employé à quelque usage inférieur.

(1) Ewald pense que XIII, 7-9 formait primitivement la conclusion de ce morceau. Mais la ressemblance que ces versets offrent avec la

De quel roi s'agit-il ici ? La réponse dépend essentiellement de celle que recevra cette autre question : Quels sont les trois princes que le prophète fit disparaître en un seul mois ? Il est clair que dans ces deux allégories il est question, non du peuple hébreu en général, mais du royaume d'Israël pendant la période d'anarchie qui précéda sa ruine. Ce « troupeau que ses possesseurs tuent et dont ses bergers n'ont point pitié » (v. 5) ne peut représenter que les habitants du royaume des Dix Tribus à cette époque néfaste. Ces trois bergers sont donc trois rois, ou trois princes, ou trois gouverneurs, en un mot trois tyrans qui exercèrent une autorité funeste à Samarie pendant une partie de la période qui s'étend de la mort de Zakarie, fils de Jéroboam II, à l'avènement d'Hosée. Comme Salloum, après le meurtre de Zakarie, ne régna qu'un mois et fut tué lui-même au bout de ce temps par Menahem, plusieurs interprètes (Ewald, Bleek, etc.) pensent que ces trois bergers sont Zakarie, Salloum et un autre usurpateur dont l'histoire n'a pas conservé le nom (1). Mais s'il s'agissait de trois rois tués successivement, l'article serait inutile ; le prophète aurait dit : « Je détruisis trois bergers (et non *les* trois bergers) en un mois. » Cette expression ne peut s'appliquer qu'à trois personnages exerçant en même temps et de concert la souveraineté, à une sorte de triumfin du chap. xi n'est pas un motif suffisant pour justifier une telle transposition.

(1) Ewald assure qu'il se nommait *Qobol-am* (coram populo !), d'après II Rois, xv, 10 (LXX). Hitzig pense que le prophète veut parler de Menahem, qui régna dix ans, et que les mots *en un seul mois* ne dépendent pas du verbe mais des *trois bergers* : « les trois bergers en un seul mois » c'est-à-dire qui se succédèrent sur le trône dans l'espace d'un seul mois. Mais cette construction est inadmissible.

virat, et je pense qu'elle désigne plutôt le roi Pekakhiah et deux autres personnages, Argob et Hâ-arié (Le lion), qui furent tués en même temps que lui par Pékakh (II Rois xv, 25). Quel était leur rang et leur titre? Nous l'ignorons; mais c'étaient évidemment des personnages importants dans le royaume, peut-être les deux favoris de Pekakhiah. — Le prophète, venu de Jérusalem, exerçait donc depuis un mois à peine son ministère dans la capitale du royaume des Dix Tribus, lorsque, sous l'influence de ses discours, où il censurait sans doute, comme Hosée, la tyrannie et la corruption des grands et de la cour, éclata la révolution qui mit à mort Pekakhiah et ses deux acolytes. Mais il s'aperçut bien vite que cette révolution, purement politique, n'amenait aucune amélioration dans les dispositions religieuses et morales du peuple. C'est pourquoi il lui annonce que Dieu l'abandonne et va lui susciter un berger, un roi, qui le dévorera. Ce berger est donc nécessairement Pékakh (1), et la rédaction de ces deux allégories doit dater du début de son règne.

Après ce court séjour à Samarie, le prophète dut revenir à Jérusalem, où il put jeter dans le temple, pour le fondeur, c'est-à-dire pour être fondues et employées à un usage quelconque, les trente pièces d'argent que les magistrats de Samarie lui avaient données. Nous le trouvons peu après aux côtés d'Isaïe (Is. viii, 2).

Les défenseurs de l'authenticité interprètent naturellement cette prophétie, aussi bien que les précédentes, d'une manière toute différente. D'après Hofmann, Kliefoth, Kœhler, Keil, les trois bergers ne sont pas trois rois, mais trois monarchies, qui devaient successivement tenir sous leur

(1) C'est aussi l'opinion d'Ewald, de Kuenen, etc.

joug le peuple de Dieu : celle des Babyloniens ou Kaldéens, qui avait déjà péri au moment où cette prophétie fut composée, celle des Mèdes et des Perses, qui venait de s'élever sur les ruines de la première, et celle d'Alexandre le Grand (ou d'Alexandre et des Séleucides) qui devait la remplacer un jour. Ces trois monarchies furent détruites « en un mois, » c'est-à-dire, d'après Hofmann, en trente semaines d'années (Cf. Dan. IX, 24), ce qui fait 210 ans ; en effet, de la prise de Babylone par Cyrus, qui mit fin à la première, jusqu'à la mort d'Alexandre, qui mit fin à la troisième, il n'y a que 215 ans : la différence n'est pas grande ! Cette explication n'a pourtant pas paru assez plausible aux autres exégètes que nous venons de nommer. D'après ceux-ci, le prophète a voulu nous faire entendre (quoiqu'il ne dise absolument rien de pareil) que chacune de ces monarchies durerait dix jours, c'est-à-dire, en vertu d'une symbolique des nombres dans laquelle *dix* est le nombre de la perfection (!?), « que chacune serait détruite après avoir duré tout le temps qui lui avait été destiné » (!...). D'après Küper, au contraire, cela veut dire qu'elles dureront peu de temps. Quant au berger insensé, c'est la puissance romaine, à laquelle les Juifs furent ensuite livrés et qui détruisit leur nationalité (!). Nous ne perdrons pas notre temps à discuter de telles rêveries.

CHAPITRE III

ISAÏE

Sa vocation et ses premières prophéties,
à l'époque de l'invasion des Araméens et des Israélites
et de l'intervention de Touglat-pal-asar

En même temps que le prophète dont nous venons d'étudier les écrits terminait son ministère à Samarie, Isaïe (Iesha-Iah, *Jéhovah sauve)*, fils d'Amots, commençait le sien à Jérusalem. « L'année de la mort du roi Ozziah » (Is. VI, 1), c'est-à-dire lorsque ce roi vivait encore, probablement plusieurs mois avant sa mort, quand Pékakh venait à peine de s'emparer du trône de Samarie et n'avait pas encore eu le temps de s'entendre avec les Araméens pour attaquer le royaume de Juda, où, par suite de la maladie d'Ozziah et de la mort prématurée de son vaillant fils Jotham, l'autorité souveraine était tombée depuis quelques années entre les mains du jeune, faible, efféminé et présomptueux Akhaz, — à un moment où, grâce aux victoires et à la sage administration des deux rois précédents, le royaume de Juda paraissait encore puissant et prospère, mais où le faste, la violence, l'orgueil des grands étaient à leur comble et où l'idolâtrie, avec toutes ses pratiques superstitieuses, envahissait de plus en plus la nation (II, 6 *ss.*; III, 14 *s.*), — Isaïe fut appelé au ministère prophétique.

Dans une vision sublime, dont il n'y a aucun motif sérieux de contester la réalité (1), il vit Jéhovah assis sur un trône élevé et entouré de séraphins qui criaient : « Saint, saint, saint est l'Eternel des armées ! sa gloire remplit toute la terre. » Cette manifestation de la sainteté et de la toute-puissance divine le saisit d'effroi ; mais un des séraphins touche ses lèvres avec un charbon ardent pris sur l'autel et l'assure que ses péchés lui sont pardonnés. Alors il entend la voix de Dieu disant : « Qui enverrai-je et qui ira pour nous ? » Isaïe s'offre : « Me voici : envoie-moi. » Et Dieu l'envoie vers son peuple, mais en l'avertissant d'avance que sa prédication sera vaine et n'aura pour effet que de l'endurcir, jusqu'à ce que la ruine et la dévastation fondent sur le pays. Toutefois le châtiment l'améliorera : un peuple nouveau sortira de ses cendres, ou, pour employer l'image même du texte, de même que « quand on abat un chêne », il reste dans la terre « un tronc », d'où sort bientôt un nouvel arbre, de même « une race sainte », les fidèles adorateurs de Jéhovah, sont « le tronc » d'où sortira un jour un peuple renouvelé.

Le châtiment prochain et le relèvement futur du royaume de Juda, tel est le double message qu'Isaïe a reçu et que, sans retard (2), il communique à ses compatriotes, dans le

(1) M. Kuenen lui-même le reconnaît. « Il n'y a rien d'invraisemblable, dit-il, à supposer que, dans un moment décisif et de haute extase, l'ardente imagination d'Esaïe ait prêté une forme arrêtée aux réflexions qui ont dû nécessairement précéder sa courageuse entreprise. » *Hist. crit.* II, p. 62. *Prophets*, p. 82.

(2) Dans la chronologie ordinaire, qui veut qu'il se soit écoulé seize ans entre la mort d'Ozziah et l'avènement d'Akhaz, il est difficile de comprendre pourquoi Isaïe a attendu si longtemps avant de prêcher ;

premier discours qu'il leur adresse (le deuxième du livre : Ch. II-IV). Dieu, dit-il, a fait autrefois à Sion de magnifiques promesses : il a promis (par la bouche d'un prophète inconnu) (1), que « dans la suite des jours », dans un avenir indéterminé, le temple de Jérusalem deviendrait le centre religieux du monde, que tous les peuples viendraient y adorer Jéhovah et que, sous l'empire de « l'enseignement » religieux et moral émané de Sion, les guerres seraient abolies (II, 2-4). Puisqu'il en est ainsi, la maison de Jacob devrait « marcher dans la lumière de Jéhovah », le peuple de Dieu devrait être heureux (2) par sa fidélité (v. 5). Bien loin de là, Dieu, au contraire (3), a rejeté son peuple, parce que la magie, le luxe, l'idolâtrie l'ont envahi ; il va le châtier, abaisser les grands orgueilleux, les juges et les princes qui écrasent les humbles (v, 6 ; III, 15), les femmes vaines et superbes qui se parent de toute sorte d'ornements recherchés (III, 16 ; IV, 1). Mais ceux qui survivront à ce grand jugement de Dieu formeront un peuple saint. « Le germe de Jéhovah et le fruit du pays », c'est-à-dire ce que Dieu fera germer dans le pays, la justice, la paix, la

car son plus ancien discours (ch. II-IV) date évidemment du règne d'Akhaz. Et ce qui n'est guère moins étonnant, c'est qu'après s'être tu si longtemps, il dit précisément ce que Dieu lui avait commandé de dire seize ou dix-huit ans auparavant !...

(1) Peut-être Zakarie, le contemporain d'Ozziah. En tout cas, les espérances exprimées dans cet oracle offrent de grandes analogies avec celles de Zak. IX, 9 *ss.*, qui date de la belle époque du règne d'Ozziah. Il n'y a aucun motif sérieux d'attribuer cet oracle, qui se retrouve dans Michée (IV, 1-5), à Joël, comme l'ont fait Ewald et Hitzig.

(2) Cf. IX, 1.

(3) כִּי, après une phrase négative ou à sens négatif, a le sens de *mais, au contraire* : Job, V, 2 ; XXII, 2, etc.

prospérité (1), seront leur honneur et leur gloire (auprès de tous ceux qui en entendront parler), et Dieu protégera son peuple désormais purifié (IV, 2-6). — Nous retrouvons dans ce discours les deux idées essentielles du message dont Dieu, dans la vision, avait chargé le prophète : le châtiment et le relèvement; d'où l'on peut conclure qu'il fut prononcé peu après la vision, à un moment où le vieux Ozziah était encore, quoique lépreux, le chef nominal de l'Etat (cf. III, 4 : Je leur donnerai des jeunes gens pour princes...), mais où la funeste influence du jeune Akhaz commençait à se faire sentir (III, 12). Les Araméens ne s'étaient pas encore alliés aux Israélites pour attaquer le royaume de Juda, car Isaïe annonce un châtiment prochain (II, 9-21; III, 1), et rien dans ses paroles ne nous donne à entendre que ce châtiment eût déjà commencé à se réaliser.

Mais bientôt le bruit se répand que les Araméens et les Israélites, sous la conduite de Retsin et de Pékakh, s'avancent contre Jérusalem. La cour frivole s'émeut, « le cœur d'Akhaz et celui de son peuple tremble comme les arbres d'une forêt agités par le vent » (VII, 2). Seul, le prophète de Jéhovah demeure ferme : il sait que son peuple doit être châtié, et même plus rudement que ne peuvent le faire les deux rois ligués ; mais il sait aussi qu'il ne peut périr, parce que Dieu a promis à David et à sa race un empire éternel et qui doit progressivement s'étendre sur toute la terre (2) ; il est convaincu que ce châtiment sera la source de son relèvement, et, pour exprimer cette certitude, il a donné à son

(1) Cf. pour l'image, Is. XLV, 8 ; Ps. LXXII, 2, et pour le sens, Is. XXVIII, 5.

(2) II Sam. VII ; Ps. LXXXIX; II; CX, etc. ; Zak. IX, 9 *s.* ; Is. IX, 5 *s.* ; XI, 1 *ss.*

jeune fils le nom de *Sheâr-yâshoûb, un reste se convertira* (VII, 3). « Un reste, » voilà la menace; « se convertira, » voilà la promesse. Accompagné de cet enfant au nom symbolique (1), Isaïe, sur l'ordre de Dieu, se rend auprès du roi Akhaz, qui était allé inspecter des travaux de défense au nord de Jérusalem. Il l'exhorte à ne point craindre « ces deux queues de tisons fumants, Retsin et le fils de Remaliah, » parce que leur entreprise ne réussira point (et par conséquent à ne point appeler à son secours le roi d'Assyrie, comme il en avait l'intention). Ce n'est pas de ce côté qu'est le danger, veut dire le prophète ; il est du côté de l'Assyrie. Toutefois pour être délivré de ce péril, quelque peu redoutable qu'il soit, il faut se confier en l'Eternel : « Si vous ne croyez pas fermement, certes, vous ne serez pas affermis ! »

Comme Akhaz n'avait pas paru ajouter beaucoup de foi à la parole du prophète, celui-ci se rend de nouveau auprès de lui, dans son palais (2), et, dans le sentiment du pouvoir miraculeux dont il est revêtu, il l'invite à demander un *signe* à Jéhovah, en bas ou en haut, sur terre ou dans le ciel. Le roi refuse : il ne veut pas, dit-il, tenter Dieu, mais en réalité il ne veut pas demander un signe qui, s'il s'accomplissait (et Akhaz ne doute pas évidemment qu'il ne s'accomplît), ne lui laisserait que le choix de l'obéissance ou de la révolte ouverte aux ordres de Jéhovah. Indigné

(1) Il faut supposer, avec la chronologie que nous avons adoptée, que cet enfant, qui devait avoir alors au moins 3 ou 4 ans pour pouvoir accompagner son père, n'avait pas reçu ce nom au moment de sa naissance, mais seulement après la vision d'Isaïe.

(2) Cela résulte du verset 13, où l'on voit qu'il s'adresse à la « maison de David, » c'est-à-dire à la famille royale, à la cour. Cf. v. 2.

de son hypocrisie, Isaïe déclare que Dieu lui-même va donner à la maison de David le signe qu'Akhaz n'a pas voulu demander. Se tournant alors vers une des femmes du roi, vers une des *almées* (1), qui assistait à l'entretien et qui se trouvait dans un état de grossesse avancé : Voici, lui dit-il, ô jeune femme enceinte et qui vas mettre au monde un enfant, tu le nommeras (2) Emmanou-El (Dieu [est] avec nous). En effet, cet enfant, à l'époque où (ל) il saura distinguer le bien du mal (deux ou trois ans après sa naissance), mangera de la crème et du miel, les seules productions d'un pays ravagé, car avant ce moment les royaumes de Syrie et d'Israël auront été envahis et dévastés (par les Assyriens), et *Dieu* aura montré par là qu'il *est avec nous*, qu'il nous protège. Toutefois, il faut que le châtiment qu'il a annoncé s'accomplisse : si le royaume de Juda doit être bientôt délivré du péril actuel qui le menace, il ne tardera pas à être envahi à son tour par les Egyptiens et par les Assyriens (qui viendront se disputer en Palestine l'empire de l'Asie occidentale, et) qui désoleront le pays au point que les champs, n'étant plus cultivés, ne produiront plus que des buissons et des ronces, et que les rares habitants qui (comme Emmanouel) resteront dans le pays ne pourront se nourrir comme lui que de laitage et de miel. Le signe donné par Isaïe au nom de Dieu ne consiste pas

(1) Cf. Cant. I, 3 ; VI, 8. Akhaz avait sans doute plusieurs femmes comme Salomon.

(2) Ce passage est une imitation manifeste de Gen. XVI, 11, où l'ange de l'Eternel dit à Hagar : « Voici, tu es enceinte et vas mettre au monde un enfant, et tu le nommeras Ismaël. » Puisque QâRAT est une seconde personne dans le texte imité, il doit l'être aussi dans le texte d'Isaïe. L'article devant *almâ* n'empêche pas ce mot d'être au vocatif. Cf. XXI, 5, etc. Ve dans VeQâRAT est le *vav* de l'apodose.

dans la naissance de cet enfant, mais dans le nom symbolique qu'il lui donne d'avance, comme un gage de la protection divine qui couvre le royaume de Juda et la dynastie de David. Il est peu probable que l'enfant ait reçu effectivement ce nom; mais peu importe : Isaïe avait *ordonné* à sa mère de l'appeler ainsi, cela suffisait. Il n'entendait pas, cela est bien évident, prédire comme certaine une chose qui dépendait essentiellement de la volonté de la personne à laquelle il s'adressait et surtout de la volonté du roi.

Peu après cette entrevue avec Akhaz, Isaïe accomplit deux actions symboliques, destinées à exprimer d'une manière frappante l'idée essentielle du discours qu'il avait adressé au roi. Sur l'ordre de Dieu, il écrivit sur une grande plaque polie (1) : « Butin se hâte, pillage accourt » (VIII, 1 *s.*). On pourrait croire que cette inscription était destinée à être affichée publiquement. Mais le texte n'autorise point une telle supposition. Dieu ajoute au contraire qu'il veut « se procurer des témoins fidèles », le sacrificateur Urie (le grand-prêtre) et Zakarie, « fils de Iebérékiah » (peut-être l'auteur de Zak. IX-XI). A quoi bon ces témoins fidèles, si la plaque devait être affichée immédiatement ? Il est plus vraisemblable que le prophète devait la montrer à ces deux hommes seulement, afin que plus tard, après l'accomplissement de la prédiction, quand les Assyriens auraient pillé les royaumes de Syrie et d'Israël, qui menaçaient Jérusalem, ces hommes *sûrs* pussent témoigner qu'Isaïe l'avait annoncé d'avance et que personne ne pût en douter.

Sa femme, « la prophétesse », lui ayant donné vers le même temps un second fils, il le nomma d'après les mots inscrits sur la plaque : Maher-shâlâl Khâsh-baz (butin se

(1) Non sur un rouleau, comme le disent nos anciennes versions.

hâte, pillage accourt), « car avant que l'enfant sache dire « mon père » et « ma mère, » on emportera le butin de Damas et de Samarie devant le roi d'Assyrie. »

Dans le discours suivant (VIII, 5-IX, 9), il répète la même menace en l'étendant, comme il l'avait fait déjà, au royaume de Juda, mais en exprimant la certitude que le peuple de Dieu et la dynastie de David sortiront un jour plus grands et plus purs de cette crise redoutable. « Parce que ce peuple », la grande majorité du peuple de Dieu, le royaume des Dix-Tribus (1), « a méprisé » l'humble et bienfaisante royauté davidique, comparable aux « eaux de Siloé qui coulent doucement » et qu'au lieu de se soumettre au roi légitime, institué par Dieu, il préfère des étrangers et des aventuriers, « Retsin et le fils de Remaliah », « le Seigneur va faire monter contre eux les grandes et fortes eaux de l'Euphrate, les Assyriens », qui envahiront la Palestine, pénétreront même jusqu'en Juda et « rempliront toute la largeur de ton pays, ô Emmanouel. » Cependant, qu'on n'ait point peur : les peuples sont impuissants, « car Dieu est avec nous. » Qu'on le craigne seulement, et il sera un asile (pour son peuple), quoiqu'un grand nombre de ceux qui font partie des « deux maisons d'Israël » (Ephraïm et Juda) doivent périr. « Scelle (cet) enseignement dans (le cœur de) mes disciples », s'écrie le prophète, « et (alors, si mes disciples se souviennent toujours après moi de cet enseignement, de cette exhortation à craindre Dieu), je mettrai ma confiance en Jéhovah » : s'il « cache sa face (pour un moment) à la maison de Jacob, » ce ne sera pas pour toujours. Le prophète veut qu'on en voie un gage dans son nom, qui signifie : « L'Eternel sauve, » et dans celui de ses enfants, particu-

(1) Cf. IX, 15.

lièrement sans doute dans celui de *Sheâr-yâshoûb* (« un reste se convertira »). Il exhorte ses disciples à demeurer fidèles à Jéhovah, à ne pas se laisser séduire par les partisans des évocateurs de morts, « des devins qui chuchottent et qui marmottent. » « Au lieu du (Dieu) vivant, aller s'adresser aux morts ! » (quelle folie !) « A l'enseignement et à l'exhortation » (que je vous ai donnés !) « Si ce peuple pour lequel il n'y a point d'aurore, » c'est-à-dire plongé dans les ténèbres du malheur, « ne parle pas ainsi (ne suit pas les instructions du prophète), il y sera errant (dans cette absence d'aurore, dans ces ténèbres), misérable et affamé, » livré au plus amer désespoir. « Mais », après cette période de ténèbres, « l'obscurité (sera) refoulée, » Dieu fera lever sur son peuple, particulièrement sur la région du nord et de l'est, la plus éprouvée (par les invasions autrefois des Araméens et maintenant des Assyriens) « une grande lumière », c'est-à-dire une grande prospérité ; il le rendra nombreux, il « brisera son joug », le joug que lui aura imposé l'Assyrie ; les chaussures et les vêtements souillés dans la mêlée (dans les batailles) seront livrés au feu, pour effacer toute trace de cet odieux passé ; un descendant de David, aussi merveilleux dans le conseil que vaillant dans la guerre (1), montera sur le trône de son aïeul, l'affermira pour jamais (2), agrandira son empire et y fera régner la paix.

(1) L'analogie des trois derniers noms : *vaillant guerrier* (cf. Héz. XXXI, 11 ; XXXII, 21), *père* (= auteur) *d'éternité* (pour son peuple) et *prince de paix*, prouve que le premier se compose aussi de deux mots : *merveille de conseiller* = conseiller merveilleux.

(2) Ce qui ne veut pas dire qu'il règnera lui-même éternellement : si Isaïe avait eu une telle pensée, Jérémie (XVII, 25 ; XXII, 4 ; XXXIII,

Cependant les Araméens et les Israélites pénétraient dans le royaume de Juda, battaient les armées juives et envoyaient de nombreux captifs à Damas et à Samarie (II Chron. XXVIII, 5 *ss.* Cf. XXIX, 8 *s.*). Au sud, les Iduméens en faisaient autant; et, à l'ouest, les Philistins envahissaient les villes de la plaine et du midi (v. 17 *ss.*). Toutes les communications de la capitale avec le dehors étaient coupées; Jérusalem enveloppée de toutes parts semblait vouée à une ruine certaine. C'est alors (à la fin de 735 ou au commencement de 734) qu'Isaïe dut prononcer les deux discours qui occupent dans le recueil de ses prophéties la première et la troisième place. Sous le coup du danger public, la foule, habituellement oublieuse de Dieu et de sa loi, se pressait dans le temple et, pour détourner son courroux, immolait sur l'autel des victimes sans nombre. Isaïe ne peut supporter la vue de tant d'hypocrisie. Dans le premier de ces discours (ch. I), il prend à témoin le ciel et la terre de l'ingratitude du peuple de Dieu; il lui montre dans les ravages dont le pays est le théâtre la juste punition de ses péchés; il flétrit cet odieux formalisme, qui a l'audace d'offrir des oblations au Dieu saint avec « des mains pleines de sang; » il dénonce le châtiment divin. Mais ce châtiment, qui a déjà commencé à fondre sur le peuple de Dieu, aura

17-26), Hézékiel (XLIII, 7; XLV, 8; XLVI, 16 *ss.*) et l'auteur du psaume LXXII (v. 17) se seraient mis en contradiction avec lui en parlant d'une série de rois qui doivent, d'après ces écrivains sacrés, succéder au Messie. — « Père d'éternité » veut dire qu'il sera une *cause d'éternité*, la cause que son royaume et sa dynastie seront éternels. La traduction « père du butin » me paraît bien moins vraisemblable, quoiqu'on pût alléguer quelques raisons assez spécieuses en sa faveur.

pour effet de le purifier : Jérusalem « sera appelée après cela la ville de justice, la cité fidèle. »

Ce magnifique discours fut évidemment prononcé au moment d'une invasion étrangère (cf. v. 5-9). Plusieurs auteurs ont pensé à l'invasion de Sennakhérib, sous Hézékiah, plutôt qu'à celle des Araméens et des autres peuples que nous avons énumérés, sous Akhaz. Mais la place que ce discours occupe dans le recueil, sa ressemblance de fonds et de forme avec les premiers discours d'Isaïe, l'allusion aux pratiques idolâtriques (v. 29) qui s'étaient introduites en Juda sous le règne d'Akhaz, tandis qu'elles furent, au contraire, énergiquement combattues par Hézékiah, nous semblent justifier l'opinion de ceux qui le placent à l'époque du siège de Jérusalem sous Akhaz (1).

Dans son second discours prononcé à la même époque (ch. v), Isaïe compare la maison d'Israël à une vigne bien cultivée, et qui ne produit que du verjus : aussi Dieu va la livrer à la dévastation. C'est, sous une forme différente, la même idée qu'au début du discours précédent, celle de l'ingratitude du peuple de Dieu et du châtiment qui en sera la conséquence. — Puis il crie malheur! sur les cupides, les iniques, les buveurs, etc., et déclare que c'est pour cela que le peuple *a été* emmené captif (v. 13 *ss.*), que Dieu *l'a* frappé et que ses cadavres *ont été* comme de la balayure au milieu des rues (v. 25) (2). Mais ce n'est pas assez : l'Assyrie va venir achever l'œuvre de destruction commencée par les Araméens et leurs alliés. — Dans ces Assyriens que l'im-

(1) Gesenius, de Wette, Knobel, etc.

(2) Il me semble difficile de considérer les parfaits des versets 13 *ss.* et 25 comme des parfaits prophétiques.

prudent et aveugle Akhaz a appelés à son aide, Isaïe ne voit pas des alliés, mais des ennemis, des conquérants, qui ne tarderont pas à porter en Israël d'abord, mais aussi en Juda, le ravage et la dévastation.

L'intervention de Touglat-pal-asar ne fut cependant pas aussi désastreuse pour le royaume de Juda que le prophète l'avait craint ; elle eut, au contraire, pour effet immédiat de dégager Jérusalem, et Akhaz dut s'applaudir de son habileté à courte vue, quand, à la première nouvelle de l'approche des Assyriens, il vit les Araméens et les Israélites lever précipitamment le siège et se porter en toute hâte à la défense de leurs frontières menacées. C'est alors vraisemblablement qu'Isaïe dut prononcer l'oracle, intitulé « oracle de Damas, » à cause du début, mais dirigé en réalité contre Damas et contre Israël (XVII, 1-11). Il prédit la dévastation prochaine de ces deux royaumes. Israël comprendra alors, mais trop tard, le néant de ses idoles et regardera à son créateur (1).

Mais le prophète prévoit qu'une fois entrés dans la vallée du Jourdain, les Assyriens pousseront plus loin leurs conquêtes. Alors, reprenant un antique oracle qui décrivait une invasion analogue dans le pays de Moab (ch. XV-XVI, 12) (2), il déclare que « dans trois ans, comme les années d'un mercenaire (ni plus ni moins), la gloire de Moab sera humiliée (XVI, 13 *s.*). Deux ans (?) plus tard, il annonce que l'Arabie (du nord) sera envahie et que « dans un an,

(1) Cet oracle renferme plusieurs difficultés de détail. Au v. 9, je crois qu'il faut traduire : Ses forteresses seront comme ce qu'on a laissé dans un fourré (Cf. Héz. XXXI, 3) ou à la cime d'un arbre (cf. v. 6), à cause des enfants d'Israël, c'est-à-dire à cause de leurs péchés.

(2) V. plus haut, p. 49 *ss.*

comme les années d'un mercenaire, toute la gloire de Kédar (tribu arabe nomade) prendra fin » (XXI, 13-17).

Bientôt, en effet, comme nous l'avons déjà raconté, Touglat-pal-asar envahit le royaume des Dix Tribus, pousse jusqu'à Gaza, dont il s'empare (734), et revient mettre le siège devant Damas, pendant qu'un corps d'armée pénètre chez les Arabes, soumettant sur sa route les Ammonites, les Moabites, les Edomites, dont les rois sont nommés comme tributaires à côté de Iaoukhaz (Akhaz) le Juif, et force leur reine Samsi à reconnaître la suzeraineté de l'Assyrie, réalisant ainsi les menaces d'Isaïe contre l'Arabie et en partie du moins celles contre Moab.

Pendant cette invasion des contrées situées à l'orient du Jourdain et de la Mer Morte, l'une des tribus arabes, nommée Douma (Gen. XXV, 14), s'était réfugiée, à ce qu'il semble, chez les Edomites, dans les montagnes de Séir (1). Cette tribu, issue d'Ismaël, avait peut-être conservé, comme celle de Massa (Gen. l. c.; Prov. XXXI, 1, d'après la lecture « roi de Massa », proposée par Hitzig. Cf. XXX, 1) et comme les tribus auxquelles appartenaient Job et ses interlocuteurs, la croyance en un Dieu unique. Quoi qu'il en soit, ses chefs ayant appris qu'il y avait à Jérusalem un prophète de

(1) Il y a encore aujourd'hui sur la limite de l'Arabie et du désert de Syrie une ville de ce nom : Doumat-el-djandel, la Douma du rocher ou la syrienne. D'après Jérôme, c'était *regio quædam idumæa, quæ ad austrum vergit....., juxta quam sunt montes Seir.* Il me paraît difficile de croire que Douma (silence) soit le nom symbolique d'Edom (Knobel, Kuenen). Il est peu vraisemblable qu'on ait choisi le nom d'une tribu arabe pour en faire le nom symbolique d'un peuple voisin. — Les mots *venez de nouveau* ne permettent guère de croire, avec M. Kuenen, que cette voix de Séir n'ait « existé que dans l'imagination du prophète. »

Jéhovah, lui déléguèrent, paraît-il, quelques-uns des leurs pour l'interroger sur la durée de cette grande calamité. Voici le court oracle qu'Isaïe prononça à cette occasion :

On me crie de Séir :
Sentinelle, quelle (heure) est-il de la nuit ?
Sentinelle, quelle (heure) est-il de la nuit ?
La sentinelle a répondu :
Le matin est venu, et aussi la nuit.
Si vous voulez interroger, interrogez,
Venez de nouveau (xxi, 11 et 12).

Cela signifie sans doute que ce malheur prendra bientôt fin, mais qu'il sera suivi de beaucoup d'autres semblables. Tandis qu'il promet au peuple de Dieu, après les ténèbres de l'invasion assyrienne, « une grande lumière » (ix, 1), le prophète ne donne en perspective aux Edomites et aux Arabes que « la nuit. »

Pendant qu'une moitié de l'armée assyrienne était occupée au siége de Damas et l'autre moitié en Arabie, le royaume d'Israël se relevait peu à peu de l'invasion qu'il venait de subir et qui l'avait moins cruellement éprouvé qu'on n'aurait pu le craindre. Malheureusement, le châtiment ne l'avait pas humilié. Le roi Pékakh, qui, à l'approche des Assyriens, s'était enfermé dans sa capitale, et que Touglat-pal-asar n'avait pas détrôné, les grands, « le peuple entier » (ix, 8), se flattaient d'avoir bientôt réparé leurs pertes et disaient avec une présomption aveugle (ix, 9) :

« Des briques sont tombées, nous rebâtirons en pierres de taille ;
Des sycomores ont été coupés, nous ferons pousser des cèdres. »

Indigné de tant de légèreté, affligé de voir que le malheur ne tourne pas ce peuple vers Jéhovah (v. 12), Isaïe lui dénonce de nouvelles calamités (ix, 7 — x, 4). Dans une pro-

phétie composée de quatre strophes de quatorze ou quinze vers chacune, terminées par un refrain emprunté à l'un de ses discours antérieurs (v, 25), il déclare aux Ephraïmites qu'en punition de leur orgueil et de leur endurcissement, leur pays sera de nouveau ravagé par les ennemis de Retsin (les Assyriens), les Araméens et les Philistins. A la guerre étrangère se joindra la guerre civile : celui qui ne sera pas emmené captif, tombera parmi les morts. — La mention de Retsin, qui fut mis à mort en 732, à la suite de la prise de Damas par les Assyriens, fixe la date de cette prophétie au commencement de cette année ou à l'année précédente. — Rien n'indique que les Philistins et les Araméens aient contribué quelques années plus tard à la ruine du royaume des Dix Tribus. Mais ce sont là des détails auxquels les prophètes n'ajoutaient certainement pas une grande importance et qui n'avaient pour but que de rendre leur pensée plus plastique et plus frappante. — La guerre civile prédite par Isaïe ne tarda pas à éclater dans le royaume d'Israël. Pékakh fut tué et remplacé par Hosée, fils d'Ela, qui s'empressa d'accepter le joug de l'Assyrie.

CHAPITRE IV

ISAÏE (*suite.*)

Ses prophéties à l'époque de la ruine de Samarie

I. Histoire de la fin du règne de Touglat-pal-asar.

La fin du règne de Touglat-pal-asar (731-728) fut remplie par sa lutte contre la Kaldée, qu'il avait soumise au début de son règne (745), — du moins il l'affirme (1), — mais qu'il avait, d'après le canon de Ptolémée, laissée sous le gouvernement de Nabo-nassar (747-734). — Profitant de la mort de Nabo-nassar, qui survint au moment où Touglat-pal-asar était engagé en occident dans sa lutte contre les Araméens, les Israélites, les Philistins et les Arabes, la Kaldée voulut s'affranchir. Elle était alors divisée en un certain nombre de principautés, dont chacune avait son chef national. Ces chefs, — parmi lesquels nous nommerons Nabou-oushabshi, le Nadios ou plutôt Nabios du canon de Ptolémée, qui fut proclamé roi de Babylone, Kin-zir (2), qui le devint après lui, et surtout le célèbre

(1) Layard, pl. 17, l. 5 *ss.*; pl. 52. Cf. Smith, *Assyr. discov.*, p. 267.

(2) Non Dou-gab, comme on a lu pendant longtemps ce nom propre. Le signe DU a aussi la valeur de *kin*, par ex. fréquemment dans le nom de Sargon (Sar-kin); et l'on a reconnu que l'original porte le signe *zir* et non celui de *gab* qui lui ressemble beaucoup.

Merodakbaladan (Mardouk-bal-iddin), dont le nom, déjà connu par la Bible, reviendra souvent dans la suite de cette histoire, — se déclarèrent indépendants. Pendant près de trois ans les chefs kaldéens purent croire au succès de leur patriotique entreprise. Touglat-pal-asar, occupé du siége de Damas et de ses guerres contre les Arabes et les Philistins, n'essaya pas de les faire rentrer dans l'obéissance. Mais dès que la prise de Damas lui eut rendu sa liberté d'action (732), il se porta avec toutes ses forces contre la Kaldée, battit les principaux chefs révoltés, Nabou-oushabshi, qu'il fit mettre en croix près de sa ville de Sarrapani, Zakir, fils de Sahalli, qu'il envoya captif en Assyrie, Kin-zir, fils d'Amoukkani, qu'il assiégea dans sa ville de Sapié, sans parvenir toutefois à s'en emparer (731). Les autres chefs, Balasou, Nadini, se soumirent, et parmi eux Merodak-bal-adan, fils de Iakin, roi de la mer, c'est-à-dire de la portion de la Basse-Kaldée la plus voisine du golfe persique : « Il vint devant moi, dit Touglat-pal-asar, vers la ville de Sapiya et baisa mes pieds. (1) » Kin-zir résista si vigoureusement aux attaques des Assyriens que Touglat-pal-asar semble avoir cru plus utile de traiter avec lui. Il garda pour lui-même le titre de roi de Babylone, mais il s'associa Kin-zir de quelque façon pour le gouvernement de cette partie de son vaste empire. C'est du moins ce qui paraît résulter, d'un côté, du canon de Ptolémée, qui unit les deux noms de Kinzir et de Pôr pour les années 731-727, et, de l'autre, des documents assyriens qui donnent à Touglat-pal-asar, pour la même époque, le titre de roi de Babylone. D'où il faut conclure aussi, suivant toute vraisemblance, que Pôr est un autre nom pour désigner Touglat-

(1) *W. A. I.*, II, 67, l. 12-28. Cf. Layard, 17, l. 8-16.

pal-asar. Si l'on considère que les Perses avaient une prononciation plus dure que les Babyloniens et qu'ils disaient par exemple *Babirous* au lieu de *Babilou* (Babylone), on peut supposer avec quelque apparence de raison que Pôr (Πωρος) est l'altération d'un nom que les Babyloniens prononçaient Pôlou ou plutôt Poulou, car le son *o* n'existe pas en assyrien. Nous retrouvons ainsi le nom de ce Poul ou Phoul, qui était, d'après la Bible, un roi assyrien, d'après Bérose, un roi kaldéen, et que nous avons déjà identifié avec Touglat-pal-asar. C'était sans doute le nom de ce monarque avant son avènement au trône (il n'était pas fils de son prédécesseur), et les Babyloniens, irrités de sa domination, affectaient probablement de le nommer ainsi, à peu près comme certains adversaires de Napoléon I ne l'appelaient jamais que Bonaparte.

Quoi qu'il en soit, ces deux personnages, Kinzir et Pôr, régnèrent à Babylone, d'après le canon de Ptolémée, depuis la conquête de la Babylonie par Touglat-pal-asar (731) jusqu'à la mort de ce monarque (728). Son successeur, Salman-asar IV, remplaça Kinzir par Iloulaï.

II. L'oracle contre les Philistins

L'année de la mort de Touglat-pal-asar fut aussi celle de la mort d'Akhaz à Jérusalem. En cette même année, « l'année de la mort du roi Akhaz, » ce qui ne veut pas dire après la mort d'Akhaz (pas plus que « l'année de la mort du roi Ozziah » (VI, 1) ne veut dire après la mort d'Ozziah) (1),

(1) Cf. aussi XX, 1, où l'action symbolique eut lieu naturellement avant l'arrivée du tourtan et non après.

Isaïe prononça un court oracle contre les Philistins (XIV, 28-32), qui offrait jusqu'ici les plus grandes obscurités à l'interprète et au critique, mais qui nous paraît beaucoup plus clair maintenant que nous savons par les documents assyriens que Touglat-pal-asar mourut la même année qu'Akhaz et que son expédition contre les Araméens et les Israélites avait été dirigée aussi contre les Philistins. Le prophète exhorte la Philistie à « ne pas se réjouir de ce que la verge qui la frappait a été brisée, car de la racine du serpent sortira un basilic, qui produira un dragon volant. » « Du nord » viendra une armée qui ravagera « le reste » de la Philistie ; et quand « la nation » des Philistins, effrayée à son approche, enverra demander aide et protection à Jérusalem, « on répondra que l'Eternel a fondé Sion et que les humbles de son peuple y trouvent un refuge, » c'est-à-dire que les Juifs refuseront toute alliance politique avec les Philistins, parce que, forts de l'appui de Jéhovah, ils n'ont rien à craindre de l'invasion étrangère.

Qu'est-ce que cette verge qui frappait les Philistins et qui a été brisée? ce serpent, d'où sortira un basilic, qui produira à son tour un dragon volant? On est porté à croire, au premier abord, d'après la suscription, que la première de ces expressions figurées se rapporte à « la mort d'Akhaz. » Le basilic serait alors le successeur d'Akhaz, Hézékiah, qui battit en effet les Philistins (II Rois XVIII, 8), et le dragon volant, quelqu'un des rois suivants, peut-être même, comme le veut le Targoum de Jonathan, le Messie, qui devait aussi, d'après Isaïe (XI, 14), subjuguer les Philistins comme tous les autres peuples voisins. Mais cette interprétation est inadmissible pour bien des raisons, d'abord parce qu'Akhaz n'avait jamais, que nous sachions, battu les Philistins, et qu'il avait, au contraire, été battu par eux

(II Chron. xxviii, 18), ensuite parce que la puissance qui doit bientôt frapper la Philistie, plus rudement encore que par le passé, viendra « du nord » (v. 31) et menacera Sion presque autant que les villes des Philistins (v. 32). Cette seconde considération ne nous permet pas d'admettre non plus qu'il s'agisse de la royauté davidique en général, qui, après avoir longtemps tenu les Philistins sous le joug, avait été humiliée du temps d'Akhaz, et dont Isaïe aurait espéré le relèvement sous les successeurs de ce faible monarque (1). Il n'est pas admissible que, dans un morceau si court, le prophète ait menacé les Philistins de deux ennemis différents, l'un désigné par les termes de verge et de serpents de diverses sortes, qui serait Juda, l'autre représenté comme une armée venant du nord, ce qui indique évidemment les Assyriens.

Reconnaissant qu'Isaïe ne peut avoir menacé la Philistie que d'un seul ennemi, et non de deux, quelques interprètes accordent que « le basilic » et « le dragon volant » désignent la puissance assyrienne, aussi bien que « l'armée qui doit venir du nord ; » mais ils veulent cependant que « le serpent » et « la verge qui frappait » la Philistie désignent le royaume de Juda. Le prophète aurait alors voulu dire aux Philistins : Ne vous réjouissez pas de l'abaissement du royaume de Juda, qui vous a si longtemps tenus asservis ; sa domination va faire place à une domination bien autre-

(1) Partant de cette interprétation, Knobel, Hitzig, M. Reuss, etc., ont nié l'exactitude de la suscription, parce qu'à la mort d'Akhaz la puissance de Juda était depuis longtemps brisée, et ont placé la composition de cet oracle pendant la guerre des Araméens et des Ephraïmites contre Juda. Le doute tombe avec l'interprétation sur laquelle il se fonde.

ment redoutable et tyrannique, à celle de l'Assyrie. Cette interprétation n'est pas plus admissible que les précédentes. Nous n'allèguerons pas qu'à l'époque de la mort d'Akhaz, la puissance de Juda était brisée et remplacée *depuis six ans* par celle de l'Assyrie, qu'ainsi le prophète ne pouvait pas, à ce moment-là, prédire un événement déjà accompli (1) : on mettrait peut-être en doute l'exactitude de la suscription, pour transporter cet oracle avant l'invasion des Assyriens en Palestine. Nous nous bornons à constater que cette interprétation est incompatible avec les termes du texte : « *De la racine* du serpent sortira un basilic, » etc., qui montrent clairement que le basilic et le dragon volant désignent essentiellement la même puissance que le serpent et la verge qui frappait les Philistins. Et comme la suite de l'oracle, l'armée venant du nord, montre qu'il s'agit de l'Assyrie, il en résulte que la verge et le serpent, comme tout le reste, désignent aussi l'Assyrie. J'ajoute, comme confirmation du résultat auquel nous sommes parvenus, que ce nom de verge ou de fléau est souvent appliqué à la puissance assyrienne (x, 5, etc.) ; et quant au terme de serpent, il est peu probable qu'un prophète eût voulu, même dans une locution proverbiale comme celle qui nous occupe, l'appliquer à la royauté davidique, tandis qu'Isaïe désigne ailleurs l'Assyrie par la même expression symbolique (XXVII, 1).

Au point de vue de l'interprétation que nous venons

(1) C'est le principal argument qu'on allègue contre l'exactitude de la suscription. « Quel motif de joie, dit M. Kuenen, pouvait donner aux Philistins la mort d'un prince qui, vers la fin de sa vie, n'avait déjà plus régné sur eux ? » (*Hist. crit.* II, p. 73). Cela est parfaitement juste.

d'exposer, l'oracle s'explique fort bien, et il n'y a plus lieu de mettre en doute l'exactitude de la suscription. Quand la nouvelle de la mort de Touglat-pal-asar parvint en Palestine, les Philistins, qu'il avait battus (prise de Gaza, 734, soumission du roi d'Ascalon, Mitinti, au tribut) et qu'il tenait sous le joug, se crurent délivrés et s'abandonnèrent à une joie qui ne devait pas être de longue durée. Isaïe les avertit que ses successeurs seront encore plus redoutables que lui : au lieu d'un serpent, ce seront des basilics et des dragons volants ; et il voit déjà, vers le nord, leurs armées qui s'avancent. Salmanasar IV, Sargon, Sennakhérib, etc., se chargèrent de réaliser la menace du prophète.

III. Les prophéties adressées à Israël et à Juda peu avant l'invasion de Salmanasar IV

Les Philistins n'étaient pas seuls à se réjouir de la mort de Touglat-pal-asar. Les Phéniciens (1), les Israélites, et sans doute aussi la plupart des peuples voisins, que l'Assyrie avait asservis, voulurent profiter de ce changement de règne pour s'affranchir. Ils firent alliance avec l'Egypte, qui ne pouvait voir qu'avec envie et colère l'Assyrie dominer dans des contrées jadis soumises à l'autorité des Pharaons. Shabaka (So), qui venait d'y fonder la dynastie éthiopienne, reçut avec faveur les ambassadeurs d'Hosée, roi de Samarie, de Hanon, roi de Gaza, et des autres princes de l'Asie occidentale, qui, forts de cet appui, cessèrent d'envoyer à Salman-asar IV, successeur de Touglat-pal-asar, le tribut annuel (II Rois XVII, 4). Le royaume de Juda

(1) V. Josèphe, *Arch.* IX, 14, 2.

n'entra pas alors dans la ligue, comme il le fit plus tard. Il ne crut pas pouvoir rompre ouvertement le lien qui l'unissait à l'Assyrie depuis Akhaz. Mais tout en demeurant extérieurement fidèle à l'Assyrie, il négociait en secret avec l'Egypte (XXVIII, 15, 17 *s.* ; XXIX, 15) et se ménageait ainsi la possibilité d'entrer dans la ligue, en cas de succès. Par ce double jeu singulièrement dangereux, par cette « alliance avec la mort, » comme l'appelle Isaïe (XXVIII, 15, 18), les soi-disant habiles, mais en réalité aveugles diplomates de Jérusalem s'imaginaient échapper au double péril qui les menaçait, à l'invasion de l'Assyrie aussi bien qu'à celle de l'Egypte.

Isaïe vit avec une profonde tristesse une tentative qui ne pouvait qu'échouer et amener en Palestine une nouvelle invasion. Dans un discours qui date de cette époque (ch. XXVIII), il censure avec la même rigueur la folle présomption des Ephraïmites, qu'il compare à des hommes ivres (1), et la folle sécurité des habitants de Jérusalem, qui méprisent les avertissements des prophètes et, confiants

(1) D'après Hitzig et M. Reuss, les menaces du début seraient dirigées contre les Assyriens (!), *enivrés* de leur récente victoire sur Ephraïm, et l'homme fort et puissant dont le prophète les menace serait le roi sauveur de Juda ! Mais les termes du texte ne peuvent s'expliquer ainsi ; et de plus cette interprétation brise le lien qui rattache les premiers versets aux suivants. « Ceux-ci aussi » (v. 7) signifie « les Juifs aussi bien que les Ephraïmites. » Mais s'il est question des Assyriens dans ce qui précède, et non des Ephraïmites, le mot *aussi* est inexplicable. L'objection que ces deux savants font à l'interprétation ordinaire, de séparer ce morceau de ceux qui le suivent et qui se rapportent à l'invasion de Sennakhérib (?), n'est pas sérieuse. Ils savent mieux que personne que les raisons chronologiques n'ont pas présidé seules à la compilation du livre d'Isaïe.

en leur alliance apparente avec l'Assyrie, se croient à l'abri du danger. « Un homme fort et puissant » (Salmanasar) va venir « comme une tempête; » il aura bientôt fait d'engloutir Ephraïm. Mais l'envahisseur pénètrera aussi en Juda, car la destruction est décrétée de par l'Eternel des armées sur tout le pays. Pourtant le laboureur ne laboure pas toujours; il ne laboure que pour semer. On bat le blé et les autres sortes de grains, mais on ne les écrase pas. Par cette double comparaison, le prophète fait entendre que Dieu, qui « est merveilleux en conseil et grand en sagesse » (v. 29), et qui a fait « de Sion une pierre précieuse et inébranlable » (v. 16), contre laquelle doivent venir se briser tous les efforts des hommes, affligera son peuple *avec mesure* et seulement *pour qu'il porte du fruit.* — Nous retrouvons encore ici les mêmes idées que dans la vision et dans les premiers discours : il faut que le peuple de Dieu dans son ensemble, Juda aussi bien qu'Ephraïm, soit châtié; mais le châtiment sera mesuré, et il aura pour effet de le purifier.

C'est à la même époque et à la même situation historique que me paraît se rapporter aussi la prophétie suivante (Ch. XXIX), qu'on attribue d'ordinaire à l'époque de l'invasion de Sennakhérib (1). De même que, dans la précédente, Isaïe annonce l'invasion des Assyriens en Juda, mais une invasion qui aura pour effet de purifier les habitants de ce royaume, non de les écraser, de même il prédit dans celle-ci que Jérusalem, qu'il nomme Ariel (foyer, autel de Dieu (Héz. XLIII, 15 *ss.*), ou lion de Dieu, héros), c'est-à-dire la cité

(1) Caspari et Delitzsch la placent à la même époque que nous; mais ils y placent aussi les chap XXX-XXXII, ce qui nous paraît inadmissible.

inviolable (comme un autel), ou invincible (comme un lion), sera assiégée par des nations nombreuses et réduite à la dernière extrémité, mais que tout à coup elle sera délivrée, et que ses assiégeants seront dispersés comme la poussière (XXIX, 1-8). Ses auditeurs ne veulent pas le comprendre (ils ne peuvent pas s'imaginer que l'Assyrie, avec laquelle, depuis Akhaz, le royaume de Juda est allié, doive venir attaquer Jérusalem) (9-12). Puisqu'ils n'honorent Dieu que des lèvres (1), et non du cœur, puisque dans leurs conseils et dans leurs actes (politiques) ils s'éloignent de Jéhovah (et de ses prophètes), comme si l'on pouvait échapper à son regard, il va envoyer sur eux la dévastation (13-17). Alors ces sourds, ces aveugles volontaires, comprendront ce que le prophète a voulu dire ; les méchants périront ; mais ceux qui auront échappé à l'invasion craindront Jéhovah et sanctifieront son nom (18-24). — Nous retrouvons donc ici essentiellement les mêmes idées que dans la seconde partie du discours précédent (XXVIII, 7-29), avec cette seule différence que, tandis que le discours précédent parlait d'une manière générale d'une invasion des Assyriens dans le royaume de Juda, à laquelle Sion résisterait, celui-ci, spécialisant un peu plus, parle d'un siége de Jérusalem, auquel la ville de David échappera par miracle, grâce à l'intervention de Jéhovah. De ce que cette prophétie s'accomplit lors de l'invasion de Sennakhérib, il n'en résulte pas nécessairement qu'elle n'ait été composée que peu de temps auparavant. La phrase du début : « Ajoutez année à année, que les fêtes fassent le tour, et je mettrai Ariel (Jérusalem) à l'étroit... » ne prouve pas non plus que le siége dont il est ici question dût avoir lieu au bout d'un an

(1) Allusion à la réforme encore récente d'Hézékiah.

ou deux seulement, car Isaïe emploie une expression analogue (XXXII, 10 : [ajoutez] jours à année) dans une prophétie postérieure, où il prédit la ruine *totale* de Jérusalem (cf. XXXII, 14). Or, non-seulement cette ruine totale n'eut pas lieu de son temps, mais il avait prédit qu'elle n'aurait pas lieu avant la mort d'Hézékiah (XXXIX, 6 *ss.*). Ces expressions indiquent donc un avenir rapproché, mais indéterminé (1), et rien ne prouve que les prophéties où elles se trouvent datent de l'invasion de Sennakhérib. Pour celle du chapitre XXXII (v. 9-20), cela est même tout à fait invraisemblable, comme nous le montrerons plus loin, car elle annonce une ruine totale de Jérusalem, tandis qu'à l'époque de l'invasion de Sennakhérib, Isaïe prédit au contraire que Jérusalem serait préservée (XXXVII, 21 *ss.*). Quant à celle qui nous occupe maintenant, elle offre bien une certaine ressemblance avec celles qui furent prononcées lors de l'invasion de Sennakhérib, puisqu'elle promet, comme celle-ci, la délivrance de la cité sainte (2). Mais la ressemblance de pensée, et même de langage (3), avec celle que nous venons d'étudier (ch. XXVIII), me paraît encore

(1) Elles équivalent à « encore un peu de temps » (XXIX, 17). Or, X, 25, où cette expression se retrouve, montre qu'elle peut désigner un assez long intervalle.

(2) Je ne pense pas qu'on puisse tirer de XXIX, 15, un argument valable en faveur de cette opinion. Si ce texte fait réellement allusion à un projet d'alliance de Juda avec l'Egypte, ce qui paraît vraisemblable, on peut supposer, comme nous l'avons fait plus haut, que la ruse et le mensonge que blâme le prophète dans ce texte et dans XXVIII, 15, 17 *s.*, consistaient précisément dans une alliance secrète avec l'Egypte jointe à une soumission apparente à l'Assyrie.

(3) Cf. XXIX, 9 à XXVIII, 7 ; XXIX, 14 à XXVIII, 29 ; XXIX, 15 à XXVIII, 15 ; XXIX, 18 à XXVIII, 9-12.

plus frappante. Dans l'une comme dans l'autre, il faut que Jérusalem ait part à la dévastation dont le pays est menacé, mais le châtiment qui l'atteindra sera *mesuré*, puisque le siége n'aboutira pas à la prise de la ville, et il aura pour effet de *purifier* le peuple.

IV. Le grand oracle des chapitres XXIV-XXVII

Salman-asar IV ne tarda pas à réaliser les menaces du prophète contre les habitants de la côte et le royaume des Dix Tribus. Son armée s'empara sans effort de toute la côte phénicienne et pénétra dans le royaume d'Israël (725). C'est à ce moment, lorsque Salmanasar avait déjà en partie envahi le pays, que dut, à mon avis, être composée l'une des prophéties les plus obscures d'Isaïe, dont l'authenticité a été fréquemment niée, et qui se trouve dans le recueil immédiatement avant les deux dernières que nous venons d'étudier. Elle embrasse les chapitres XXIV-XXVII. Comme elle a reçu diverses interprétations et qu'elle renferme plusieurs passages difficiles, il sera utile de la résumer un peu en détail, surtout dans les endroits dont le sens est contesté.

Isaïe déclare que « Jéhovah va ravager le pays, » parce que ses habitants « ont transgressé les lois, enfreint une alliance éternelle ; » une cité de désordre (Samarie, et non Jérusalem ou Babylone) sera brisée, » et ses habitants dispersés « au milieu des peuples. » (XXIV, 1-13). « Eux, » les peuples, les envahisseurs, « triomphent, » se moquent de Jéhovah et de leurs prisonniers : « Eh bien ! leur disent-ils, allez louer Jéhovah dans les pays de l'orient ou dans les îles de la mer (1) ! » On entend à la frontière, vers l'ouest,

(1) Où une partie d'entre eux seront peut-être emmenés captifs,

leurs chants de victoire (1) (v. 14-16ª). Ces chants remplissent d'épouvante l'âme du prophète, qui déclare de nouveau que « les habitants du pays, » « le pays » lui-même, va être détruit à cause de « son péché. » (16-20). « En ce jour-là, Jéhovah punira l'armée d'en haut (c'est-à-dire les astres, les faux dieux dont le culte avait pénétré en Israël, ou plutôt les idoles qui les représentent) et les rois de la terre (Hosée de Samarie, Hanon de Gaza et les autres princes révoltés), et ils seront mis en prison (2). (Naturellement ce dernier membre de phrase ne se rapporte qu'aux rois). La lune et le soleil seront couverts de honte, » (c'est-à-dire que l'idolâtrie sera confondue), « car, » tandis que les faux dieux des peuples voisins seront tombés avec les nations qui les adoraient, « l'Eternel des armées règnera glorieusement sur la montagne de Sion et à Jérusalem. » (20-23). — Mais le regard du prophète pénètre au-delà de cet avenir rapproché. Après avoir dépeint la ruine de Samarie, tout-à-coup il loue Dieu de ce qu'il a détruit pour jamais « une cité forte, le palais *des étrangers*, » c'est-à-dire évidemment la capitale de l'Assyrie, non Ninive, qui n'avait pas alors l'importance qu'elle avait eue jadis et qu'elle devait recouvrer plus tard, mais Babylone (3), dont

après avoir été vendus. Cf. Joël, IV, 6 ; Is. XI, 11 ; Hos. XI, 10 ; Mik. VII, 12. — V. une ironie semblable, au Ps. CXXXVII : « Chantez-nous des cantiques de Sion ! »

(1) Cf. XXV, 5. — « Gloire au juste ! » veut dire : « Gloire au victorieux ! » Cf. XLIX, 24; XLI, 2. — Le sens de tout ce passage a été, je crois, complètement méconnu par les exégètes.

(2) On sait que le roi Hosée fut mis en prison par Salmanasar (II Rois, XVII, 4).

(3) Cf. XXXII, 20, — où la ville qui doit être abaissée est aussi la capitale de l'Assyrie, comme l'indique le parallélisme avec « la forêt, »

Touglat-pal-asar avait fait la capitale de son empire. Isaïe prévoit donc la ruine de la puissance assyrienne; d'avance il en rend grâces à Jéhovah, et il espère que les « nations violentes, » qui auront accompli sur Babylone ce juste jugement de Dieu, le loueront aussi et le craindront (xxv, 1-5). « Alors l'Eternel fera pour tous les peuples sur cette montagne (Sion) un festin, » image du bonheur matériel et spirituel dont l'humanité, convertie au culte du vrai Dieu (cf. II, 2-4), doit jouir un jour; « il abolira le voile qui couvre tous les peuples, » c'est-à-dire les ténèbres morales dans lesquelles ils sont plongés. Bien plus, « il abolira la mort pour jamais et essuiera les larmes de tous les visages : » l'humanité reviendra donc à cet état primitif de bonheur et d'immortalité d'où elle est déchue (v. 6-8). Dieu soutiendra Sion, mais il abaissera jusqu'à terre ses ennemis, représentés ici par les Moabites (9-12). Alors on louera Dieu « dans le pays de Juda » pour toutes ses faveurs (xxvi, 1-15. Cf. xii).

La prophétie est achevée : Isaïe s'est élancé du présent jusqu'aux dernières limites de l'avenir. Mais il est tellement plein de ces grandes pensées, qu'il y revient une seconde fois pour les exprimer sous une autre forme. Il voit le peuple juif se tourner vers Jéhovah (xxvi, 16-19), sous le coup du châtiment qui le frappe par le fait de l'invasion des Assyriens; il l'entend se plaindre de l'inutilité de ses efforts et de ses prières pour « sauver le pays. » Nous avons beau faire, disent-ils, « les habitants du monde, » ceux qui ont parcouru et subjugué le monde entier, les Assyriens, « ne

image de l'empire assyrien (x, 34), — et les deux oracles contre Babylone (xiii-xiv et xxi, 1-10) dont nous essayerons plus loin de démontrer l'authenticité à ce point de vue.

succombent pas. » Oh ! « que tes morts revivent, que mon cadavre se relève ! » c'est-à-dire, que ce peuple qui t'appartient et qui est comme frappé à mort par l'invasion, se relève ! Et, s'adressant tout à coup à ces morts par métaphore, à ces cadavres vivants, le prophète ou plutôt la portion fidèle du peuple, sur les lèvres de laquelle il met cette sublime prière, s'écrie : « Réveillez-vous et poussez des cris de joie, habitants de la poussière (1). » Fais cela, ô Dieu, « car » tu le peux : « ta rosée est une rosée de lumières » : de même que la rosée ranime les plantes, de même tu peux répandre sur ton peuple une rosée spirituelle qui lui rendra la lumière, c'est-à-dire le bonheur, la prospérité, la vie. A cette demande du relèvement, de la résurrection morale du peuple juif, le peuple en ajoute une autre, qui n'en est que la contre-partie : « Mais jette à terre des morts ! » (2) c'est-à-dire, fais ce que nous sommes impuissants à faire nous-mêmes (cf. v. 18) : renverse nos ennemis. — A cette prière de la portion fidèle du peuple juif, le prophète répond au nom de Dieu (v. 20 *s.*) : il l'exhorte à attendre avec patience « pendant un peu de temps, jusqu'à ce que la colère de Dieu ait passé (cf. x, 25), car il va punir les crimes des habitants du pays, » c'est-à-dire évidemment des Israélites (cf. xxiv, 17) (3). Mais quand il

(1) Le peuple me paraît prononcer ces mots, non pas en son nom, mais au nom de Jéhovah ; il faudrait donc traduire : [Dis :] Réveillez-vous, etc. Pour l'omission du verbe dire, cf. Ps. viii, 5 ; cx, 2, etc.

(2) *Rephaïm* doit avoir le même sens ici qu'au v. 14, où il se rapporte aux maîtres étrangers (cf. v. 13) du peuple de Dieu. Remarquez la belle opposition : « Que mes cadavres se relèvent... et jette à terre... » L'interprétation ordinaire de ce texte : « La terre enfantera (!) les Ombres, » me paraît tout à fait inadmissible.

(3) Et non des envahisseurs, comme le veulent plusieurs interprètes,

aura accompli sur son peuple cette œuvre de vengeance par les envahisseurs étrangers, « alors il punira » ceux-ci à leur tour : il frappera « de sa dure, grande et forte épée ces trois puissances colossales qui se disputent depuis si longtemps l'empire du monde, — l'Assyrie, que le prophète nomme un « léviathan, serpent rapide, » à cause de la rapidité du cours du Tigre sur lequel Ninive était bâtie, la Kaldée, qu'il nomme un « léviathan, serpent tortueux, » par allusion aux courbes de l'Euphrate, sur lequel était située Babylone (1), et l'Egypte, qu'il appelle « le dragon qui est dans la mer, » par allusion à la fois aux crocodiles du Nil et à la puissance maritime de ce pays (XXVII, 1), — tandis qu'il protégera Israël, sa vigne bien-aimée (2-6). — Revenant de nouveau au présent, le prophète déclare que Dieu châtiera son peuple *avec mesure* et *pour le purifier de ses péchés* (7-9 ; cf. XXVIII, 23-28). « La ville forte (Samarie) sera désolée comme le désert... ; » « Dieu n'aura pas pitié de ce peuple, parce qu'il est inintelligent, » (10 *s.*; cf. Hos. I, 6); mais un jour il le rassemblera « d'Assyrie et d'Egypte, » et ils viendront « se prosterner devant l'Eternel sur la montagne sainte, à Jérusalem » (12 *s.*).

Avec cette interprétation, la belle prophétie que nous venons de résumer échappe complètement à l'objection capitale élevée contre son authenticité. Pour quel motif, en

qui traduisent « habitants de la terre, » et donnent à cette expression le sens de « habitants (possesseurs) du monde » (v. 18). Il s'agit ici de ce que Dieu va faire immédiatement (participe, v. 21), par conséquent de la dévastation de la Palestine décrite au début de la prophétie, non de ce qu'il fera plus tard.

(1) Il les nomme l'une et l'autre Léviathan, parce qu'au fond c'était un seul et même empire, souvent réuni dans une seule main.

effet, tant de critiques éminents, Gesenius, de Wette, Umbreit, Knobel, Kuenen, M. Reuss, etc., en refusent-ils la composition à Isaïe? Est-ce à cause des différences de style qu'ils ont cru remarquer entre elle et ses autres discours? Mais les ressemblances sont certes bien autrement frappantes que les différences : plusieurs expressions caractéristiques des chapitres IV et XVII se retrouvent ici (1). Comme dans le chapitre V, Israël est appelé une vigne (XXVII, 2). Les cantiques que chante le peuple de Dieu après sa délivrance (2) ne rappellent-ils pas celui du chapitre XII? (3). — Si ce n'est pas le style, ce sont peut-être les idées de cette prophétie qui dénotent une origine postérieure? On l'a aussi prétendu et l'on a dit qu'Isaïe ne pouvait avoir parlé du châtiment des anges rebelles (XXIV, 21-23) ni de la résurrection des morts (XXVI, 19). Mais nous avons montré plus haut que ces textes difficiles ne disent rien de pareil. Les Juifs postérieurs, qui les interprétaient ainsi, n'étaient pas, tant s'en faut, des exégètes infaillibles.

Non-seulement cette prophétie ne contient rien qui soit indigne d'Isaïe, mais la plupart des idées qu'elle exprime ont déjà passé sous nos yeux dans les discours que nous avons étudiés précédemment. Un châtiment sévère doit frapper le peuple de Dieu dans son ensemble, Israël prin-

(1) Comparez XXIV, 13 à XVII, 6; XXVII, 9 à XVII, 8; XXV, 4 à IV, 6; XXIV, 23 à IV, 5 et XI, 10; et aussi XXIV, 6 à XVI, 14; XXIV, 10 à XXIII, 1; XXVI, 20 à X, 25.

(2) XXV, 1 *ss.* 9; XXVI, 1 *ss.*; XXVII, 2 *ss.*

(3) M. Kuenen avoue que « ces phénomènes seraient assurément d'une très grande importance, s'ils n'étaient pas contrebalancés par d'autres, » et il suppose que l'auteur de XXIV-XXVII a imité Isaïe. N'est-ce pas avouer que l'argument emprunté au style est sans valeur?

cipalement, mais aussi Juda. Cependant ce châtiment sera *mesuré* et aura pour effet de *purifier* le peuple. Jérusalem ne succombera pas, et quand le châtiment aura produit son fruit, les Israélites reviendront y adorer Jéhovah, et les nations païennes seront punies à leur tour. Ces idées ne nous sont-elles pas déjà familières? et faut-il rappeler qu'elles sont contenues en germe dans la vision qui inaugura le ministère d'Isaïe?

Quelle est donc la raison déterminante qui a forcé les critiques nommés plus haut à rejeter l'authenticité de cette prophétie? C'est qu'ils ont cru qu'elle se rapportait, non à la ruine de Samarie, comme nous le pensons, mais à celle de Jérusalem, et que l'empire dont elle prédit la ruine future était l'empire de Kaldée, et non celui d'Assyrie. D'où ils ont conclu qu'elle ne pouvait avoir été écrite que peu avant (Knobel, Bleek) ou peu après (Reuss, Kuenen, etc.) la ruine du royaume de Juda, plus de cent ans après Isaïe. Quelques-uns même ont voulu que l'auteur vécût à Babylone, vers la fin de l'exil, ce qui n'a pas besoin de réfutation.

Mais où ces critiques ont-ils vu qu'il fût question ici de la ruine du royaume de Juda par les Kaldéens? Il n'y est nullement question des Kaldéens : *l'Assyrie* et l'Égypte sont seules nommées (XXVII, 13, cf. v. 1) comme les deux pays d'où Dieu retirera son peuple, ce qui correspond parfaitement à l'horizon historique du prophète Isaïe et aux espérances exprimées ailleurs par lui-même (XI, 11, 15 *s.*) et par ses contemporains (Hosée, *passim*; Zak. X, 10). Rien ne nous oblige à identifier « la cité de désordre » (XXIV, 10), « la ville fortifiée » (XXVII, 10) qui doit être détruite, avec Jérusalem; tout indique au contraire qu'il faut l'identifier avec Samarie : l'iniquité qui doit être

expiée, c'est « l'iniquité de Jacob » (XXVII, 9) ; « les emblèmes d'Ashéra et les colonnes solaires, » qui doivent être détruits et ne plus se relever (l. c.), sont mentionnés par Isaïe dans un de ses oracles antérieurs (XVII, 8) comme des objets de culte vénérés dans le royaume des Dix Tribus ; ce sont « les enfants d'Israël » qui doivent être dispersés en Assyrie et en Egypte, puis revenir et adorer Jéhovah à Jérusalem (XXVII, 12 *s.*), et il n'est pas dit que Jérusalem doive être, dans l'intervalle, détruite et rebâtie. Bien au contraire, le sort de la ville sainte, où « Jéhovah règnera » avec « gloire » (XXIV, 23), est opposé à celui du pays, qui va être ravagé. Sans doute le royaume de Juda aura part à la dévastation générale, comme Isaïe n'a cessé de le prédire depuis le début de son ministère, mais il ne sera pas entièrement détruit comme le royaume du nord ; il est dit au contraire à plusieurs reprises qu'il sera protégé de Dieu (XXV, 9 *s.* ; XXVI, 1 *ss.* ; XXVII, 2 *ss.*). Le prophète nous le montre soupirant sous l'invasion (XXVI, 16-19), soumis à des maîtres étrangers (v. 13), mais attendant avec patience que Dieu ait accompli son œuvre de vengeance sur « les habitants du pays » (v. 20 *s.*), et survivant, non-seulement à l'invasion, mais aussi à la ruine des trois grandes puissances de l'époque (XXVII, 1 *ss.*). La cité qui doit être détruite (XXIV, 10 ; XXVII, 10) n'est donc pas la capitale du royaume de Juda, mais celle du royaume d'Israël ; l'invasion dont il s'agit n'est pas celle des Kaldéens, mais celle des Assyriens, et l'objection capitale élevée contre l'authenticité de cette prophétie tombe avec la fausse interprétation qu'on en avait donné (1).

(1) On peut mentionner comme curiosités l'opinion de Hitzig, qui place la composition de cet oracle en Assyrie (!), à la veille de la

V. L'oracle contre Tyr.

En même temps que Salman-asar envahissait le royaume d'Israël et venait mettre le siége devant Samarie (725), il s'emparait, comme nous l'avons déjà dit, de la côte phénicienne jusqu'à Akko et peut-être plus loin. Nous savons par un fragment d'une histoire de la Phénicie écrite par Ménandre, fragment qui nous a été conservé par l'historien juif Flavius Joseph dans son *Archéologie* (IX, 14, 2), que la plupart des villes phéniciennes, Sidon, Akko, la vieille Tyr elle-même, c'est-à-dire la partie de cette ville située sur le continent, se soumirent ; mais l'île de Tyr résista vaillamment pendant cinq ans et remporta même avec douze vaisseaux une victoire navale sur une flotte de soixante vais-

ruine de Ninive par les Mèdes et les Kaldéens (!), et celle d'Ewald, qui veut qu'il date de l'époque de l'expédition de Cambyse contre l'Egypte (!). — La plupart des arguments que nous venons d'alléguer s'opposent aussi à l'opinion proposée avec réserve par M. G. Rawlinson, qui pense que la désolation du territoire décrite au chap. XXIV est peut-être celle qui accompagna l'invasion de Sennakhérib. *Ancient monarchies*, II, p. 162, note 2. — Quant à l'interprétation apocalyptique de Delitzsch, adoptée avec quelques modifications par Nægelsbach, d'après laquelle il serait question ici, non de la dévastation de la Palestine et puis de la ruine de Babylone, mais de la destruction du globe terrestre (!) et de la cité quelconque qui sera dans l'avenir le centre du monde ennemi de Dieu, elle est tout à fait invraisemblable. Le peuple dont le pays va être ravagé est évidemment le peuple d'Israël (XXIV, 5 ; XXVII, 10 *s.*). Si dans XXIV, 16-20, il était question de la destruction du globe, que deviendraient les élus, que Delitzsch se représente rassemblés à Jérusalem (v. 14 *s.*) ? et comment Jéhovah règnerait-il ensuite sur la colline de Sion à Jérusalem (v. 23) ?... etc.

seaux, fournie au roi d'Assyrie par les autres villes conquises. Les Assyriens la bloquèrent pendant cinq ans sans parvenir à s'en emparer. C'est sans doute au commencement de ce siège, vers l'an 725 ou 724, pendant que le siège de Samarie se prolongeait, que fut composé l'oracle relatif à Tyr (ch. XXIII). L'imagination du prophète se représente les navires phéniciens revenant de la colonie de Tarsis (en Espagne, à l'embouchure du Guadalquivir) et apprenant, à la hauteur de l'île de Chypre (Kittîm, Kition), la ruine de la métropole. Par une prosopopée hardie il s'adresse à eux et leur dit de se lamenter. Puis s'adressant aux habitants de la côte, il leur montre dans la dévastation de cette ville « orgueilleuse et antique, » de ce « marché des nations », une œuvre de Jéhovah. « Dès que le bruit en parviendra aux Egyptiens, ils trembleront, comme à une nouvelle de détresse. » (1) sentant bien qu'après avoir dompté Tyr, les Assyriens se dirigeront sur l'Egypte. Les colonies s'affranchissent du joug de la métropole (v. 10). Les Sidoniens se retirent en Chypre, mais « là même ils ne trouvent pas de repos » (v. 12), soit que la colonie, qui s'était précédemment révoltée et avait imploré le secours du roi d'Assyrie (2), les chasse et les force à chercher un autre asile, soit que les Assyriens eux-mêmes les y poursuivent (3). Tyr sera oubliée pendant soixante-dix ans ; mais au bout de ce temps, comme une courtisane oubliée, qui parcourt la ville en jouant et en chantant pour se faire re-

(1) Lisez TSaR, comme dans XXX, 20. La vocalisation masoréthique n'est pas tolérable. — On se souvient des « angoisses patriotiques » du premier ministre de France, à la nouvelle de la victoire de Sadowa.

(2) Ménandre, dans Jos., *Arch.* l. c.

(3) Nous verrons, en effet, que Sargon pénétra à Chypre.

marquer, elle reprendra de nouveau son trafic avec tous les royaumes de la terre ; seulement elle en consacrera les gains à Jéhovah.

Avant d'examiner jusqu'à quel point cette double prédiction s'est réalisée, il faut expliquer un texte obscur qui a a été souvent invoqué contre l'authenticité de l'oracle. C'est le verset 13, qui porte textuellement ces mots : « Voici, la terre des Kaldéens, ce peuple [qui] n'était pas, l'Assyrie l'a fondée pour des habitants du désert. Ils ont élevé leurs postes d'observation, ils ont détruit ses palais ; il l'a mise en ruines. » Dans ce texte énigmatique, ou, pour mieux dire, inintelligible (1), la plupart des interprètes ont cru voir que c'étaient les Kaldéens qui devaient ravager la Phénicie, et ils en ont conclu, les uns (Eichhorn, Bertholdt, Rosenmüller, Hitzig, etc.), que cet oracle ne peut pas être d'Isaïe, et qu'il se rapporte, non au siège de Tyr par les Assyriens sous Salman-asar, mais au siège de la même ville par les Kaldéens sous Nabukodonosor, d'autres (Jérôme, Vitringa, Hengstenberg, Delitzsch) qu'Isaïe a voulu parler du siège qui devait avoir lieu plus de cent ans après lui, et non de celui qui eut lieu de son temps, d'autres enfin (Gesenius, Knobel) qu'il s'agit bien du siège de Tyr par les Assyriens et que les Kaldéens sont nommés ici, comme ailleurs les Elamites et les soldats de Kir (XXII, 6), simplement parce que ces divers peuples formaient une portion importante de l'armée assyrienne. Mais aucune de ces différentes suppositions n'est justifiable, parce que le texte ne parle pas des Kaldéens, mais de leur *pays*. Or, on ne voit pas comment, à propos du siége de Tyr et de la dévastation de la Phénicie, le prophète en serait venu à parler du pays des Kaldéens. Le seul pays

(1) M. Kuenen le reconnaît franchement *(Hist. crit.)*.

dont il puisse parler dans un pareil contexte est celui des Phéniciens (1). Aussi Ewald a-t-il pensé qu'Isaïe avait écrit *Kananéens* et non *Kaldéens* : « Voici le pays des Kananéens, ce peuple (lui-même) n'est plus, » etc. Mais ces deux mots n'offrent pas plus de ressemblance en hébreu qu'en français, et il est difficile d'admettre qu'ils aient été pris l'un pour l'autre par les copistes. Nous arriverons au même but d'une manière plus simple, en supposant que les mots, qui primitivement n'étaient pas séparés les uns des autres, ont été mal divisés en cet endroit et qu'au lieu de AReTs KaSDIM (le pays des Kaldéens ou plutôt de Kaldée), il fallait lire ARTsêK ShâDIM (2). Nous traduisons donc : « Voici, ce peuple qui n'était plus (3) dévaste ton pays ; l'Assyrie l'a constitué pour les bêtes des déserts, » c'est-à-dire ravagé au point que, désormais, les bêtes sauvages peuvent seules y faire leur demeure. Ce peuple, dont les Phéniciens aimaient à croire qu'il « n'était plus, » qu'il n'avait plus d'importance, qu'il n'était plus à craindre, le parallélisme et l'ensemble de l'oracle montrent clairement que ce sont les Assyriens, qui jadis avec Assour-natsir-pal et Salman-asar II avaient fréquemment envahi l'Asie occidentale et qui avaient encore plus récemment, sous Raman-nirar, soumis Tyr au tribut (4), mais dont la puissance avait tout à coup subi une atteinte profonde, par la prise et la destruc-

(1) Remarquez aussi que les trois suffixes féminins qui suivent, et dont les deux derniers au moins indiquent évidemment la Phénicie, ne peuvent se rapporter qu'au mot AReTS qui précède, ce qui prouve que ce mot désigne aussi la Phénicie, et non la Kaldée.

(2) Participe pluriel de *Shoud* = *Shâdad* (Ps. xci, 6), construit avec le nom collectif « peuple » comme dans ix, 1 et ailleurs.

(3) Cf. xv, 6.

(4) *W. A. I.*, I, 35, l. 12.

tion de Ninive (1), jusqu'à ce que Touglat-pal-asar s'étant emparé de la royauté rendit à l'empire assyrien une vigueur nouvelle et conduisit de nouveau ses armées vers l'occident. Qu'il nous soit permis de faire observer que notre interprétation donne une phrase régulière et une pensée sans obscurité (2). Nous considérons donc comme certain qu'il s'agit ici, non des Kaldéens, mais des Assyriens, et c'est uniquement à ce point de vue que nous devons maintenant examiner la question de l'accomplissement de cette prophétie.

Je ne pense pas qu'on puisse raisonnablement objecter à la réalité de son accomplissement le fait que, d'après Ménandre, l'île de Tyr résista victorieusement pendant cinq ans aux attaques des Assyriens. L'oracle se rapporte moins à la ville de Tyr en particulier, comme semble le dire la suscription, qu'à la Phénicie dans son ensemble (3), et il suffit que cette contrée ait été ravagée par Salmanasar et que les villes du littoral, y compris la vieille Tyr,

(1) V. plus haut, p. 110 *s.*

(2) La théorie fondée par Gesenius sur ce passage et adoptée par beaucoup d'auteurs, encore par M. Reuss, d'après laquelle les Kaldéens seraient originaires de la région montagneuse où habitent maintenant les Kurdes et auraient été transplantés en Babylonie par un roi assyrien, peu avant la composition de cet oracle (au VIII^e^ ou au VII^e^ siècle avant notre ère), n'a plus besoin de réfutation. Leur nom se lit dans les inscriptions assyriennes dès le IX^e^ siècle, et rien absolument n'autorise à penser qu'ils eussent été transplantés par les Assyriens dans la Babylonie, qui n'était nullement alors une province de l'empire d'Assyrie. Pour une réfutation plus complète de cette hypothèse, V. G. Rawlinson, *Ancient monarchies*, I, p. 57 *ss.* Au reste, notre interprétation du texte d'Isaïe lui enlève son unique base.

(3) V. 2, 4, 11 *s.*

aient été forcées de se soumettre, pour que la prophétie se soit réalisée dans ce qu'elle a d'essentiel. Que l'île de Tyr ait résisté victorieusement, comme le veut Ménandre, d'après des sources phéniciennes intéressées à mettre en relief tout ce qui pouvait flatter l'amour-propre national, ou qu'elle ait succombé sous les coups de Sargon, le successeur de Salmanasar, comme ce monarque semble vouloir l'insinuer, mais sans insister autrement (1), au fond peu importe : il est certain en tout cas que la puissance de Tyr fut abaissée par l'invasion assyrienne et que, comme l'avait prévu le prophète (v. 5), après s'être emparés de la Phénicie, les Assyriens se portèrent contre l'Egypte, dont l'armée fut battue par Sargon à Raphia (720). Sur ce point donc, la prophétie nous paraît s'être accomplie suffisamment, sauf peut-être quelques détails auxquels les prophètes eux-mêmes n'attachaient certainement pas d'importance et qui n'étaient destinés qu'à rendre leur pensée plus frappante ou à la revêtir d'une forme plus poétique.

Mais Isaïe ne dit pas seulement que Tyr sera prise, il dit qu'elle sera oubliée pendant 70 ans (2) et ne reprendra son

(1) I-na qabal tam-tiv mat Ia-am-na-ai sa-an-da-nish ki-ma nu-u-ni i-ba-ru-u va u-shap-shi-hu mat Qu-e u er Tsur-ri. « Au milieu de la mer il prit comme un poisson... le pays d'Iamna et subjugua (?) le pays de Ko et la ville de Tyr. » *Inscr. du cylindre*, l. 21 (Oppert, *Les inscr. de Dour-Sarkayan*, p. 13 et 14. Cf. p. 4, l. 31 *s.*).

(2) Le prophète ajoute : « Comme les jours d'un seul roi, » c'est-à-dire environ le temps que peut régner un roi (qui règne longtemps). — Quelques auteurs ont supposé que cette fin de la prophétie (v. 15-18) était une interpolation postérieure, datant de la période perse (Ewald, Kuenen, etc.). Cela nous paraît fort invraisemblable. — Ewald attribue l'oracle lui-même à un disciple d'Isaïe, ce qui n'est pas moins arbitraire.

commerce qu'au bout de ce temps. Sur ce point également la prédiction, pourvu qu'on ne la prenne pas trop à la lettre, a dû se réaliser. Il est infiniment probable que le commerce des cités phéniciennes, et de Tyr principalement, reçut une rude atteinte par le fait des invasions de Salmanasar, de Sargon, de Sennakhérib et d'Assarhaddon, qui se vante dans ses inscriptions d'avoir détruit Sidon, où régnait Abdi-milkout (Abd-Melkart). Tyr conserva pourtant une certaine importance : sous Assarhaddon elle avait un roi, Baal, qui, comme la plupart des rois de la côte et de Chypre, comme Manassé, roi de Juda, en particulier, payait tribut au roi d'Assyrie (1), et qui, lorsqu'Assour-bani-pal au début de son règne marcha contre l'Egypte, vint avec tous les autres lui « baiser les pieds. » Il se révolta peu après (vers 665), avec le roi d'Aradus et quelques autres, mais ils furent vaincus et se virent obligés, pour se concilier la grâce du vainqueur, de lui envoyer à Ninive, avec des présents considérables, chacun une de ses filles (Baal y ajouta même les filles de son frère) pour le harem d'Assour-bani-pal (2). Jusqu'à cette époque et au delà, c'est-à-dire pendant plus de 60 ans, le joug de l'Assyrie paraît donc avoir pesé, à peu près sans interruption, sur la ville de Tyr. Mais vers le milieu du VII^e^ siècle, par conséquent 70 ans environ après l'invasion de Salmanasar en Phénicie et en Palestine, une soudaine et rapide décadence commence pour l'empire d'Assyrie, qui ne tarde pas à succomber sous les coups des Mèdes et des Babyloniens (606). Les cités phéniciennes durent naturellement profiter de l'affaiblissement de la puissance assyrienne pour s'affranchir, et

(1) *W. A. I.*, III, 15 et 16, col. v, l. 12.
(2) G. Smith, *Hist. of Assur-bani-pal.*

Tyr put reprendre son trafic avec une activité nouvelle. Il est vrai qu'elle eut bientôt une autre lutte à soutenir contre les Kaldéens, qui, comme nous l'avons dit plus haut, assiégèrent Tyr pendant 13 ans. Mais enfin elle dut jouir d'un demi-siècle de paix et de prospérité à partir de l'époque qu'Isaïe avait fixée comme celle de son relèvement; cela ne suffit-il pas pour nous autoriser à dire que, sur ce second point comme sur le premier, la prophétie a reçu son accomplissement?

Reste le dernier point. Les gains de Tyr devaient, à partir de son relèvement, être consacrés à Jéhovah (v. 18). Avouons-le sans détour, il n'est pas probable que les commerçants tyriens aient envoyé à Jérusalem, après le milieu du VII^e^ siècle, beaucoup plus d'offrandes qu'ils n'y en envoyaient avant l'invasion de Salmanasar. Il se peut que, sous le coup des malheurs qui frappaient leur patrie, quelques Tyriens se soient convertis au culte du vrai Dieu; mais il est clair que la masse demeura idolâtre. Que faut-il donc penser de cette prédiction et de plusieurs autres analogues relatives à l'Ethiopie (XVIII, 7) à l'Egypte et à l'Assyrie (XIX, 18-25)? Il faut nous rappeler que les prophètes croyaient l'avènement du royaume de Dieu beaucoup plus proche qu'il n'était en effet, et qu'Isaïe et les prophètes de son temps étaient persuadés que tous les peuples viendraient un jour adorer Jéhovah à Jérusalem. La prédiction qui nous occupe et les prédictions analogues sont nées du rapprochement de ces deux idées. On a souvent essayé de les expliquer par un effet de perspective, qui caractérise, dit-on, la vision prophétique : on suppose que le prophète embrassait du même coup d'œil plusieurs événements séparés les uns des autres par des siècles, ici le relèvement commercial de Tyr et la conversion de ses

habitants. Il nous paraît plus simple d'y voir une des limites ou des lacunes de l'inspiration prophétique (I Cor. XIII, 9), sans avoir recours à une hypothèse hasardée, dont rien ne prouve l'exactitude. Car, s'il est certain que les prophètes ont eu parfois des visions, rien ne nous autorise à penser que ce fût là la forme habituelle de leurs révélations.

VI. L'oracle contre l'Assyrie à l'époque de la première invasion de Sargon.

Salman-asar ne vit pas la fin des deux sièges qu'il avait entrepris ; il ne fut pas témoin de la chute de Samarie. Les documents assyriens nous apprennent qu'il mourut au bout de cinq ans de règne, la troisième année de son invasion en Palestine. Sargon (Sar-kin ou Sarghina), qui lui succéda, n'était pas son fils. Le début de son règne fut marqué par la prise de Samarie, d'où il emmena en captivité vingt-sept mille deux cent quatre-vingts personnes (722).

Dès que la mort de Salman-asar fut connue à Babylone, le vice-roi Iloulaï fut chassé et remplacé par un prince national, ce Merodak-bal-adan, « roi de la mer, » que nous avons déjà vu prendre part à la révolte des chefs kaldéens sous le règne de Touglat-pal-asar. Le canon de Ptolémée le nomme Mardokempad. La vraie prononciation de ce nom, qui avait été déjà porté par un ancien roi de Babylone, est Mardouk-bal-iddin (le dieu Mardouk a donné un fils). Merodakbaladan, sachant bien que le nouveau roi d'Assyrie, quel qu'il fût, ne le laisserait pas paisible possesseur du trône de Babylone recherche et obtient l'alliance du puissant royaume des Elamites, situé de l'autre côté du Tigre. Dès l'année suivante, en effet, Sargon accourt pour reconquérir la Babylonie, et il se vante dans ses inscriptions

d'avoir battu dans les plaines de Kalou Mardouk-bal-iddin et Houmbanigas, roi d'Elam, son allié. Il faut croire cependant que la victoire ne fut pas tellement décisive, puisque Merodakbaladan occupa encore pendant douze ans (721-709) le trône de Babylone. Il est probable qu'après avoir remporté un avantage plus ou moins sérieux sur les troupes kaldéennes et élamites, Sargon, sentant son autorité encore mal affermie et sa domination menacée du côté de l'occident, se hâta de conclure la paix avec son habile et puissant adversaire et le reconnut comme vice roi de Babylone.

A l'occident, en effet, la coalition de l'Egypte et des rois de la côte, contre laquelle Salman-asar IV avait dû diriger une expédition qui l'avait retenu trois ans, se reformait rapidement, ou, pour mieux dire, elle n'avait jamais cessé d'exister, mais elle reprenait de nouvelles forces et un nouveau courage depuis la mort de Salman-asar et la révolte de la Babylonie. Après avoir commis la faute de laisser tomber Samarie sans essayer de la secourir, le roi d'Egypte, Sabakon, se ravisait et envoyait enfin une armée au roi de Gaza, Hanon (le même que Touglat-pal-asar avait déjà vaincu), pendant que vers le nord le roi de Hamath, Iloubid ou Iaoubid, se faisait le centre d'une résistance à laquelle se joignirent bientôt les villes d'Arpad, de Simyra, de Damas et même de Samarie, dont le territoire pouvait sans doute, malgré la destruction toute récente de la capitale, fournir encore des combattants.

Après avoir pacifié la Babylonie, Sargon se hâte d'accourir pour pacifier aussi l'occident (720). Il rencontre d'abord sur sa route l'armée du roi de Hamath et de ses alliés, l'écrase près de la ville de Karkar, fait écorcher vif le malheureux Iloubid, brûle Karkar et ravage les autres cités

coalisées (1), par conséquent aussi Samarie ou du moins l'ancien royaume des Dix Tribus. Puis il se dirige, à travers la Palestine, qu'il dévaste sur son passage, contre le roi de Gaza et contre le roi d'Egypte qui s'avance à son secours.

Sargon semble avoir voulu saisir cette occasion de s'emparer de Jérusalem (Is. x, 11). Il est vrai que le royaume de Juda ne faisait point partie de la ligue et que depuis Akhaz, il était demeuré fidèle à l'alliance de l'Assyrie (xxviii, 15-18; x, 20). Mais Sargon sentait bien que c'était là une alliance forcée, que le peuple n'avait subie qu'à regret et qui, au moindre échec, se transformerait bien vite en hostilité. A la veille de la grande bataille qu'il allait livrer contre les Egyptiens et les Philistins réunis, il aurait préféré avoir Jérusalem entre ses mains que de la sentir entre les mains d'un allié sur la fidélité duquel il ne pouvait pas compter et qui, en cas de revers, se joindrait peut-être tout à coup à ses ennemis pour l'écraser. Il semble donc, pendant son passage à travers la Palestine, avoir envoyé, dans la direction du nord au sud (x, 28-32), un corps d'armée pour essayer de s'emparer de Jérusalem, s'il était possible, par un coup de main. Cette conjecture est confirmée par un texte de Michée (i, 9-12), qui, dans une prophétie antérieure, il est vrai, à la ruine du royaume d'Israël, montre les Assyriens pénétrant après la prise de Samarie « jusqu'à la porte de Jérusalem, » et par Sargon lui-même, qui se vante, dans une de ses premières inscriptions, d'avoir « subjugué le pays lointain de la Judée (2). »

(1) Ina kirib erani shunuti bel hitthi aduk va tul lummû ushashkin. *Grande inscr. de Khorsabad*, l. 35 *(Journal asiatique*, 1863).

(2) Mushaknish mat Ia-u-du sa ashar-shu rûqu (Layard, 33, l. 8).

Quand Isaïe apprit que l'Assyrien osait s'avancer contre la cité sainte elle-même, il fut saisi d'une profonde indignation. Il est vrai qu'il n'avait cessé depuis le commencement de son ministère de déclarer que le pays serait ravagé ; mais il n'avait pas entendu dire par là que les ennemis pénètreraient en vainqueurs dans la ville même de Jérusalem, surtout depuis qu'un roi pieux en occupait le trône. Au contraire, ils devaient être dispersés au dernier moment par la puissance divine (1). L'Assyrie était à ses yeux un instrument, une verge, un fléau, dont Dieu se servait pour châtier son peuple, non pour l'écraser ou l'anéantir. A la vue de cette ambition insatiable, qui s'empare successivement, et comme en se jouant, de tous les royaumes, Karkemish et Kalno (2), Arpad et Hamath, Damas et Samarie (x, 9), à la vue de cet orgueil demesuré, qui ne suppose pas que rien puisse lui résister et qui a l'audace de s'attaquer à la demeure même de Jéhovah (x, 10 *ss.*), Isaïe prend la parole (x, 5 — xii), il crie « malheur à l'Assyrie ! » il lui dénonce un châtiment prochain ; bientôt sa puissance sera abattue par le Tout-puissant, et « le reste de Jacob, » un reste seulement, car auparavant tout le pays doit être ravagé, « se convertira au Dieu fort » (x, 5-34). Alors un descendant d'Ishaï (père de David) sage et intelligent, vaillant et pieux, fera régner

(1) Cf. xiv, 32 ; xxviii, 16 ; xxix, 2, 5, 7 *s.*

(2) Nous avons supposé plus haut, p. 78, que cette ville était peut-être identique à la ville nommée Gananati dans les inscriptions assyriennes. Nous devons dire cependant qu'il y avait une ville de ce nom dans le pays de Kar-dounias ou d'Akkad, en Babylonie, qui fut prise par Salmanasar II (Layard, 91, l. 78). Celle-ci serait-elle identique à la Kalné de la Genèse (X, 10) ?

dans le pays la justice, la paix et la connaissance de Jéhovah (XI, 1-9) ; « les nations se tourneront vers lui et son séjour sera glorieux » (v. 10). Alors l'Eternel rassemblera d'Assyrie et d'Egypte, de Patros (Haute-Egypte) et d'Ethiopie, d'Elam et de Shinear (Babylonie), de Hamath et des îles de la mer, les dispersés d'Israël et de Juda. L'inimitié qui existait entre ces deux portions du peuple de Dieu disparaîtra. Réunis enfin de nouveau en un seul peuple, ils étendront leur domination sur les peuples voisins, Philistins et Orientaux, Edom, Moab et Ammonites (v. 11-14). Des prodiges analogues à ceux qui signalèrent jadis la sortie d'Egypte se reproduiront, afin de permettre au reste du peuple de Dieu de revenir d'Egypte et d'Assyrie (v. 15 *s.*). Et de même qu'après le passage de la mer Rouge, les Hébreux chantèrent un cantique d'actions de grâces à Jéhovah, de même, après leur délivrance, les Israélites de l'avenir loueront aussi leur Libérateur. La prophétie se termine par un court et beau cantique qu'ils sont censés devoir chanter alors (ch. XII) et qui offre de grandes ressemblances avec celui par lequel les Israélites célébrèrent jadis leur délivrance (Ex. XV). (1)

Il ne faut pas sans doute prendre à la lettre chacun des traits de ce tableau. Mais qu'Isaïe ait cru, comme les autres prophètes ses contemporains, au retour plus ou moins rapproché des exilés, retour qui serait suivi d'une ère de

(1) L'authenticité du chap. XII a été contestée. Ewald y voit une addition faite après le retour de la captivité de Babylone. Ce doute paraît peu fondé, même à M. Kuenen. « Les particularités du style d'Esaïe se retrouvent à un tel degré dans ce fragment, dit-il fort justement, qu'il serait surprenant que, longtemps après, un autre écrivain eût si bien pu imiter la manière du grand prophète. » — Les doutes de M. Maurice Vernes (*Mélanges de critique relig.*, p. 201 *ss.*) sont encore moins fondés.

puissance et de prospérité matérielles pour le peuple de Dieu, et que cette double espérance ne se soit réalisée que très imparfaitement lors du retour de Babylone, c'est ce qu'il nous paraît difficile de méconnaître.

Gesenius, Rosenmüller, Knobel, etc., ont placé comme nous la composition de cette prophétie peu après la ruine de Samarie, sans connaître l'expédition de Sargon en 720, qui ne nous a été révélée que par les inscriptions de ce monarque. D'autres critiques, au contraire, Lowth, Ewald, Kuenen, etc., l'ont rapportée à la fin du ministère d'Isaïe, à l'époque de l'invasion de Sennakhérib. Plusieurs raisons ne nous permettent pas d'adopter cette opinion. D'abord la manière dont il est parlé ici de la prise de Samarie (x, 9-11) indique suivant toute vraisemblance que cet événement était encore récent, tandis que nous savons maintenant par les documents assyriens que l'invasion de Sennakhérib n'eut lieu que vingt ans après, en 702. Ensuite, au moment où Isaïe composa cet oracle, l'alliance du royaume de Juda avec l'Assyrie subsistait encore (x, 20), comme quelques années avant la ruine de Samarie, quand il écrivait le chapitre XXVIII (cf. v. 15 et 18). Cet oracle offre aussi beaucoup plus de ressemblances avec ceux du commencement du ministère d'Isaïe qu'avec ceux de la fin : l'expression « un reste se convertira » (x, 21) rappelle le nom du premier fils d'Isaïe (Sheâr-yâshoûb), qui apparaît au début de son ministère (VII, 3) ; une autre expression non moins caractéristique (x, 23) se retrouve au chapitre XXVIII (v. 22). Enfin, la marche de l'armée assyrienne décrite au chapitre X (v. 28-32), et qui va du nord au sud, correspond beaucoup mieux à celle que dut suivre Sargon pour se rendre de Karkar, où il venait de battre Iloubid, à Raphia, près de la frontière d'Egypte, où il devait bientôt mettre

en déroute l'armée de Sabakon, qu'à celle de Sennakhérib, qui descendit, comme nous le verrons plus tard, depuis Sidon tout le long de la côte jusqu'à Lakis et de là seulement, c'est-à-dire *par l'ouest*, envoya une armée contre Jérusalem (XXXVI, 2; II Rois XVIII, 17).

M. Kuenen allègue cependant en faveur de la thèse contraire que, d'après x, 11, « les Assyriens se proposaient alors de détruire Jérusalem, » et qu'il n'y a « qu'un seul moment où Isaïe ait pu avoir cette certitude, — celui où Sennakhérib commença son expédition contre Hézékiah. » Mais cette menace ou plutôt cette sorte de bravade que le prophète met dans la bouche du conquérant : « Comme j'ai fait à Samarie..., ne ferai-je pas de même à Jérusalem? » n'a pas le sens précis et absolu que lui donne M. Kuenen. Il suffisait qu'une armée assyrienne fût en marche contre Jérusalem pour qu'Isaïe fût en droit de supposer qu'elle voulait lui faire subir le même sort qu'à la ville de Samarie, c'est-à-dire la soumettre et, en cas de résistance, la détruire.

Au reste, il se peut que la marche décrite par le prophète n'ait pas été suivie jusqu'au bout par le corps d'armée détaché dans la direction de Jérusalem, car rien n'indique que la capitale de Juda ait été assiégée à cette époque. Il est probable que, trouvant la place trop forte pour s'en emparer au passage, les Assyriens continuèrent leur marche contre les Philistins et les Egyptiens.

Trop faible pour résister seul à ce choc formidable, le roi de Gaza évacua la Philistie à l'approche de Sargon et concentra ses forces avec celles de l'armée égyptienne que Sabakon avait, en personne, amenées à son secours. « Le *sultan* d'Egypte » (comme Sargon le nomme) (1) et le roi de

(1) *Gr. inscr. de Khors.* l. 25 (*J. asiat.* 1863), Schr., *K. u. A. T.* p. 156.

Gaza furent battus près de Raphia et ne durent leur salut qu'à la fuite. Après cette grande bataille, qui assura pour longtemps à l'Assyrie la domination de l'Asie occidentale et réduisit l'Egypte à l'impuissance, Sargon « reçut les tributs de Pharaon (Pi-ir-'-u), *roi* d'Egypte, » c'est-à-dire probablement du roi de Tanis, qu'Isaïe, quelques années après, nomme aussi « Pharaon » et « fils des anciens rois » (XIX, 11) (1), de Samsi, reine d'Arabie, » vaincue autrefois par Touglat-pal-asar, « et d'Ittamar le Sabéen. » Désormais maître incontesté de toute cette portion de l'Asie, il transporta en Syrie et dans l'ancien royaume d'Israël diverses peuplades de la Kaldée et de la Médie, à la place des populations qu'il en avait enlevées pour les transplanter en orient (2).

(1) Il faut probablement l'identifier avec le Séthos d'Hérodote (II, 140 *s.*) et avec Séti III, dont le Musée du Louvre possède une stèle.

(2) *Inscr. de Dour-Sarkayan*, p. 13, l. 20 (La traduction de ce texte, à la page 21 du même ouvrage, est manifestement inexacte), p. 32 (= Botta, IV, 75 : si-it-ta-ti-shu-nu as-su-hav-va ina er Sa-me-ri-na u-she-shib. « Je transplantai les restes de ces peuples et les fis habiter dans la ville de Samarie. » Ce texte des *Annales de Sargon* fait partie du récit de sa septième campagne ; et la mention du tribut de Pharaon, de Samsi etc, vient immédiatement après), p. 30, fin du récit de la première campagne (= Botta, IV, 70 : ..... nishi adi marshiti-shunu assuhav-va ..... [ina mat] Hatti usheshib. « Je transplantai..... hommes (le chiffre manque) et les fis habiter au pays des Hettiens » (Syrie).

CHAPITRE V

ISAÏE (*suite.*)

Ses prophéties à l'époque de la prise d'Asdod

Depuis cette époque (720) jusqu'à la maladie d'Hézékiah, qui eut lieu la quatorzième année de son règne, c'est-à-dire en 714 (1), nous ignorons entièrement ce qui se passa dans le royaume de Juda, et Isaïe ne fit rien, ne prononça aucun discours dont le souvenir se soit conservé. Il est probable que pendant ce temps le roi et le prophète travaillèrent de concert à la réforme religieuse inaugurée dès le début du règne d'Hézékiah. Ce dut être une période de calme relatif pour le royaume de Juda : Sargon, occupé à des expéditions lointaines contre les Arméniens, les Mèdes et diverses peuplades de l'orient, dont la plupart nous sont inconnues, resta sept ans sans se tourner de nouveau vers l'occident.

On sait le rôle que joua le prophète Isaïe auprès d'Hézékiah lors de sa maladie (XXXVIII ; II R. XX). Il l'engage d'abord à se préparer à la mort. Cependant, témoin

(1) Cette date résulte de ce que Dieu promet d'ajouter 15 ans à la vie d'Hézékiah (II Rois, XX, 6 ; Is. XXXVIII, 5), qui en régna 29. 29 — 15 = 14. Il me paraît probable cependant que les mots *15 ans* n'appartenaient pas au discours primitif d'Isaïe, mais y ont été ajoutés plus tard par l'historien.

de la douleur du roi et comprenant qu'il s'est tourné vers Dieu et lui a adressé une prière ardente, il retourne bientôt vers lui pour lui promettre, au contraire, la guérison et pour indiquer un remède, qui eut un plein succès. Il lui promit en même temps que Dieu le protégerait pendant le reste de son règne contre les attaques de l'Assyrie. — En quoi consista le *signe* qu'il lui donna à cette occasion ? c'est ce qu'il est difficile de dire. Qu'il ait eu l'intention d'accomplir un acte extaordinaire, miraculeux, devant Hézékiah, comme il avait offert, au début de son ministère, d'en accomplir un devant son père Akhaz (VII, 10 *ss.*), cela n'est pas plus surprenant dans un cas que dans l'autre. Mais comment l'ombre a-t-elle pu reculer sur le cadran? Il est clair que le mouvement de rotation de la terre n'a pas été renversé. Une éclipse n'aurait pas produit un tel phénomène. A moins de considérer ce récit comme purement mythique, ce qui n'est pas sans offrir de sérieuses difficultés, on ne peut guère hésiter qu'entre ces deux suppositions : ou la réfraction des rayons solaires eut pour cause l'interposition d'un nuage (Michaelis, Rosenmüller, etc.) (1), ou elle fut le produit d'une illusion d'optique, que la maladie d'Hézékiah aide à comprendre, sans l'expliquer entièrement. Cette dernière supposition n'a rien d'incompatible avec le récit biblique, et elle laisse subsister dans toute son intégrité le caractère miraculeux de l'acte accompli par le prophète. — Le cantique composé par Hézékiah à l'occasion de son rétablissement (Is. XXXVIII, 9-20) est l'une des plus belles productions de la poésie lyrique des Hébreux, et témoigne de la profonde piété de ce roi, aussi bien que de sa recon-

(1) V. Winer, *Bibl. Wœrterb.*, art. *Hiskias*, vers la fin : « A Metz, en 1703, l'ombre recula d'une heure et demie à un cadran solaire. »

naissance envers Dieu dans cette circonstance spéciale.

Cependant Merodakbaladan, à qui Sargon avait dû, au début de son règne, abandonner le gouvernement de Babylone, avait purement et simplement pris le titre de roi et ne reconnaissait en aucune façon l'autorité du monarque assyrien. Mais pour se maintenir indépendant et empêcher Sargon de marcher de nouveau contre la Babylonie, il était obligé de lui créer sans cesse de nouveaux ennemis et de nouvelles difficultés sur toutes les frontières de son vaste empire. C'est lui qui, de concert avec le roi d'Elam, avait fomenté en Médie, en Arménie et ailleurs ces révoltes toujours renaissantes dont Sargon eut tant de peine à triompher. Avant même que la résistance des Arméniens et des Mèdes eût été brisée, Merodakbaladan s'occupa de susciter à l'Assyrie de nouvelles complications vers l'occident. Les peuples de l'Asie occidentale ne demandaient pas mieux que de s'affranchir du tribut, il s'agissait seulement de leur en donner le courage en leur fournissant les moyens de lutter avec quelque chance de succès contre les armées assyriennes. L'alliance de l'Egypte et celle de la Kaldée devaient remplir ces conditions. Il fallait seulement décider le plus grand nombre possible des états de l'Asie occidentale à s'engager dans la ligue, afin qu'elle fût d'autant plus forte, et que l'Assyrie, manquant de point d'appui dans le pays, eût d'autant plus de peine à vaincre leur résistance. Des envoyés de Merodakbaladan vinrent dans l'Asie occidentale et probablement aussi en Egypte pour organiser cette coalition.

L'Egypte était alors divisée en un certain nombre de royaumes distincts et indépendants les uns des autres, dont les principaux étaient celui de Tanis, où la vingt-troisième dynastie continuait sans doute à régner nominale-

ment et à s'attribuer la royauté de l'Egypte, celui de Saïs, ceux de Bubaste, de Hanès (Héracléopolis), de Memphis (1), etc. Par deux fois les princes de Saïs, Tafnekht et, après lui, son fils Bokenranf (Bocchoris), avaient essayé d'absorber à leur profit les principautés voisines et à fonder une nouvelle dynastie, la vingt-quatrième, qui réunît sous son sceptre l'Egypte entière. Mais les autres princes, qui n'étaient pas d'humeur à se laisser déposséder, avaient appelé à leur secours les rois d'Ethiopie, descendants des rois-prêtres d'Ammon-Râ, qui, exilés en Nubie par les Pharaons de la vingt-unième dynastie, y avaient fondé un royaume puissant, dont la capitale était Napata, et y avaient introduit la civilisation et le culte de l'Egypte. La première fois, Pi-ânkhi, le roi éthiopien dont les princes égyptiens avaient imploré l'appui, s'était contenté, après avoir battu Tafnekht, d'un simple hommage de suzeraineté de la part de tous ces princes et de Tafnekht lui-même. Mais lorsque, après la mort de Pi-ânkhi, Bokenranf essaya de nouveau de réunir toute l'Egypte sous sa domination, les Ethiopiens revinrent bientôt sous la conduite de Shabak (Sabacon, So). Celui-ci, après avoir battu Bokenranf, le fit brûler vif comme rebelle (vers 730), et, non content, comme Pi-ânkhi, de soumettre l'Egypte à une sorte de vasselage, il prit le protocole des Pharaons et fonda la vingt-cinquième dynastie.

Délivrée des divisions qui la paralysaient, l'Egypte put de nouveau jouer un rôle sur la scène du monde. C'est alors que nous l'avons vue pour la première fois soutenir les petits états de l'Asie occidentale contre la puissance envahissante de l'Assyrie. Mais la défaite de Raphia (720)

(1) Is. xix, 13.

paraît avoir compromis l'autorité de Shabak. Les princes nationaux reprirent courage et s'affranchirent du joug éthiopien. Shabak fut obligé de se retirer dans la Haute Egypte, où il mourut bientôt après (1). Son fils, Shabatok (Sabacon II), ne parvint pas à reconquérir sur l'Egypte l'autorité que son père avait perdue, car, tandis que Sargon nomme celui-ci « sultan d'Egypte » (2), il ne donne à son fils que le titre de « roi de Miloukh, » c'est-à-dire d'Ethiopie (3), et, plus tard encore, Sennakhérib distingue

(1) Pour plus de détails sur ces événements, dont la première partie ne nous est connue que depuis peu par la stèle de Pi-ânkhi, découverte par M. Mariette au Djébel-Barkal, v. Maspero *(Hist. ancienne)*, Duncker *(Gesch. des Alterthums)*, etc.

(2) *Grande inscription de Khorsabad (Journal asiatique*, 1863), l. 25. Cf. cependant Botta, IV, pl. 71, V, pl. 138.

(3) Que le pays de Miloukh soit bien l'Ethiopie, et non la Maréote (dans l'ouest de l'Egypte), comme le veulent MM. Lenormant et Maspero, ou la Libye, comme le pense M. Oppert *(Inscr. de Dour-Sarkayan*, p. 29; *Records of the past*, VII, p. 26), c'est ce qui ne peut plus être contesté. En voici quelques preuves sans réplique. Assourbanipal dit que dans sa première campagne il alla au pays de Makkan et au pays de Meloukha (Smith, *Hist. of Assurbanipal*, l. 51), et un peu plus loin (l. 69), quand il part pour cette même expédition, il dit qu'il se dirigea vers l'Egypte et l'Ethiopie (ana mat Mutsur u mat Kûsi). Dans la seconde, qui fut dirigée contre les mêmes ennemis, il dit qu'il alla à Moutsour et à Kous. Assarhaddon s'intitule tantôt roi d'Egypte, de Patros et de Kous, tantôt roi d'Egypte et de Miloukh (V. Oppert et Ménant, *Grande inscr. de Khorsabad, Journal asiatiq.*, 1864, p. 194). On ne comprend pas pourquoi, après s'être exprimé ainsi, M. Oppert a changé d'avis. Enfin dans une liste géographique *Mak-kan KI* est traduit par *Mu-tsur* et *Mi-luh-ha KI*, par *Ku-su (Transac. of bibl. Arch.* I, p. 87). — Le fait qu'il est question

très nettement le roi de Miloukh et les rois d'Egypte (1). Mais s'il ne fit pas rentrer sous sa domination les princes égyptiens, il n'en demeura pas moins le plus puissant des rois de la vallée du Nil, qui lui reconnaissaient peut-être une sorte de suzeraineté d'honneur et suivaient habituellement sa politique extérieure.

Les envoyés de Merodakbaladan n'eurent pas de peine à décider le roi d'Ethiopie et les princes égyptiens à entrer dans la ligue et à promettre leur appui aux petits rois asiatiques. Comptant sur leur secours, les Philistins, particulièrement ceux d'Asdod, se préparèrent à s'affranchir du joug de l'Assyrie. Les Edomites, les Moabites, se joignirent à la coalition (2). Restait à décider le royaume de Juda, dont le territoire séparait la Philistie de Moab et d'Edom et qui depuis Akhaz était demeuré fidèle à l'alliance assyrienne. Les ambassadeurs babyloniens, ayant appris la maladie et la guérison d'Hézékiah, vinrent à Jérusalem, ostensiblement pour féliciter le roi de son retour à la santé, mais en réalité pour obtenir son adhésion à la ligue. « Hézékiah, dit le texte sacré, leur montra tout son arsenal et tous ses trésors » (XXXIX, 2; II R. XX, 13). D'où il est facile de conclure qu'il ne repoussa pas la proposition des envoyés babyloniens. Cette conclusion si naturelle est confirmée par une inscription de Sargon nouvellement dé-

de navires de Miloukh (*W. A. I.*, II, 46, l. 7) ne prouve pas que ce fût un pays maritime, car il est parlé dans le même texte (l. 2 et 3) de navires assyriens et de navires d'Our.

(1) *W. A. I.*, I, 37-42, col. 2, l. 73 *ss.*; III, 12, l. 23 *ss.* (Schrader, *Keilinschr. u. A. T.* p. 172 et 185). V. aussi mon discours sur les *Inscriptions assyriennes et l'A. T.*, p. 36.

(2) V. Smith, *Assyrian discoveries*, p. 289 *s.*

couverte, qui nous apprend que Juda, aussi bien qu'Edom et Moab, était au nombre des coalisés (1).

Isaïe blâma cette alliance avec la Kaldée, aussi sévèrement qu'il avait blâmé jadis, sous Akhaz, l'alliance avec l'Assyrie; et de même qu'il avait prédit les invasions assyriennes et égyptiennes comme conséquence de la première, il annonça la ruine de la dynastie et l'exil à Babylone comme conséquence de la seconde (XXXIX; II R. XX). Toutefois, comme il avait promis peu auparavant à Hézékiah que Jéhovah le «délivrerait, lui et Jérusalem, de la main du roi d'Assyrie» (XXXVIII, 6), il ne lui dénonça tous ces malheurs que pour une époque postérieure à sa mort. Prévoyait-il que les Kaldéens remplaceraient bientôt les Assyriens dans la domination de l'Asie et que ce seraient eux qui porteraient le dernier coup au royaume de Juda? Cela ne serait pas impossible : l'énergie et l'habileté d'un roi comme Merodakbaladan, qui parvenait à se maintenir pendant douze ans sur le trône de Babylone en face d'un adversaire comme Sargon, étaient bien de nature à lui laisser entrevoir l'avenir de la race kaldéenne. Mais cela n'est pas nécessairement contenu dans cette remarquable prophétie Michée aussi, à la même époque, prédit l'exil des habitants de Jérusalem à Babylone (IV, 10), mais il l'attend manifestement des Assyriens (cf. V, 4 *ss.*), et dans un avenir très rapproché : « *Maintenant* tu sortiras de la ville, etc. » Isaïe peut avoir fait de même. Babylone était momentanément au pouvoir des Kaldéens, mais elle avait été naguère et ne devait pas tarder à retomber au pouvoir du roi d'Assyrie, qui prenait alors les titres de « roi de

(1) *Ibid.* Il est regrettable que le texte de cette inscription n'ait pas encore été publié.

Babylone, roi du pays de Soumir et d'Akkad. » Rien n'empêche que, dans la pensée d'Isaïe, le roi de Babylone dans le palais duquel les descendants d'Hézékiah devaient être eunuques, fût le roi quelconque, assyrien ou kaldéen, qui possèderait Babylone. Il est probable que la question que nous venons de soulever ne se posait pas pour lui. Que Babylone fût entre les mains des Kaldéens ou des Assyriens, elle était à ses yeux, comme aux yeux de Michée, le centre de la puissance ennemie qui devait causer la destruction temporaire du royaume de Juda, mais qui devait à son tour être vaincue (cf. xxv, 1-5), tandis que Jérusalem renaîtrait de ses cendres sous le sceptre équitable et pacifique d'un descendant de David. Et cette manière d'envisager la grande cité de l'Euphrate bâtie par Nemrod (Gen. x) était conforme à la réalité. Depuis que Ninive, détruite en grande partie par les Mèdes et les Babyloniens, avait cessé d'être la capitale de l'Assyrie, la seule capitale possible de ce vaste empire était Babylone, et nous avons vu qu'elle l'avait été, en effet, sous Touglat-pal-asar et probablement aussi sous Salmanasar IV. Elle ne devait pas tarder à le redevenir, à la fin du règne de Sargon. Même quand Ninive eut été rebâtie par Sennakhérib, c'est là qu'Assarhaddon résidait de préférence, et c'est là que le fils d'Hézékiah, Manassé, fut emmené captif par ce monarque (II Chr. xxxiii, 11). Le successeur d'Assarhaddon, Assour-bani-pal, y régna aussi pendant vingt-deux ans. Bref, Babylone a dû être envisagée par Isaïe et Michée comme la vraie capitale de l'empire qui faisait peser alors sur l'Asie un joug de fer, et c'est à ce titre qu'ils ont prédit l'un et l'autre la déportation des Juifs en Babylonie. C'est aussi à ce titre qu'Isaïe a déjà prédit (xxv, 1-5) et prédira encore sa ruine.

Il y avait une autre raison, plus décisive et plus profonde,

pour que Babylone fût aux yeux des prophètes le symbole de l'empire d'Assyrie. Non-seulement elle en faisait partie et en était depuis près d'un demi-siècle la ville la plus importante et la plus connue, mais elle en avait été aussi *l'origine*. C'est là que Nemrod avait fondé l'empire qui s'était ensuite étendu sur le reste de la Kaldée et sur l'Assyrie (Gen. x, 8-12) (1). Cet empire s'était plus tard, par la force des choses, divisé en deux, celui du nord et celui du sud, toujours en lutte l'un contre l'autre, parce que les rois de Babylone croyaient avoir des droits à la possession de l'Assyrie et les rois de Ninive, à la possession de la Kaldée. Mais au fond il n'y avait là qu'un seul et même empire, avec la même religion, les mêmes mœurs, la même civilisation, un empire dont les deux moitiés pouvaient à tout moment se réunir sous la main d'un Touglat-pal-asar, d'un Sargon ou d'un Nabukodonosor. La région du Tigre et de l'Euphrate, dans son ensemble, était toujours aux yeux des Hébreux « le pays de Nemrod » (Mik. v, 5). Dès lors, quel nom de ville était plus propre à désigner cette région que celui de la capitale fondée jadis par Nemrod?

Ce n'est pas tout. Il s'agissait pour les prophètes d'opposer à Jérusalem, la ville où Dieu réside, qu'il aime et où l'on célèbre ses louanges, une ville dont le nom fût un symbole d'impiété, de révolte contre Dieu, et servît ainsi à caractériser les projets audacieux et insensés des rois d'Assyrie contre Jérusalem. A cet égard encore, quel nom était mieux choisi que celui de la ville où, d'après la tra-

(1) Nemrod est le sujet du verset 11, et non Assour, qui n'apparaît jamais dans l'Ancien Testament comme nom d'homme, mais toujours comme nom de pays : « De ce pays il sortit en Assyrie et bâtit Ninive, » etc.

dition, on avait entrepris de bâtir une tour qui s'élevât jusqu'au ciel et où Jéhovah avait confondu ce dessein (Gen. xi) ? Appeler le roi d'Assyrie « roi de Babylone » (Is. xiv, 4 *ss.*) (1), c'était faire allusion, non-seulement à son despotisme et à son esprit de conquête, analogues à ceux de Nemrod, mais aussi à l'audace, à l'impiété de ses desseins contre le peuple de Dieu et à la ruine inévitable qui l'attendait. Aussi Isaïe, dans le magnifique chant de triomphe qu'il met dans la bouche des rois vaincus, à l'arrivée du roi de Babylone (d'Assyrie) dans le Sheol, fait-il manifestement allusion au récit de la tour de Babel :

Comment es-tu *tombé des cieux*, étoile du matin, fils de l'aurore ?
Tu avais dit en ton cœur : « *Je monterai aux cieux*,
Au dessus des étoiles de Dieu j'élèverai mon trône,
Et je siégerai sur la montagne de l'assemblée (des dieux) (2), dans les [profondeurs du nord ;
Je monterai sur les hauteurs des nuages,
Je ressemblerai au Très Haut. »
Mais tu as été précipité au Sheol,
Dans les profondeurs de la tombe (xiv, 12-15).

Qui ne voit la ressemblance frappante qui existe entre le contenu de ces beaux vers et cette tour « dont le sommet » devait « atteindre le ciel » (Gen. xi, 4), mais qui ne put être achevée et tomba en ruines ?

Le nom de Babylone était si bien choisi pour désigner la puissance ennemie du vrai Dieu que l'Apocalypse l'a

(1) Cf. II Chron. xxviii, 19, où Akhaz est nommé « roi d'Israël, » parce qu'il était animé de l'esprit des rois d'Israël (Cf. Mik. vi, 16).

(2) Cf. le récit assyrien du Déluge, l. 7, où il est dit de Xisuthrus, le Noé babylonien, qu'il est assis *dans l'assemblée des dieux* (ina buhri ilani).

adopté pour l'appliquer à l'empire romain (XIV, 8, etc.) (1).

Hézékiah ne reçut pas les avertissements et les menaces du prophète avec la déférence et l'humilité qu'on pouvait attendre d'un tel roi. Son parti était pris, il avait sans doute déjà donné sa parole aux ambassadeurs babyloniens. Le parti politique partisan de l'alliance avec l'Egypte, que nous verrons plus tard à l'œuvre à l'époque de l'invasion de Sennakhérib, existait déjà et jouissait en ce moment de la faveur royale. Quoi qu'il en soit, Hézékiah répondit avec une ironie dédaigneuse, à peu près comme eût pu faire son père Akhaz : « La parole de l'Eternel que tu as dite est bonne. » Et comme le prophète le regardait sans doute avec étonnement, attendant une explication, il ajouta : « Certainement, puisqu'il y aura paix et fidélité durant ma vie !... » Trait d'esprit misérable, qui dut laisser dans l'âme du prophète la plus pénible impression et dont le souvenir dut plus tard remplir de honte l'âme du roi.

Résolu à suivre la voie que lui avaient indiquée les am-

(1) Le nom de Nemrod, qui signifie *le rebelle*, n'est pas moins bien choisi pour désigner le roi de cet empire ennemi de Dieu que l'Apocalypse nomme Babylone. Cette considération m'a porté à penser que le « nom d'homme » qui correspond au fameux chiffre 666 de l'Apocalypse (XIII, 18) était, non Néron César, comme le veulent un si grand nombre d'interprètes, mais Nemrod. Ce nom ne donne par lui-même que 294. N = 50 + M = 40 + R = 200 + D = 4. Mais on sait que chez les anciens on ajoutait habituellement au nom propre celui du père précédé du mot *fils*. Le nom complet de ce personnage était donc NeMRoD BeN KouSh (cf. Gen. x, 8), ce qui donne précisément 666 (294 + 2 + 50 + 20 + 300 = 666), en retranchant le *vav* qui n'est pas indispensable au nom de Koush (Cf. Nombr. XII, 1 ; Amos, IX, 7 ; Dan. XI, 43). V. mon *Etude sur les chap.* XII-XIX *de l'Apocalypse.*

bassadeurs babyloniens, Hézékiah cessa de prendre conseil d'Isaïe et noua des relations avec l'Egypte, en particulier avec la cour de Tsoan (Tanis) et avec celle de Hanès (Héracléopolis) (xxx, 1 *ss.*). Le prophète, déplorant cette politique imprudente, répéta alors publiquement, en deux discours, ce qu'il avait dit au roi en particulier : qu'en punition de cette conduite coupable, qui n'était pas évidemment le fait du roi seulement, mais de la majorité de la nation, Jérusalem serait bientôt assiégée et détruite. Tandis que jusqu'alors il avait annoncé qu'elle échapperait au siège et à l'invasion, il prédit maintenant une ruine totale et qui durera longtemps. Dans le chapitre xxx, il censure d'abord l'alliance avec l'Egypte comme contraire à la volonté de Jéhovah et déclare qu'elle sera inutile (1-7). — On en avait eu la preuve déjà plus d'une fois. — Puisque ses auditeurs ne veulent pas croire à ses prophéties, Dieu ordonne au prophète d'écrire celle-ci dans un livre, pour qu'on puisse voir un jour qu'elle s'est accomplie (8-11). A cause de leurs péchés, en particulier à cause de l'alliance avec l'Egypte, Isaïe leur annonce une ruine à peu près complète (12-18) (1). Cependant il restera en Sion un peuple affligé, mais pieux et docile à la voix des prophètes, et Dieu le rendra prospère et glorieux (19-26), tandis qu'il détruira l'Assyrie et son roi (27-33).

Le second discours (xxxii, 9-20) s'adresse spécialement aux femmes insouciantes et légères. Le prophète leur annonce plus explicitement encore la ruine totale de Jérusalem, « de toutes les maisons joyeuses de la cité folâtre, » « du palais et des remparts » (xxxii, 9-14). Cet

(1) Au v. 18, il faut, à cause du parallélisme, lire IDdOM au lieu de IâROuM. Cf. Jér. xlvii, 6; Lam. ii, 18; Jos. x, 12 *s.*

état de désolation durera longtemps, mais il aura pourtant un terme : « l'esprit d'en-haut » ranimera de nouveau le peuple de Dieu, qui sera désormais juste et prospère, tandis que « la ville, » la capitale de l'empire assyrien, Babylone, sera abaissée (15-19) (1). A la pensée de cet avenir de bonheur et d'abondance réservé à son peuple, le prophète s'écrie : Bonheur à vous qui sèmerez partout près des eaux (c'est-à-dire, dont le pays sera bien arrosé et par conséquent fertile, cf. xxx, 25) (2), qui laisserez en liberté le pied du taureau et de l'âne » (c'est-à-dire, qui n'aurez plus besoin de mettre des entraves ou des licous aux animaux domestiques, parce qu'ils ne risqueront plus de s'échapper ni de faire aucun mal. Cf. xi, 6-9) (3).

Il me semble difficile de méconnaître la différence qui existe entre ces deux prophéties et celles que nous avons étudiées précédemment. Tandis que jusqu'ici le prophète a déclaré que Jérusalem serait atteinte par l'invasion, une fois même qu'elle serait assiégée (ch. xxix), mais qu'elle échapperait, que les efforts des ennemis seraient impuissants contre elle, il déclare maintenant qu'elle succombera, qu'elle sera détruite, et pour longtemps. Il y a même progrès de l'une de ces prophéties à l'autre, comme dans les précédentes. De même que dans les précédentes il a d'abord annoncé d'une manière générale la désolation du pays et n'a parlé que plus tard du siège de Jérusalem, de même ici il suppose d'abord qu'il restera à Jérusalem, après le siège, « un peuple » humble, misérable et pieux (xxx, 19 *ss.*),

(1) Le parallélisme montre suffisamment que la ville ne peut être Jérusalem, mais doit être la capitale de l'Assyrie.

(2) Cf. aussi xxxv, 6 *s.*

(3) Cf. aussi xxxv, 9.

tandis qu'il déclare plus tard que les palais et les remparts de la ville sainte seront détruits et abandonnés aux « ânes sauvages et aux troupeaux » (XXXII, 14). Mais quoi qu'il en soit de cette dernière gradation, que Jérusalem dût demeurer entièrement déserte ou qu'il dût y rester encore quelques rares habitants, il n'en est pas moins évident que, d'après les deux dernières prophéties que nous venons de résumer, Jérusalem devait succomber à peu près complètement et pour longtemps aux attaques de ses ennemis, tandis que, d'après les précédentes, elle devait être protégée de Dieu et leur opposer une résistance invincible, ou du moins être délivrée par lui au dernier moment.

Cette divergence serait d'autant plus difficile à méconnaître que, vers la même époque, Michée prédit aussi la prise et la ruine totale de Jérusalem (III, 12 ; IV, 14) (1).

Ces deux discours ne sont pas seulement en contradiction avec les discours précédents d'Isaïe, mais aussi avec ceux qu'il prononça plus tard, lors de l'invasion de Sennakhérib; car, après avoir annoncé, comme nous venons de le voir, pour un avenir prochain la ruine de Jérusalem, il promit alors, au contraire, comme dans ses discours antérieurs, que Dieu protégerait sa sainte cité (XXXI, 4 *s.*; XXXIII ; XXXVII, 22 *ss.*). Et c'est pour cela que nous ne pouvons rapporter ces deux discours, comme font la plupart des critiques, à l'époque de l'invasion de Sennakhérib. Car le même prophète ne peut avoir dit au même moment deux choses aussi différentes ou plutôt aussi opposées, et l'on comprend difficilement qu'un si grand

(1) Michée (IV, 8) me paraît faire allusion à Is. XXXII, 14. Entouré de troupeaux paissants, Ophel en ruines sera comme une « tour de troupeau. »

nombre de critiques allemands, d'ordinaire si habiles à « couler le moucheron, » à relever les plus légères divergences des textes sacrés, aient pu, sans s'en apercevoir, « avaler un tel chameau » (1).

Mais comment Isaïe a-t il pu, à quelques années d'intervalle, tenir un langage aussi différent? S'est-il donc mis en contradiction avec lui-même ? Nous ne le pensons pas. Jérémie nous donne l'explication de cette contradiction apparente. Un jour que les sacrificateurs et les faux prophètes voulaient le faire périr pour avoir prédit la ruine du temple et de Jérusalem, il leur répondit : « L'Eternel m'a envoyé pour prophétiser contre cette maison et contre cette ville... Mais maintenant améliorez votre conduite et vos actions, écoutez la voix de l'Eternel votre Dieu, *et l'Eternel se repentira du mal qu'il a prononcé contre vous.* » (Jér. XXVI, 12 *s.*). Les vieillards qui le défendirent en alléguant l'exemple du prophète Michée et du roi d'Hézékiah partageaient la

(1) C'est au point que Knobel voudrait ne faire qu'un seul discours des trois chapitres XXX-XXXII, comme si un homme raisonnable pouvait dire, dans le même discours, d'abord qu'une ville sera à peu près entièrement détruite (XXX), puis qu'elle sera protégée par Dieu (XXXI, 4 *s.*), enfin qu'elle sera entièrement détruite (XXXII, 13 *s.*). — Les deux prophéties ch. XXX et XXXI-XXXII, 8, ont été rapprochées à cause de la ressemblance de leur début, qui est dirigé contre l'alliance avec l'Egypte ; mais ce n'est pas une raison pour qu'elles soient de la même époque. — Un exégète allemand, M. Nowack, s'est pourtant aperçu récemment de la difficulté, et il place les chap. XXIX-XXXII vers l'an 711, c'est-à-dire entre la ruine de Samarie et l'invasion de Sennakhérib (*Stud. u. Krit.*, 1881, p. 308). Cette idée se rapproche beaucoup de la nôtre. Nous pensons seulement que le chap. XXIX est de la même époque que le XXVIII^e^, et surtout que XXXI-XXXII, 8, est de la même époque que le XXXIII^e^.

même pensée (v. 17-19). Michée avait (comme Isaïe) prédit la ruine de Jérusalem. Au lieu de le faire mourir, « Hézékiah et tout Juda craignirent Jéhovah et le supplièrent » de détourner ce malheur ; « *et Jéhovah se repentit du mal qu'il avait prononcé contre eux.* » Qu'est-ce à dire ? C'est que les prédictions des prophètes étaient conditionnelles, et que leurs menaces en particulier ne s'accomplissaient que si ceux contre qui elles étaient dirigées persistaient dans leurs mauvaises actions et leurs mauvais sentiments. Si au contraire ils se repentaient, elles étaient abrogées ou du moins suspendues. C'est, au reste, ce que Jérémie enseigne ailleurs expressément (XVIII, 5-10) ; et c'est pour cela que les menaces des prophètes sont si souvent accompagnées d'exhortations à la repentance (Jér. IV, 3 *ss.*; Héz. XVIII, 30-32, etc.). Aussi un grand nombre de leurs prédictions menaçantes ne se sont-elles pas accomplies, parce que ceux contre qui elles étaient dirigées s'humilièrent et se repentirent. C'est ce qu'enseigne aussi très clairement le livre de Jona : les Ninivites s'humilient, et la prédiction de la ruine de Ninive au bout de quarante jours ne s'accomplit pas. Parfois la menace n'est pas complètement abrogée, parce que les crimes qu'elle vise étaient trop grands ou parce que la repentance n'était pas assez profonde, mais le châtiment est du moins adouci ou prorogé à une époque plus éloignée (I Chron. XII, 5-8 ; I Rois, XXI, 29 ; II R. XXII, 15-20). Et comment pourrait-il en être autrement ? Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'ainsi il vive (Héz. XXXIII, 11).

Dans les premiers temps de son ministère, Isaïe espérait que le ravage du pays suffirait à faire rentrer le peuple en lui-même. Plus tard, quand il vit qu'au lieu de revenir sincèrement à Dieu, comme la réforme religieuse d'Hézékiah

aurait pu le faire espérer, le peuple de Juda honorait Jéhovah des lèvres, mais que son cœur demeurait éloigné de lui, il comprit qu'il fallait que Jérusalem fût assiégée, mais il pensait que la délivrance merveilleuse dont elle serait alors l'objet aurait pour effet d'en convertir les habitants. Plus tard encore, quand il vit Hézékiah lui-même se laisser entraîner par le torrent et traiter avec l'Egypte et Babylone une alliance funeste et contre nature, Dieu lui révéla que la ruine de Jérusalem serait la conséquence de cette politique insensée, de ce mépris absolu pour les conseils des prophètes ; et son contemporain Michée répéta les mêmes menaces (1). Mais le livre de Jérémie nous apprend, ce qu'il eût été facile de supposer, que le pieux roi Hézékiah ne persista pas longtemps dans les sentiments coupables qu'il avait témoignés lors de l'ambassade de Merodakbaladan. Ces menaces furent alors tacitement abrogées, jusqu'à ce que, la même infidélité se reproduisant plus tard, elles fussent reprises par Jérémie et les autres prophètes ses contemporains ; et Isaïe put, à l'approche de l'invasion de Sennakhérib, promettre de nouveau, comme autrefois, à un peuple moins infidèle, la protection de Jéhovah.

Dès que l'alliance de la Kaldée, de l'Egypte et des états de la côte fut conclue, les événements suivirent rapidement leur cours. Le roi d'Asdod, Azour, donna le premier le signal de la révolte en refusant le tribut (713) (2). Peu

(1) M. Kuenen dit que « Michée et Isaïe diffèrent l'un de l'autre sur ce point » *(Prophets,* p. 166-170). Cela ne me paraît pas exact. C'est Isaïe qui diffère de lui-même.

(2) *Grande inscr. de Khorsabad,* l. 90 *ss.* — Cette date résulte : 1° de ce que la nouvelle inscription dont nous avons parlé plus haut place en la neuvième année de Sargon l'expédition d'Asdod que tous

après, l'on vit avec étonnement dans les rues de Jérusalem un homme vénérable qui se promenait déchaussé et demi-nu. C'était Isaïe, qui s'était dépouillé, sur l'ordre de Dieu, de ses sandales et du grossier manteau de poil (sac) qu'il portait habituellement (comme Elie, comme Jean-Baptiste). Il n'expliqua pas alors le sens de cette action symbolique ; mais ceux qui le virent durent bien comprendre qu'il voulait prédire par là aux Asdodites et à leurs alliés la ruine et la déportation. L'armée assyrienne, en effet, ne tarda pas à paraître. Sargon, occupé alors en orient, envoya contre Asdod son *tourtan* ou général en chef, qui la prit sans peine (xx, 1), remplaça Azour par son frère Akhimit et se retira sans emmener personne en captivité. Isaïe n'en continua pas moins à se montrer de temps en temps en public dans le même accoutrement. Pendant ce temps, le nouveau roi d'Asdod, imposé par le vainqueur, devenait naturellement de plus en plus impopulaire ; il fut bientôt renversé par ses sujets, qui élevèrent à sa place un certain Iavan qui n'appartenait pas à la famille royale (711). Alors enfin Isaïe expliqua le sens de l'action symbolique qu'il accomplissait depuis trois ans (xx, 3). Il déclara que c'était un signe, un présage, non pas tant pour les habitants d'Asdod que pour leurs alliés les Egyptiens et les Ethiopiens, que le roi d'Assyrie emmènerait bientôt demi-nus et déchaussés, à la confusion des habitants de la côte qui mettaient en eux leur confiance (xx, 3-6).

On a souvent supposé que, dans la pensée du prophète,

les autres textes placent à la onzième ; 2° de ce qu'Isaïe marcha nu-pieds pendant trois ans (xx, 3). L'expédition a donc duré trois ans, ou pour mieux dire il dut y en avoir deux, à plus d'un an d'intervalle, la première contre Azour, la seconde contre Iavan.

la défaite de l'Egypte et de l'Ethiopie devait avoir lieu au bout de trois ans. Mais le texte ne peut pas s'interpréter ainsi, quioque les ponctuateurs semblent avoir voulu indiquer ce sens en mettant l'*athnakh* avant les mots « trois ans. »

Jusqu'à ces dernières années, dans l'ignorance profonde où l'on était de l'histoire de cette époque, on avait supposé que la prédiction d'Isaïe s'était accomplie de point en point, qu'après avoir pris Asdod, dont le siège l'avait retenu trois ans, Sargon (que plusieurs confondaient avec Salman-asar !) avait pénétré en Egypte, où il avait détruit la ville de No-Amon (cf. Nahoum III, 8-10), c'est-à-dire la célèbre Thèbes aux cent portes, puis en Ethiopie, et en avait transporté les habitants en Asie (1). Les textes assyriens nous ont appris que cette supposition, si naturelle en apparence, était sans fondement. Sargon ne se vante nulle part dans ses nombreuses inscriptions de s'être emparé de l'Egypte, ni à plus forte raison de l'Ethiopie ; or, il est clair qu'un roi qui a pris soin de transmettre à la postérité le souvenir de la prise d'Asdod, n'aurait pas négligé de faire mention de la conquête de l'Egypte, si cette conquête avait eu lieu. Quant au destructeur de la ville de No-Amon, on le connaît maintenant : c'est Assour-bani-pal, qui s'en empara et la pilla vers l'an 665 (2).

Que se passa-t-il donc réellement à la suite de la prédiction d'Isaïe ? Sargon envoya une nouvelle armée pour faire rentrer les habitants d'Asdod dans le devoir. Les Egyptiens et les Ethiopiens ne s'inquiétèrent pas plus d'Asdod que

(1) Hitzig, Knobel, etc., M. Reuss lui-même, en 1876 !

(2) G. Smith, *Hist. of Assurbanipal.* V. aussi mon discours sur les *Inscr. assyr. et l'A. T.*, p. 40.

jadis de Samarie. Asdod fut prise, ses habitants transportés en Assyrie et remplacés par d'autres populations conquises. A l'approche de l'armée assyrienne, l'usurpateur Iavan effrayé s'était enfui auprès de son allié le roi d'Ethiopie (1). Qu'allait faire le vainqueur? Pénétrer en Egypte, la conquérir, réaliser enfin la prédiction du prophète? Il semble que rien ne l'en empêchait, et il l'eût fait probablement, si le roi d'Ethiopie épouvanté ne se fût décidé tout à coup à prendre une résolution qui imprimera éternellement à sa mémoire une flétrissure bien autrement indélébile que la honte qui eût pu résulter pour lui d'une défaite en bataille rangée. Il fit prendre le malheureux Iavan, qui avait cherché refuge auprès de lui, le fit charger de fers aux mains et aux pieds et l'envoya à Sargon en Assyrie.

Comme les deux textes qui nous font connaître cet acte de félonie n'ont pas encore été correctement interprétés, il est indispensable de les citer ici. Le premier se lit dans le récit détaillé de la prise d'Asdod (Botta, V, pl. 151, 10, l. 4) : [*Kash*]*-ri-tav parzil id-di-shuv-va a na ki-rib mat Ashur harra-ni ru-*[*qu-ti* (?)] *a-di mah-ri-ya ub-*[*la-shu* (?)]. Le second se trouve au début des Annales (pl. 160, l. 1) : [*Sar mat Mi-*]*luh-ha pul-hi mi-lav-vi sha Ashur bel-ya ik-*[*tu mu*]*-shu va qatâ u shepâ* (2) *kash-ri-tav parzil id-du-shu, a-na ki-rib mat Ashur a-di mah-ri-ya u-she-bi-la-ash-shu.* — Les lacunes du premier

(1) A-na i-ti-e Mu-tsu-ri sa pa-ad Mi-luh-ha in-na-bit. « Il s'enfuit vers les parties de l'Egypte qui (sont du) territoire de l'Ethiopie. » Cela prouve que le roi d'Ethiopie possédait encore au moins une portion de la Haute-Egypte.

(2) Le texte de Botta porte *shu u u lam*. Mais M. Oppert a reconnu l'erreur. Cf. Smith, *Hist. of Assurbanipal*, p. 273, l. 4; 289, l. 3; 291, l. 6, etc., où se trouve la même phrase.

de ces textes ont été mal remplies par MM. Oppert et Ménant (1) et aussi par M. Schrader, qui lit: *har-ra-ni* [*ittsabat*] *a-di mah-ri-ya* [*illikav*] (2). Cela signifie alors : « Il le jeta dans des chaînes de fer et, vers le milieu de l'Assyrie, *il prit la route et vint jusque devant moi.* » Qui prit la route de l'Assyrie pour venir devant Sargon ? Pas Iavan sans doute, puisqu'il était chargé de chaînes ! C'est donc le roi d'Ethiopie. Il fait charger Iavan de fers, puis il se hâte d'aller en Assyrie, sans doute pour en informer Sargon !... Peut-on rien imaginer de plus invraisemblable? Hâtons-nous de dire que le texte de Botta n'autorise en aucune manière de pareilles restitutions, et que le texte des Annales ne laisse aucun doute sur le sens de la phrase. Ce second texte se traduit en effet sans difficulté : « Le roi du pays d'Ethiopie, les terreurs puissantes du dieu Assour mon seigneur le frappèrent, et il le jeta, mains et pieds, dans des chaînes de fer ; vers le milieu de l'Assyrie jusque devant moi il le fit transporter » (3). Ce qui prouve que le premier doit se traduire ainsi : « Vers le milieu de l'Assyrie par une route lointaine jusque devant moi il l'envoya » (4).

La menace du prophète ne se réalisa donc pas à la lettre ; mais qui pourrait méconnaître qu'elle se soit réalisée dans ce qu'elle avait d'essentiel ? En prédisant la déportation

(1) *Journal asiatiq.*, 1863. Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 186. *Records of the past*, IX, p. 12.

(2) *Keilinschr. u. A. T.*, p. 260.

(3) Et non : il envoya ses ambassadeurs ! (Oppert, *Inscr. de Dour-Sark.*, p. 29. *Records of the past*, VII, p 26). Cf. Pognon, *L'inscr. de Bavian*, p. 88.

(4) M. G. Rawlinson fait aussi, sur l'autorité de G. Smith (*Zeitchrift für ægypt. Sprache*, 1869, p. 107), partir le roi d'Ethiopie pour l'Assyrie (*Ancient monarchies*, II, p. 147) !

des Egyptiens et des Ethiopiens, Isaïe avait voulu exprimer sous une forme frappante la certitude de leur défaite et de leur abaissement devant l'Assyrie. Certes, si jamais abaissement fut profond, c'est bien celui-là. Au reste, si l'Assyrie n'envahit pas alors l'Egypte, elle l'envahit quarante ans plus tard, avec Assarhaddon et Assour-bani-pal. Mais nous ne pensons pas qu'on doive voir dans ces événements postérieurs l'accomplissement de la prédiction d'Isaïe ; car, bien qu'il n'ait pas fixé à trois ans après, comme on l'a cru souvent, la conquête de l'Egypte et de l'Ethiopie, il me semble difficile de méconnaître qu'il l'attendait d'un avenir rapproché, à la suite de la prise d'Asdod ; et lui-même, dans une nouvelle prophétie sur l'Egypte (ch. xix), composée vraisemblablement peu après les événements que nous venons de raconter, prédit pour ce pays de nouveaux malheurs, mais ne fait plus mention d'invasion étrangère ni d'exil : il considérait donc sa prédiction précédente comme suffisamment accomplie par l'abaissement de l'Ethiopie et de l'Egypte devant l'Assyrie.

Mais il pensait que le châtiment dont Dieu avait voulu frapper l'Egypte et que l'habileté ou la lâcheté du roi d'Ethiopie avait su détourner, prendrait une autre forme. Si ce n'est pas l'invasion étrangère, ce seront les divisions intestines, la guerre civile et la tyrannie qui en est habituellement la conséquence, qui désoleront l'Egypte et la forceront à se tourner enfin vers le vrai Dieu. Car pour les peuples étrangers aussi bien que pour le peuple d'Israël, les châtiments que Dieu leur envoie ont pour but de les ramener à lui. Alors, dit le prophète dans son style imagé et qu'on ne doit évidemment pas toujours prendre à la lettre, « il y aura en Egypte cinq villes qui parleront la langue de Canaan et liées par serment à l'Eternel des ar-

mées, elles seront appelées chacune (1) *la ville ruinée*, » c'est-à-dire que les villes qui auront été le plus cruellement frappées par les calamités publiques seront les premières à embrasser le culte de Jéhovah et les plus ferventes. « Il y aura un autel de Jéhovah au milieu du pays d'Egypte et, près de la frontière, une colonne commémorative » de la délivrance que l'Eternel aura accordée aux Egyptiens (v. 18 *ss.*). « Il y aura une grand'route d'Egypte en Assyrie » et désormais, au lieu de se faire la guerre, ces deux pays trafiqueront paisiblement l'un avec l'autre (2). Enfin, l'Egypte, l'Assyrie et Israël seront au même titre le peuple et l'héritage de Jéhovah (v. 23-25). Rarement le génie prophétique s'est élevé aussi haut ou a pénétré aussi loin dans l'avenir. Malgré les difficultés et les imperfections qu'elle présente, cette prophétie est l'une des plus remarquables d'Isaïe et de l'Ancien Testament tout entier. Le particularisme juif a complètement disparu et fait place ici à l'universalisme le plus large. De telles paroles appellent et préparent le Christianisme.

Mais descendons de ces hauts sommets pour examiner la base sur laquelle ils s'élèvent. A quelle époque, dans quelles circonstances Isaïe prononça-t-il cet oracle? et qu'a-t-il réellement voulu dire? L'époque et les circonstances sont très difficiles à déterminer; Ewald, Umbreit y ont renoncé. Elles dépendent naturellement du sens que

(1) Lisez LâAKhaT avec l'article; cf. Ex. xvi, 22. On ne voit pas pourquoi une seule porterait ce nom; et si le prophète avait voulu dire cela, il aurait dit sans doute *une d'elles*, et non *une* seulement.

(2) Tel doit être, d'après le contexte, le sens de ce passage. Le verbe *'abad* a ici son sens primitif de *travailler* : « Les Egyptiens travailleront (feront des affaires) avec l'Assyrie. »

l'on donne à quelques-uns des détails de la prophétie, en particulier de la question de savoir qui est ce « maître dur, » ce « roi cruel, » (v. 4) auquel l'Egypte doit être livrée à la suite des guerres civiles que prévoit le prophète. Hitzig, Knobel, Schrader croient que ces mots désignent le roi d'Assyrie Sargon. Cet oracle ne ferait donc que reprendre et développer le précédent, celui du chapitre xx (1). Cette opinion ne me paraît pas admissible. Si Isaïe avait voulu parler d'une conquête étrangère, il n'aurait pas manqué de parler de défaite ou de déportation, comme au chapitre xx. Puisqu'il ne l'a pas fait, « le maître dur » doit être, non le monarque assyrien, mais quelque roi indigène, l'un des nombreux princes qui se disputaient depuis si longtemps le territoire égyptien, peut-être un descendant de cette maison de Saïs qui, par deux fois déjà, avec Tafnekht et avec Bocchoris, avait essayé de s'emparer de l'Egypte entière, et qui y parvint en effet plus tard avec Psammétik, ou peut-être aussi un nouveau conquérant éthiopien qui reconstituerait l'empire de Sabacon. Les interprètes qui ont vu dans ce « maître dur, » dans ce « roi cruel, » Psammétik lui-même (2) me semblent donc avoir été guidés par un sens exégétique plus juste que ceux qui y ont vu Sargon. Je ne crois pas cependant que leur interprétation soit exacte. — Avant de montrer pourquoi, il est utile de faire observer que la principale objection élevée autrefois par quelques critiques (Eichhorn, Rosenmüller) contre l'authenticité de cette prophétie et qui con-

(1) Schrader le place peu après la bataille de Raphia (720). *Keilinschr. u. A. T.*, p. 253. Mais il ne peut guère avoir été composé avant celui du chap. xx.

(2) Grotius, Eichhorn, Gesenius, Rosenmüller, Delitzsch, etc.

sistait à dire que l'état politique qu'elle suppose en Egypte était celui du temps de la Dodékarchie, auquel Psammétik mit un terme, et non celui du temps d'Isaïe, — ne peut plus être alléguée aujourd'hui, car nous savons par la stèle de Pi-ânkhi qu'un état fort analogue à celui que les Grecs ont désigné par le nom de Dodékarchie régnait en Egypte longtemps avant Isaïe, et divers textes assyriens et un autre texte d'Isaïe lui-même (xxx, 4) nous montrent qu'il subsistait encore de son temps. Nous nous plaçons donc au point de vue de l'authenticité, le seul admissible actuellement (1), et nous disons qu'il n'est pas vraisemblable qu'Isaïe ait voulu parler de la guerre de Psammétik contre les Dodékarques ni de son avènement au trône d'Egypte après la victoire qu'il remporta sur eux à Momemphis avec l'aide des mercenaires ioniens et cariens qu'il avait pris à sa solde, — événement qui eut lieu une quarantaine d'années au moins après la mort d'Isaïe, car nous savons par les inscriptions d'Assour-bani-pal que Tirhaka régnait encore en Egypte vers l'an 665. Les guerres civiles que prévoit le prophète sont imminentes : « Jéhovah *va* monter sur un nuage léger et entrer en Egypte... » (v. 1). Rien ne nous autorise à penser que cette prévision ne se soit pas réalisée : la division de l'Egypte en un si grand nombre d'états rivaux rend très vraisemblable l'explosion de troubles intérieurs peu après la composition de cette prophétie. Si par le « maître dur » Isaïe a voulu désigner un individu particulier, il faut y voir le premier monarque qui parvint à réunir de nouveau l'Egypte sous un seul

(1) Les raisons alléguées contre l'authenticité des v. 18-20 (Gesenius), ou 16-25 (Hitzig) ou 17-25 (de Wette) ou 18-25 (Geiger) sont plus que futiles.

sceptre, c'est-à-dire Tirhaka. Voyez ce qu'Isaïe dit du caractère terrible et dévastateur des Ethiopiens (XVIII, 2-7), et rappelons que Sabacon avait fait brûler vif le malheureux Bocchoris. Mais je ne pense pas que le prophète ait voulu parler d'un seul personnage. Il a plutôt voulu dire qu'à la suite et par l'effet des guerres civiles, l'Egypte tomberait entre les mains d'un tyran, qui serait remplacé par un autre, et ainsi indéfiniment, jusqu'à ce que, sous l'influence du malheur, les Egyptiens fussent obligés de se tourner vers Dieu. Le maître dur, le roi cruel n'est donc ni Tirhaka ni Psammétik en particulier, mais l'un et l'autre et après eux la série de tous les tyrans qui ont gouverné et gouverneront encore l'Egypte, jusqu'au jour où l'excès du malheur forcera ses habitants à « crier à Jéhovah » pour qu'il les délivre « des oppresseurs » (v. 20). C'est dire que la première partie de cette prophétie, celle qui renferme les menaces, s'est seule accomplie, et que la seconde, celle qui contient les promesses, n'a pas encore commencé à se réaliser.

A une époque où de nombreux Juifs résidaient en Egypte, un fils du grand-prêtre Onias, nommé Onias (IV) comme son père, et qui s'était réfugié en Egypte, se fonda sur cet oracle pour demander à Ptolémée Philométor la permission de bâtir un temple à Jéhovah sur le modèle de celui de Jérusalem. Il le bâtit à Léontopolis (au nord-est de Memphis), dans le nome d'Héliopolis (ville du soleil) (1), parce que, d'après une variante qui s'est conservée dans plusieurs manuscrits jusqu'à nos jours, il lisait au verset 18 KhéRèS (soleil) au lieu de HéRèS (ruine) et pensait que l'une des cinq villes converties au culte de Jéhovah devait

(1) Joseph., *Arch.*, XIII, 3, 1 *s.*

être, d'après le prophète, la ville du soleil (Héliopolis). Ce temple subsista un peu plus de deux siècles, de l'an 160 avant notre ère jusqu'à l'an 71 après Jésus-Christ, époque où il fut fermé par ordre de Vespasien. Inutile de dire que cet événement n'a absolument rien de commun avec l'accomplissement de la prophétie. La diffusion des idées juives en Egypte dans les trois siècles qui précédèrent l'ère chrétienne et même le triomphe momentané du christianisme dans ce pays ne peuvent pas non plus être considérés comme la réalisation de ces magnifiques promesses. Il ne nous est permis de l'attendre que d'un avenir encore éloigné. Le prophète ne croyait pas sans doute parler d'un avenir si lointain. Qu'importe ! il a vu le but où tend l'humanité.

CHAPITRE VI

ISAÏE (*suite.*)

Sa grande prophétie contre Babylone (XIII-XIV, 23)

Après avoir pris Asdod et fait rentrer dans l'obéissance les rois de la côte de la Méditerranée tributaires de l'Assyrie, Sargon tourna ses armes contre l'instigateur de la révolte, Merodak-bal-adan, qui, depuis douze ans, régnait à Babylone « malgré la volonté des dieux, » et contre le roi d'Elam, Soutrouk-Nakhounti, son allié, qui avait succédé à Houmbanigas ; il les vainquit et s'empara de Babylone (710), dont il fut roi jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant cinq ans. Pour la même période la liste des rois de Babylone conservée par Ptolémée porte le nom d'Arkéanos, dans lequel il est assez naturel de voir une corruption de Sarkéan = Sar-kân ou Sar-ghin (Sargôn) (1). L'année suivante (709), Sargon poursuivit Merodak-bal-adan jusque dans la Basse Kaldée, le battit de nouveau et incendia la capitale de sa petite principauté patrimoniale, Dour-Iakin. La conquête de la Kaldée fut si complète que le roi d'une île loin-

(1) Un syllabaire (Del., *Assyr. Lesestücke*, p. 66) explique le signe DU, par lequel le second élément du nom de Sargon est souvent rendu, d'un côté par *gi-in*, de l'autre par divers mots qui expriment des idées de mouvement, et au milieu desquels on remarque *ka-a-nu*.

taine, nommée Dilvoun, située dans le golfe persique, envoya des ambassadeurs pour se reconnaître vassal de l'Assyrie. Sargon revint triomphant à Babylone, où il reçut peu après les tributs des sept rois du pays de Iah, province de l'île d'Adnana ou Iadnana, située à une distance de sept jours (?) au milieu de la mer Méditerranée, c'est-à-dire de l'île de Chypre (1).

La fin du règne de Sargon fut marquée cependant par un affaiblissement sensible de la puissance assyrienne. Les Arméniens, sous Argistis, et les Mèdes, sous Déiokès (Dayaoukkou), s'affranchirent de sa domination, et Sargon n'essaya pas de porter de nouveau ses armes dans ces contrées lointaines (2). Il fut même attaqué par les Elamites, et Sennakhérib avoue qu'ils avaient enlevé à son père deux villes du territoire assyrien (3). En même temps, une révolte excitée par Merodakbaladan, qui s'était retiré chez son allié le roi d'Elam et n'attendait qu'une occasion pour ressaisir sa couronne, éclatait en Babylonie. Sargon envoya son fils Sennakhérib combattre les rebelles (4).

(1) L'identification de Iadnana avec Chypre résulte de l'énumération de ses principales villes dans une inscription d'Assarhaddon. — Qu'il faille lire *Iah*, et non Iahnagi (Oppert, Ménant), c'est ce que prouvent les textes où *Iah* est à la fin de la ligne et *nagi* (province) au commencement de la ligne suivante (Pavé de la porte M, l. 50, — de la porte I, l. 36).

(2) V. Lenormant, *Lettres assyriol.* I, p. 152 *ss.* et 60.

(3) *Cylindre de Taylor*, col. 4, l. 45 *ss.* : Er Bet-Ha-'-i-ri, er Ra-za-a, erani sha me-tsir mat Ashur, sa i-na tar-tsi abi-ya shar e-la-mu-u e-ki-mu da-na-nish.

(4) *W. A. I.*, IV, 53, n° 1. Oppert, *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions, Savants étrangers*, t. VIII, p. 545. Lenormant, *Etudes accad.* I, 3, p. 69.

C'est au milieu de ces événements, vers la fin du règne de Sargon, que me paraît avoir été composée la célèbre prophétie de la ruine de Babylone (XIII-XIV, 23), dont l'authenticité a été, si généralement et avec tant d'assurance, niée par la critique historique. Il est presque inutile de résumer cette page sublime. Rappelons seulement qu'elle décrit, en termes d'une élévation et d'une ampleur que rien n'égale, la destruction future de Babylone par les Mèdes (XIII. Cf. v. 17), et qu'elle annonce le rétablissement d'Israël dans son pays (XIV, 1 *s.*). Le prophète met ensuite dans la bouche du peuple d'Israël délivré un chant de triomphe sur la mort sanglante du roi de Babylone (XIV, 3-21) et termine en déclarant encore au nom de Jéhovah que Babylone sera anéantie, « balayée avec le balai de la destruction » (v. 22 *s.*).

Les objections réellement sérieuses qu'on peut élever contre l'authenticité de cette prophétie, que la suscription attribue expressément à Isaïe, fils d'Amots, se réduisent à deux. On a dit d'abord : Babylone était la capitale de l'empire des Kaldéens, qui fut fondé un siècle après Isaïe sur les ruines de l'empire d'Assyrie. Comment Isaïe aurait-il pu s'indigner contre des dévastations et des conquêtes qui devaient avoir lieu plus de cent ans après sa mort ? De son temps, Babylone n'avait fait aucun mal aux Hébreux ; et ceux-ci, loin de nourrir contre elle les sentiments de haine et de colère qu'exprime cette prophétie, étaient disposés au contraire à la considérer comme une alliée dans leur lutte contre l'Assyrie, ainsi que le prouve l'ambassade de Merodakbaladan et la manière dont elle fut accueillie à Jérusalem. De bonne foi, Isaïe n'a pu l'accuser par avance de crimes qu'elle n'avait pas encore commis ! — On a dit aussi : Cette prophétie suppose la déportation des Juifs en

Babylonie (XIV, 1 *s.*) et ne saurait par conséquent être antérieure à la ruine de Jérusalem.

Faisons d'abord justice de ce dernier argument. Où voit-on qu'il soit question ici de l'exil de Babylone ou de la ruine de Jérusalem? Les exilés qui doivent revenir dans leur pays sont nommés Jacob ou Israël, ce qui peut tout aussi bien, pour ne pas dire beaucoup mieux, désigner les exilés du royaume des Dix Tribus (1) que ceux du royaume de Juda. Au reste, Isaïe ne cessait d'annoncer, depuis le commencement de son ministère, une dispersion prochaine des habitants du royaume de Juda, aussi bien que la destruction du royaume d'Israël. Les Israélites qui doivent rentrer dans leur patrie à la suite de la ruine de Babylone sont donc, non les Juifs exilés en Babylonie, mais les Israélites déportés dans le centre de l'Asie et les Juifs qui ont déjà ou qui auront subi le même sort avant la ruine future de Babylone. Cette objection n'a donc aucune valeur.

Quant à la première, elle pouvait paraître irréfutable autrefois, quand l'histoire de cette époque était moins connue qu'elle ne l'est aujourd'hui. Mais depuis que les monuments assyriens nous ont appris que les rois d'Assyrie avaient alors la prétention d'être aussi les rois légitimes de Babylone, que Touglatpalasar et Sargon le furent effectivement, l'un et l'autre pendant les cinq dernières années de leur règne, que Sargon y résidait vers la fin de sa vie, comme plus tard Assarhaddon, et que c'est là qu'il reçut les envoyés cypriotes (2), il me semble que nous sommes autorisés à considérer Babylone dans cette prophétie, non

(1) V. par exemple Nahoum, II, 3.

(2) *Gr. inscr. de Khorsabad*, l. 145-149.

comme la capitale de l'empire kaldéen, mais comme la capitale de l'empire assyrien, et le roi de Babylone dont Isaïe prédit la mort sanglante, comme un successeur, non de Nabukodonosor, mais de Sargon. Nous avons déjà dit plus haut que, peu avant l'avènement de Touglatpalasar, Ninive dut être ruinée, sinon entièrement, du moins en grande partie, par les Mèdes et les Babyloniens (1). Tandis qu'elle était la capitale des rois précédents, en particulier de Salmanasar II, ni Touglatpalasar ni Sargon n'y résidaient. Quant à Salmanasar IV, nous l'ignorons, puisqu'on ne possède aucun texte de ce monarque, mais il est infiniment probable que, comme son prédécesseur, Touglatpalasar, il demeurait à Kalakh, où celui-ci avait bâti un palais (2), et qui avait été, avant Ninive, la capitale des anciens monarques. Sargon y résidait aussi (3) avant la construction de la ville de Dour-Sarghin (Khorsabad), au nord de Ninive. Dans ses inscriptions historiques, il ne nomme Ninive que pour indiquer la situation de cette nouvelle ville, tandis qu'il nomme fréquemment Babylone. Il se vante ailleurs d'y avoir restauré les temples de Nebo et de Mardouk (4), ce qui semble indiquer que ces temples avaient été détruits (5).

Rappelons aussi que la plupart des historiens anciens placent au milieu du VIII^e^ siècle la révolte des Mèdes, qui

(1) P. 110 *s.*

(2) *W. A. I.*, II, 67, l. 68.

(3) Layard, 33, l. 13 *ss.*

(4) *W. A. I.*, I, 6 ; III, 3, n° 12 b.

(5) D'après M. Oppert (*Inscr. des Sargonides*, p. 35, cité par G. Rawlinson, *Ancient monarchies*, II, p. 154), « il répara les murs de Ninive, qui étaient ruinés en plusieurs endroits. » Nous ignorons sur quel texte se fonde cette assertion. Mais en tout cas, son fils Sennakhérib se vante de les avoir rebâtis. V. plus haut, p. 111.

ne fut, d'après Hérodote, que le commencement d'une révolte plus étendue (1), et la destruction du premier empire d'Assyrie par les Mèdes et les Babyloniens réunis (2). D'après M. Lenormant, les inscriptions arméniaques racontent des guerres contre des peuples étrangers, parmi lesquels figurent à plusieurs reprises les Assyriens et les Babyloniens; et sur un des bas-reliefs trouvés à Nimrah, la capitale ruinée de l'antique pays de Namri, on voit des captifs enchaînés qui semblent être des Assyriens (3). Le sens et la date de ces monuments ne sont malheureusement pas encore assez sûrs pour fournir un argument décisif dans la question qui nous occupe. — Enfin Sennakhérib décrit la décadence dans laquelle Ninive était tombée de son temps et les travaux qu'il entreprit pour la relever de ses ruines, au commencement de son règne (4). Il dit qu'il en fit faire *de nouveau* les remparts (5). Son fils, Assarhaddon,

(1) Hérod. I, 95.

(2) V. plus haut, p. 110, note.

(3) *Lettres assyriol.*, I, p. 122 et 44.

(4) *Cylindre de Bellino*, l. 35 *ss.*; *Inscr. de Bavian* (traduite par Pognon, dans la *Biblioth. de l'école des hautes études*, 39e et 42e fascicules), l. 5 *ss.* V. Smith, *Assyr. discoveries*, p. 308. Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 211.

(5) V. plus haut, p. 111, note. Ninive avait donc été prise et ses remparts détruits avant le règne de Touglat-pal-asar. Ajoutons pour confirmer ce résultat que, tandis qu'on a retrouvé sur l'emplacement de Ninive, à Koyoundjik et à Nabi-Younès, les palais de Sennakhérib, d'Assarhaddon et d'Assour-bani-pal, on n'a retrouvé que quelques briques et quelques inscriptions antérieures au règne de Touglat-pal-asar, qui fait mention de palais et de temples dont il ne reste aucune trace (V. *Handwœrterbuch des bibl. Alterthums*, von Riehm, art. Ninive, p. 1087 *s.*). La première ruine de Ninive fut donc encore plus

travailla aussi à la reconstruction de Ninive. — De tous ces faits nous concluons que Ninive n'était plus, du temps d'Isaïe, la capitale de l'empire assyrien, tandis que Babylone le fut au moins pendant quelques années, en particulier à l'époque où nous croyons devoir placer la composition de l'oracle. Est-il étonnant dès lors qu'Isaïe l'ait envisagée comme telle (1)? Au reste, son contemporain Michée a fait de même : il prédit l'exil des Juifs à Babylone (IV, 10) (2), et il est évident par la suite de sa prophétie qu'il entend

complète que la seconde. V. aussi dans l'*Encyclop. des sciences relig.* l'art. de M. Oppert sur *Ninive*.

(1) Le fait que Babylone est appelée « la gloire de la Kaldée » (XIII, 19), — et non des Kaldéens, comme on traduit à tort généralement (il faudrait pour cela l'article), — ne prouve rien contre notre interprétation, quoi qu'en dise M. Kuenen (*Prophets*, p. 30). Babylone était la gloire de la Kaldée depuis son origine. Il ne faut pas oublier qu'avant le second empire de Kaldée, fondé par Nabopolassar en 606, il y avait eu jadis, avant la domination assyrienne, un premier empire de Kaldée, fondé par Nemrod (Gen. x, 8-10; Mik. v, 5), dont nous commençons à connaître l'histoire, grâce aux découvertes assyriologiques, et qui fut bien autrement long et *glorieux* que le second. C'est pour cela que dans Daniel (II, 39) la seconde monarchie (perse) est dite inférieure à la première (babylonienne) : elle ne le fut pas en étendue, mais en *durée*. La première désigne, en effet, non l'empire kaldéen, mais l'empire kaldéo-assyrien, sous ses trois ou quatre formes successives.

(2) Impossible de croire, avec M. Kuenen (*Prophets*, p. 164) que ce membre de phrase ait été ajouté plus tard. C'est mutiler le développement de la pensée du prophète. *Là* se rapporterait alors à *dans les champs* : « c'est là (dans les champs) que Jéhovah te délivrera *de la main de tes ennemis*. » Qui ne sent combien une telle association d'idées serait faible, pour ne pas dire plate? Au reste, les Juifs doivent « retourner, avec les enfants d'Israël (V, 2), » déjà en exil. D'où

désigner par là le centre de l'empire d'Assyrie et non celui du futur empire de Kaldée. Isaïe lui-même prédit ailleurs, non seulement au chap. XXV (v. 1-5) dont l'authenticité a été contestée, mais au chap. XXXII (v. 19) dont l'authenticité est incontestable, la ruine d'une ville, qui désigne manifestement la capitale de l'empire assyrien. Or, quelle autre ville que Babylone pouvait-il avoir en vue, puisque, en tout cas, Ninive était déchue, à cette époque, du rang qu'elle occupait jadis?

Les traits par lesquels le prophète décrit l'ambition insatiable et l'orgueil insensé du roi de Babylone dans l'oracle en question (XIV, 4 *ss.*) s'expliquent d'ailleurs aussi bien, si ce n'est mieux, par les guerres des monarques assyriens contemporains d'Isaïe que par celles de Nabukodonosor, et ils offrent une ressemblance frappante avec ceux par lesquels Isaïe décrit ailleurs l'orgueil et l'ambition des rois d'Assyrie (cf. X, 5 *ss.* ; XXXVII, 24 *ss.*). Mais il est un détail qui me paraît aussi incompréhensible si le roi de Babylone désigne ici Nabukodonosor et ses successeurs, qu'il est clair et naturel quand on y voit Sargon et ses prédécesseurs.

> Tu as ravagé ton territoire,
> Tu as tué ton peuple (XIV, 20),

s'écrie le prophète. Nous ne sachions pas et il n'est pas vraisemblable que les rois kaldéens de Babylone aient ravagé la Kaldée, tandis que nous savons que Touglat-pal-asar et Sargon dévastèrent la Babylonie pour la réduire à l'obéissance.

reviendraient-ils, si le prophète n'avait pas dit qu'ils seraient transportés à Babylone?

La mention des Mèdes (XIII, 17) et des Elamites (XXI, 2) (1), comme des deux nations principales qui doivent prendre part à la ruine de Babylone, est aussi beaucoup plus naturelle au temps d'Isaïe qu'à l'époque de l'exil. Les Mèdes, comme nous l'avons dit, avaient saccagé Ninive un demi-siècle auparavant. Touglat-pal-asar et Sargon avaient longtemps guerroyé contre eux. Sargon avait aussi fait la guerre aux Elamites, alliés de Merodakbaladan ; et, vers la fin de son règne, ceux-ci lui avaient, nous l'avons déjà dit, enlevé une portion de son territoire. En un mot, les Mèdes (au nord-est) étaient, avec les Elamites (au sud-est) et les Arméniens (au nord) les plus redoutables ennemis de l'empire assyrien au temps d'Isaïe, et leur puissance devait se maintenir et se développer pendant 150 ans encore, avec Déiokès, Phraorte et Kyaxare, avant de succomber avec Astyage sous les coups de Cyrus. Plus tard, au contraire, au moment où les adversaires de l'authenticité de cet oracle placent sa composition, l'empire médique venait précisément de s'écrouler et d'être absorbé par l'empire perse. Un prophète du temps de l'exil aurait donc nommé les Perses plutôt que les Mèdes. Le second Isaïe (ch. XL-LXVI) ne nomme, il est vrai, ni les uns ni les autres, mais il nomme Cyrus !... — Observons aussi que la manière dont il est parlé des Mèdes, ce peuple « qui n'estime point l'argent et ne se plaît point à l'or » (XIII, 17), indique qu'ils étaient encore dans un état de civilisation *peu avancé*, mais *indépendants*, ce qui convient fort bien à l'époque d'Isaïe, mais non à celle de l'exil, où ils étaient au contraire *sujets* des Perses et dans un état social bien différent de celui que

(1) L'identification des Elamites et des Perses est tout à fait arbitraire. Elam a ici le même sens que dans XXII, 6.

décrit le prophète, du moins s'il faut en croire ce que dit Xénophon, dans la Cyropédie, du *luxe* et de la mollesse de la cour d'Astyage.

Observons aussi que, vers la fin de l'exil, il y avait longtemps que Babylone, paralysée par des révolutions de palais, avait cessé d'envahir les peuples. Après Nabukodonosor, aucun autre roi kaldéen ne fut conquérant. Or, le chant de triomphe du chapitre XIV suppose manifestement une série de conquêtes récentes, dirigées principalement du côté de l'occident (cf. v. 8). Cette situation historique convient admirablement à l'époque d'Isaïe et des grandes invasions assyriennes, nullement à celle de la décadence de l'empire kaldéen. — Il y a même dans ce chant de triomphe un détail tout à fait caractéristique de la période assyrienne. Au verset 8, les sapins, les cèdres du Liban se réjouissent de ce que le conquérant ne monte plus pour les couper. Or, la plupart des rois assyriens se vantent, en effet, dans leurs inscriptions d'avoir coupé des sapins et des cèdres sur le Liban et l'Amanus. Nabukodonosor fit de même assurément pour ses nombreuses réparations de temples (1), mais il n'en est pas moins vrai que les expressions du texte se comprennent beaucoup mieux au milieu des invasions assyriennes qu'à l'époque où les faibles successeurs de Nabukodonosor ne dirigeaient plus depuis longtemps aucune expédition vers l'occident.

Ajoutons que cet oracle a été, suivant toute vraisemblance, imité par Jérémie dans sa prophétie contre Babylone (ch. L et LI) et qu'il existait par conséquent longtemps avant l'époque à laquelle les adversaires de l'authenticité

(1) *Gr. inscr. de Nabukod.*, col. 3, l. 20 *ss.* (*Records of the past*, v, p. 119).

veulent qu'il ait été composé. Les nombreuses et frappantes ressemblances qui existent entre ces deux textes (1) s'expliquent du moins beaucoup plus facilement dans la supposition que Jérémie est l'imitateur que dans la supposition contraire. On sait que ce prophète a fait de nombreux emprunts à ses prédécesseurs, par exemple, dans son oracle contre Edom, où, comme nous l'avons montré, il a imité Abdiah, et dans son oracle contre Moab, où il a imité l'élégie reproduite par Isaïe (ch. xv et xvi). Sa longue prophétie contre Babylone, en particulier, a tout à fait le caractère d'une œuvre d'imitation, tandis que celle d'Isaïe, malgré la citation d'un verset de Joël (xiii, 6 = Joël, i, 15), est évidemment le produit d'une inspiration poétique originale. — Il est vrai que la plupart de ceux qui nient l'authenticité de la prophétie d'Isaïe en font autant pour celle de Jérémie. Mais les raisons qu'on allègue contre la seconde sont loin d'être aussi spécieuses que celles qu'on fait valoir contre la première, et des critiques extrêmement indépendants et hardis à l'excès dans d'autres questions, comme Graf, en ont reconnu l'inanité. — D'ailleurs, si ces deux prophéties dataient à peu près de la même époque, on ne voit pas comment l'une aurait pu servir de modèle à l'autre, et l'on ne pourrait pas non plus se rendre compte des différences qui existent entre elles. Ainsi, pourquoi l'une ne parle-t-elle que des exilés d'Israël, tandis que l'autre parle de ceux d'Israël et de Juda (Jér. l, 4, 20, 33; li, 5)? Pourquoi celle-ci fait-elle si fréquemment mention de Sion, de Jérusalem et du temple (Jér. l, 5, 28; li,, 24, 34 *s.*, 50 *s.*),

(1) Cf. en particulier Is. xiii, 2 *s.* à Jér. li, 27 *s.*; v. 4 *s.* à Jér. l, 25, 41 *s.*; v. 6-8 à Jér. l, 43; v. 14 à Jér. l, 16; v. 17 à Jér. l, 9; li, 11; v. 19-22 à Jér. l, 39 *s.*

des invasions des Kaldéens, tandis que la première ne contient absolument aucune allusion à la ruine du royaume de Juda ? Dans l'hypothèse de l'authenticité, ces différences sont fort naturelles : chacun des deux prophètes s'est exprimé d'une manière conforme aux événements de son temps. Mais dans l'hypothèse de l'inauthenticité, le silence complet de la prophétie contenue dans le livre d'Isaïe relativement à la destruction de Jérusalem et du temple est vraiment inexplicable. Quoi ! l'auteur aurait tout reproché au roi de Babylone, son orgueil, son ambition, ses conquêtes sur les autres peuples, il lui aurait même reproché d'avoir « ravagé son propre pays, tué son propre peuple, » et il aurait oublié son crime capital aux yeux d'un Juif, celui d'avoir réduit en cendres Jérusalem et le temple de Jéhovah ! Cela est-il admissible ? Ce silence n'est-il pas la preuve que l'auteur écrivait avant la ruine de Jérusalem, avant les invasions des Kaldéens ? n'est-il pas, en un mot, la preuve de l'authenticité de l'oracle d'Isaïe ?

Ce n'est pas seulement Jérémie, c'est aussi Hézékiel et peut-être Sophonie que nous pouvons invoquer en faveur de l'authenticité de cet oracle. La description que fait Sophonie de la ruine de Ninive (II, 13-15) offre une grande analogie avec celle que fait notre oracle de la ruine de Babylone (XIII, 20-22) (1). Cependant les ressemblances ne sont pas de telle nature qu'on puisse affirmer avec certitude qu'il y a eu imitation de la part de Sophonie. Mais quand Hézékiel nous montre Pharaon descendant au Sheol et les héros s'adressant à lui du fond de l'abîme (XXXI, 14-18 (2) ; XXXII, 18-32), comment ne pas reconnaître dans cette figure de

(1) Cf. aussi Soph. III, 11 à Is. XIII, 3.

(2) Je crois qu'il est question dans tout ce chapitre uniquement de

rhétorique un pâle reflet de la sublime prosopopée d'Isaïe (XIV, 9 *ss.*)? D'autant plus que plusieurs expressions caractéristiques, employées par Isaïe dans ce texte, se retrouvent dans les deux passages d'Hézékiel que nous venons de citer. Cependant Ewald pense au contraire que c'est Hézékiel qui a servi de modèle à l'auteur de l'oracle contenu dans le livre d'Isaïe. Il faut avouer alors que l'imitateur était incomparablement plus grand que le maître, ce qui n'est pas absolument impossible, si l'on veut, mais n'est guère vraisemblable. Encore une fois, la prophétie d'Isaïe n'a pas l'air d'une imitation, tandis qu'on n'en peut dire autant des textes correspondants d'Hézékiel et de Jérémie, et puisqu'il y a entre elle et ces textes un rapport de modèle à copie ou de copie à modèle, nous en concluons que c'est elle qui est l'original et qu'elle existait avant les prophètes de la période kaldéenne, probablement aussi avant Sophonie, qui prédit encore la ruine de Ninive, qu'elle appartient par conséquent à la période assyrienne, en un mot, qu'elle est authentique.

Si notre interprétation est juste, si Babylone dans cet oracle, et dans celui du chapitre XXI (v. 1-10) est la personnification de l'empire d'Assyrie, qui subsistait du temps d'Isaïe, et non de l'empire kaldéen, qui devait être fondé longtemps après lui, il en résulte que cette prophétie a trouvé son accomplissement dans la ruine de Ninive par les Mèdes et les Kaldéens (606) au moins autant que dans la prise de Babylone par Cyrus (538). L'histoire de l'Assyrie entra dans une voie qu'Isaïe n'avait pas prévue. Ninive fut, peu après, rebâtie par Sennakhérib et redevint bientôt la capitale de

Pharaon et que le mot *Assour* (v. 3) est une faute de copiste, au lieu de AShVeKâ : *Je te compare* à un cèdre du Liban.

l'empire. Aussi Nahoum et Sophonie prédisent-ils la destruction de Ninive, sans prononcer le nom de Babylone. Mais après la seconde et dernière ruine de Ninive (606), le centre de l'empire de la région du Tigre et de l'Euphrate fut de nouveau et définitivement à Babylone, comme il y avait été momentanément à l'époque d'Isaïe. Au fond, l'empire kaldéen n'était qu'une autre forme de l'empire assyrien. Pour les Hébreux surtout, la différence n'était pas grande. Que le centre fût à Babylone ou à Ninive, que le roi fût d'origine kaldéenne ou assyrienne, c'était toujours essentiellement la même puissance assyro-kaldéenne ou kaldéo-assyrienne, c'étaient les mêmes populations, la même forme de civilisation, le même culte, la même ambition insatiable, le même orgueil. Jérémie et le second Isaïe répètent contre Babylone, comme personnification de l'empire de Kaldée, les menaces qu'Isaïe avait dirigées contre Babylone, comme personnification de l'empire d'Assyrie. Ces diverses prophéties, qui annoncent pour la plupart la ruine totale de cette ville, ne se réalisèrent qu'imparfaitement lors de la prise de Babylone par les Perses (538). Cyrus ne détruisit que les murs extérieurs. Mais quand Darius, fils d'Hystaspe, s'en empara pour la seconde fois (518), il en abattit les remparts, en enleva toutes les portes, et fit empaler trois mille des premiers personnages de la ville (1). Plus tard, Xerxès démolit le temple de Bel. Alexandre aurait voulu faire de Babylone la capitale de son empire : la mort ne le lui permit pas. Séleucus Nicator s'en empara en 312, et contribua plus puissamment à sa ruine, par la fondation de la ville de Séleucie, que tous les conquérants antérieurs par leurs sièges et leurs assauts. Babylone, dit Pline, fut réduite en

(1) Hérodote, III, 159.

solitude, épuisée par le voisinage de Séleucie (1). Peu avant notre ère, elle n'était plus qu'un désert : Strabon lui applique le vers d'un poète : La grande ville est un grand désert (2). Il en est encore de même aujourd'hui. La ville la plus voisine de ses ruines se nomme Hillah ; elle compte environ dix mille habitants. — Ce que les prophètes avaient représenté comme un seul événement s'est donc accompli par une série d'événements séparés les uns des autres par des intervalles de temps plus ou moins longs, mais qui se rattachent tous à un même plan providentiel et procèdent tous d'un même jugement de Dieu. Babylone ne fut pas détruite d'un seul coup par les Perses, qui avaient succédé aux Mèdes dans la domination de l'Asie centrale, à peu près comme les Kaldéens avaient succédé aux Assyriens, et dont l'empire n'était qu'une forme nouvelle et rajeunie de l'empire médique (3) ; mais la prise de cette ville par Cyrus fut pour elle le commencement de la fin : elle ne se releva jamais complètement de ce grand désastre ; elle alla toujours en déclinant, et quatre ou cinq cents ans après, les menaces des prophètes étaient accomplies à peu près à la lettre.

(1) Babylon ad solitudinem rediit exhausta vicinitate Seleuciæ.

(2) Strabon, XVI, 15.

(3) Qu'on se rappelle l'expression *guerres médiques* pour désigner les guerres des Perses contre les Grecs.

CHAPITRE VII

ISAÏE (*suite.*)

Ses dernières prophéties, à l'époque de l'invasion de Sennakhérib

Après la mort de Sargon, qui périt de mort violente, son fils Sin-akhé-irib (le dieu Sin augmente les frères) monta sur le trône le 12 du mois d'ab, 705. Il est probable que l'assassin était un patriote kaldéen qui voulait affranchir sa patrie. Quoi qu'il en soit, Merodakbaladan, qui s'était retiré chez le roi d'Elam, profita de cette occasion pour ressaisir le gouvernement de la Kaldée. Il revint à Babylone au moment où un certain Hagisès ou Akisès venait d'enlever le pouvoir à un frère de Sennakhérib ; il le tua et prit sa place, qu'il occupa pendant six mois (1). Le nouveau roi d'Assyrie dut consacrer les deux premières années de son règne (704 et 703) à combattre les Babyloniens et les tribus élamites et mèdes qui les soutenaient dans leurs révoltes. Il les battit à Kish (?), au nord-est de Babylone, et mit à la place de Merodakbaladan le fils d'un astrologue de Babylone, un certain Bel-ibous, qui avait été élevé dans son palais (2).

(1) D'après Alexandre Polyhistor, dans Eusèbe, *Chron.* I, p. 27, éd. Schœne.

(2) *Cylindre de Bellino*, l. 14 : « J'établis sur eux à la royauté du

Mais les peuples de l'Asie occidentale s'étaient révoltés en même temps que les Kaldéens, et le roi de Juda, Hézékiah, avait pris part au mouvement plus décidément encore qu'à l'époque de l'ambassade de Merobakbaladan. Il s'y était engagé à tel point que, le roi d'Ekron, Padî, ayant voulu demeurer fidèle à l'Assyrie, ses sujets le prirent, le chargèrent de chaînes et le livrèrent à Hézékiah, qui le retint prisonnier à Jérusalem (1). Dès que Sennakhérib eut pacifié la Kaldée, il se tourna du côté de l'occident (702) (2). Il s'empare d'abord de Sidon, où régnait le roi Louli ; ce succès détermine les autres villes de la côte à se soumettre. Pourtant Askalon résiste ; Sennakhérib marche contre cette ville, s'en empare plus facilement encore que de Sidon et envoie son roi Tsidka captif en Assyrie. Puis il vient mettre le siège devant Lakis, au sud-ouest de Jérusalem.

En même temps un détachement de l'armée assyrienne s'emparait de toutes les villes de Juda (XXXVI, 1 ; II Rois XVIII, 13). Hézékiah effrayé se soumet au tribut et vide ses trésors et ceux du temple pour satisfaire le roi d'Assyrie (II Rois XVIII, 14 *ss.*).

pays de Soumir et d'Akkad, Bel-ibous,... qui avait grandi dans mon palais... » Ce cylindre ne contient l'histoire que des deux premières années du règne de Sennakhérib. Dans le *Cylindre de Taylor*, qui raconte l'histoire des huit premières années de ce règne, il n'est plus question de Bel-ibous, ce qui indique peut-être que le choix de ce personnage avait été une faute politique.

(1) *Inscr. of Sennacherib*, éd. Sayce ; Schrader, *Keilinschr. u. A. T.*, p. 172 *ss.* ; *Records of the past*, I, p. 33 *ss.* ; VII, p. 57 *ss.* ; mon discours sur les *Inscr. assyr. et l'A. T.*, p. 35 *s.*, etc.

(2) Cette invasion n'eut pas lieu la quatorzième année d'Hézékiah (XXXVI, 1 ; II Rois, XVIII, 13), mais la vingt-sixième. V. mon discours sur les *Inscr. assyr. et l'A. T.*, p. 38.

C'est à l'approche et au milieu de ces événements et de ceux qui les suivirent immédiatement qu'Isaïe prononça ses dernières prophéties. Quelque temps avant l'invasion de Sennakhérib, l'intendant du palais, nous dirions aujourd'hui le premier ministre, du roi Hézékiah se nommait Sebna. C'était un homme obscur (XXII, 16), qui s'était sans doute élevé par l'intrigue et qui, dans ce haut rang où il était parvenu, au lieu de s'occuper du bien public (v. 21), déployait un faste et un orgueil d'autant plus insupportables qu'il était sorti d'un rang plus bas (v. 16 et 18). Sa fierté, dépassant toutes les bornes, en vint au point qu'il osa se faire tailler dans le roc un tombeau splendide sur la colline même de Sion, où l'on n'ensevelissait que les rois. A cette nouvelle marque de son orgueil, Isaïe se sentit saisi d'une violente indignation. Sur l'ordre de Dieu, il va le trouver et lui déclare, dans un langage véhément et magnifique, où l'ironie la plus mordante se mêle admirablement à la plus sainte colère, qu'en punition de ses vices Dieu « va le saisir et le lancer comme une pelotte dans un pays vaste (sans doute l'Assyrie), où il mourra, » et qu'il sera remplacé par Eliakîm, fils de Hilkiyah, qui s'acquittera plus consciencieusement que lui de ces hautes fonctions et « sera un père pour les habitants de Jérusalem et de Juda. » Il prévoit cependant qu'Eliakîm non plus ne sera pas entièrement fidèle à sa mission : il péchera par le népotisme comme son prédécesseur par l'orgueil, et il en sera puni à son tour (XXII, 15-25). Sebna ne tarda pas en effet à être destitué et remplacé par Eliakîm dans sa charge d'intendant du palais; il conserva pourtant une position élevée, quoique inférieure à celle qu'il occupait précédemment, car il était encore *sopher* (*secrétaire* d'Etat) au moment de l'invasion de Sennakhérib, et son nom est men-

tionné immédiatement après celui d'Eliakîm (XXXVI, 3, 22 ; XXXVII, 2). Il n'est donc pas probable qu'il ait été emmené en captivité et qu'il y soit mort, comme l'en avait menacé Isaïe. Assurément, cela ne serait pas absolument impossible. Il est vrai que Jérusalem ne fut pas prise par l'armée assyrienne ; mais il pourrait, par exemple, avoir été fait prisonnier dans une sortie : Sennakhérib dit avoir « compté comme butin 200,150 hommes ou femmes » dans les quarante-six villes de Juda qu'il avait prises (1). Cependant, il faut l'avouer, cela n'est pas très vraisemblable. Mais ce n'est pas un motif pour dire que la prophétie ne s'est pas accomplie. Toutes les prédictions des prophètes, nous l'avons déjà dit sur l'autorité de Jérémie, étaient conditionnelles. Il va sans dire que si le pécheur s'humilie et se convertit, le châtiment dont il a été menacé ne l'atteindra pas ou sera moins sévère. On peut donc admettre que Sebna s'humilia et prévint ainsi le jugement de Dieu. Ce qui nous confirme dans cette pensée, c'est que nous le voyons un peu plus tard, lors de l'invasion de Sennakhérib, se rendre avec Eliakîm auprès d'Isaïe pour le prier, de la part du roi, d'intercéder en faveur du peuple (XXXVII, 2 *ss.*). Quant au népotisme et à la chute d'Eliakîm, nous ignorons totalement si cette seconde prédiction s'est réalisée, mais rien ne nous autorise à le mettre en doute. Il est probable qu'elle était fondée sur le caractère du personnage et sur celui de sa famille. Rien n'autorise à la considérer, avec Hitzig, comme une addition plus récente faite par Isaïe lui-même, après qu'Eliakîm se fut rendu coupable de népotisme.

A l'approche de l'invasion de Sennakhérib, Isaïe répéta

(1) V. Schrader, *Keilinschr. u. A. T.*, p. 173 et 185.

sous une forme un peu moins amère les reproches qu'il avait adressés quelques années auparavant (ch. xxx) aux grands qui comptaient sur le secours de l'Egypte pour maintenir l'indépendance de leur patrie. Il les engagea de nouveau à ne se confier qu'en l'Eternel, qui seul pouvait protéger Jérusalem et qui la protégerait en effet. Il annonça le désastre qui devait frapper l'armée de Sennakhérib, « dévorée par un glaive non-humain, » et promit qu'après avoir été ainsi délivrés par Dieu même, le roi, les princes et le peuple seraient justes et sincères (xxi-xxxii, 8) (1).

Des ambassadeurs éthiopiens étant venus vers le même temps à Jérusalem, sans doute pour s'assurer des dispositions d'Hézékiah et pour l'encourager à la résistance, Isaïe leur répéta sous une forme plus poétique encore la prédiction de la ruine de l'armée assyrienne dans les montagnes de la Palestine; et il espère qu'à la suite de cette grande délivrance où ils verront le doigt de Dieu, les Ethiopiens lui apporteront des offrandes à Jérusalem (xvii, 12 — xviii). Cet espoir, beaucoup plus modéré que celui qu'expriment les oracles relatifs à Tyr et à l'Egypte, s'est probablement réalisé. D'après le livre des Chroniques (II Chr. xxxii, 23), « beaucoup, » à la suite du désastre de Sennakhérib, « apportaient des offrandes à Jéhovah, à Jérusalem. » Rien n'empêche de croire que les Ethiopiens

(1) Les trois derniers versets semblent au premier abord se rattacher assez mal à ce qui précède; mais il suffit de sous-entendu *on dira* au verset 6 pour que la pensée du prophète apparaisse dans toute sa clarté. Isaïe veut dire qu'on appréciera chacun à sa juste valeur; on dira de l'infâme : Il dit des choses infâmes...; de l'avare : Les moyens qu'il emploie sont méchants...; et du généreux : Il se propose et exécute des choses généreuses.

ne furent pas des derniers à témoigner leur reconnaissance au Dieu national des Hébreux, sur le territoire desquels s'était accompli un si grand prodige.

Peu de temps après, Isaïe, répéta pour la troisième fois la même promesse (XIV, 24-27) :

« L'Eternel des armées l'a juré :
Ce que j'ai résolu aura lieu...
Je briserai l'Assyrien dans mon pays,
Et je le foulerai aux pieds sur mes montagnes ;
Et son joug sera enlevé de dessus leur cou... »

Cependant le siège de Lakis se prolongeait et l'armée assyrienne se trouvait dans une position assez critique : sur ses derrières, la ville d'Ekron tenait encore, et une armée égyptienne s'avançait à son secours le long de la côte. Dans cette situation Sennakhérib jugea prudent de s'assurer la possession de Jérusalem, et quoiqu'Hézékiah lui eût envoyé des ambassadeurs à Lakis pour faire sa soumission, quoiqu'il eût payé l'énorme contribution de guerre qui lui avait été imposée (II Rois, XVIII, 14 *ss.*), un détachement de l'armée assyrienne n'en vint pas moins, sous la conduite du *tourtan*, du *rab-saris* et du *rab-shak* (v. 17) (1), mettre le siège devant Jérusalem.

A l'approche des Assyriens, l'armée juive se replia vers la capitale, sans essayer d'opposer une résistance inutile (XXII, 2 *s.*). Les environs de Jérusalem se remplirent de chars et de cavaliers ; et les ennemis, sans perdre de temps, attaquèrent la grande porte de la ville (2). Les habi-

(1) Le texte parallèle d'Isaïe (XXXVI, 2) ne nomme que le rab-shak, mais il est manifestement abrégé.

(2) XXII, 7. Cf. *Cylindre de Taylor*, col. 3, l. 21 *ss.* : hal-tsi eli-shu

tants de Jérusalem émus, stupéfaits, montaient sur les toits pour voir les Assyriens (XXII, 1), pendant que les soldats travaillaient activement aux fortifications et démolissaient même des maisons pour réparer les remparts, ou faisaient des travaux pour amener dans la ville les eaux des deux étangs voisins (v. 8-11, cf. II Chron. XXXII). Mais absorbé par ces travaux de défense ou étourdi par la peur, le peuple ne pensait pas à Dieu. Bien plus, au lieu de s'humilier et d'implorer son secours avec larmes, comme on l'aurait dû, on mangeait, on buvait, on se livrait à une joie bruyante et factice avec d'autant plus d'ardeur qu'on se croyait destiné à une mort prochaine et inévitable. « Mangeons et buvons, disaient les gens frivoles, les amis du plaisir, car demain nous mourrons ! » (v. 12 *s.*). A cette vue, Isaïe, saisi de douleur et d'indignation, prononça l'un de ses plus beaux discours (XXII, 1-14). Il est inutile de le résumer : nous l'avons déjà fait en grande partie dans les lignes qui précèdent (1). Il a pour titre : *Oracle sur la*

u-rak-kis va a-tsi-e bab rab er-shu u-tir-ra ik-ki-bu-ush (Schrader, *Keilinschr. u. A. T.*, p. 173).

(1) Knobel, Kuenen, etc., placent la composition de cet oracle avant l'invasion de Sennakhérib et y voient, non une description de ce qui vient d'arriver, mais une prédiction de ce qui arrivera plus tard. Les parfaits seraient alors des *parfaits prophétiques*. Mais les raisons qu'ils allèguent nous paraissent bien peu fondées. Les v. 2 et 13, où les habitants de Jérusalem « sont représentés comme pleins d'insouciance (?), » ne sont pas en contradiction avec le reste de la prophétie, où ils paraissent « remplis de frayeur et activement occupés aux travaux de défense. » Il s'agit là de deux classes de la population, ou peut-être des mêmes individus à des moments différents ; après avoir travaillé aux fortifications, on se livre à une gaîté factice et plus voisine du désespoir que de « l'insouciance : » « Mangeons et buvons,

vallée de la vision (cf. v. 5), expression assez obscure qui paraît désigner, non la ville de Jérusalem, qui était bâtie sur deux collines (1) et ne pouvait pas être appelée une vallée, mais la plaine (Jér. xxi, 13) entourée de montagnes (Ps. cxxv, 2) au milieu de laquelle cette ville est située, ou plutôt seulement la vallée de Guikhon, à l'ouest de Jérusalem, où se trouvait probablement « la porte de la vallée » (II Chron. xxvi, 9; Néh. iii, 13), et par laquelle l'armée assyrienne, qui venait de Lakis, dut arriver devant les murs de Jérusalem. Dans la première interprétation, les environs de Jérusalem seraient appelés « la vallée de la vision » parce que la plupart des prophètes de Juda demeuraient dans la capitale et y recevaient leurs révélations. Dans la seconde, la vallée à l'occident de Jérusalem serait ainsi nommée, soit parce qu'Isaïe ou peut-être même les

car *demain nous mourrons.* » Ces derniers mots montrent bien que le danger est là, imminent. — L'argument emprunté à II Chron. xxxii, 30, n'a pas plus de valeur. A supposer que ce bassin soit identique à celui d'Is. xxii, 11, qu'est-ce qui prouve qu'Hézékiah « ne fit commencer cette œuvre *qu'après* la déroute des Assyriens? » Ne serait-il pas naturel de supposer que ces travaux furent occasionnés par l'invasion de Sennakhérib, quand même II Chron. xxxii, 3 *s.* ne le dirait pas clairement? — Enfin « tes *blessés* ne sont pas des blessés de l'épée » (v. 2) ne veut pas dire « qu'ils ont péri par la famine ou par la peste, » car la famine ou la peste ne produisent pas de blessures. Ce détail fait allusion, non à un siége futur, mais à une déroute récente, dans laquelle, d'après ce qui suit, les Juifs blessés n'avaient pas été frappés de *l'épée* au milieu du *combat* en résistant vaillamment à l'ennemi, mais avaient été atteints par *l'arc*, percés de flèches dans leur *fuite*. — Eichhorn, Ewald, Meier ont pensé comme nous que cet oracle est une description, non une prédiction.

(1) Joseph., *Bell. Jud.*, v, 4, 1.

prophètes de Jérusalem en général demeuraient habituellement de ce côté, soit plutôt parce qu'Isaïe avait eu dans cette vallée la vision qui inaugura son ministère et dans laquelle Dieu lui annonça les malheurs qui allaient fondre sur le pays. Le rapport qui existe entre le contenu de cette vision et l'invasion de Sennakhérib me semble plaider en faveur de cette dernière opinion.

Bientôt le rab-shak fit savoir qu'il voulait parler au roi de la part de son suzerain le grand roi d'Assyrie. Hézékiah envoya, pour écouter ce qu'il avait à dire, ses trois ministres, Eliakîm, l'intendant du palais, Sebna, le secrétaire, et Ioakh, le préposé aux archives. On sait le langage hautain et dédaigneux que leur tint l'officier assyrien. Il les somma de livrer Jérusalem sans délai. Les messagers revinrent vers le roi, les vêtements déchirés en signe de douleur, et lui rapportèrent les paroles du rab-shak. Hézékiah déchire, lui aussi, ses vêtements, se couvre d'un habit grossier et entre dans le temple pour répandre devant Dieu la douleur de son âme. Puis il envoie les mêmes messagers vers Isaïe pour le prier d'intercéder en faveur du peuple. Isaïe les charge de rassurer le roi et de lui dire que bientôt Sennakhérib apprendra une nouvelle de telle nature qu'il retournera dans son pays, où il mourra par l'épée (XXXVII, 6 *s.*; II Rois, XIX, 6 *s.*). Isaïe faisait-il allusion à l'approche de l'armée égyptienne? ne voulait-il pas plutôt parler du fléau redoutable qui devait bientôt décimer l'armée de Sennakhérib?

En même temps qu'il rassurait ainsi le roi et la cour, il voulut aussi rassurer le peuple et prononça le beau discours, contenu au chapitre XXXIII^e^, où il crie malheur sur le dévastateur perfide et promet que Jérusalem sera bientôt délivrée de ses attaques. Alors « Sion, la cité de nos fêtes, »

sera éternellement un « séjour tranquille, une tente qui ne sera jamais transportée. » « Le peuple qui y demeurera sera pardonné. » — Ce discours, dont nous ne donnons ici qu'un résumé bien pâle et bien incomplet, fut manifestement prononcé pendant le siège (v. 18 *s.*), après le retour des messagers d'Hézékiah (v. 7) (1). — Ce n'est pas la faute du prophète si la première partie de sa prophétie, la menace contre les Assyriens, s'accomplit seule, et si la seconde, celle qui promet à Jérusalem l'éternité et le bonheur, ne se réalisa pas. Les promesses aussi bien que les menaces des prophètes étaient conditionnelles. Le peuple juif étant retombé dans l'idolâtrie après la mort d'Hézékiah, celle-ci fut, non pas abrogée, mais prorogée, remise à un avenir postérieur au châtiment, par Jérémie et les autres prophètes de son temps, qui reprirent au contraire les menaces antérieures d'Isaïe et de Michée.

Pendant que le siège de Jérusalem se prolongeait (2), Isaïe eut un soir, dans le crépuscule (XXI, 4), une vision qui le remplit d'épouvante. Il vit en esprit cette ruine de Babylone qu'il avait si souvent prédite. Il vit les Elamites et les Mèdes s'avancer pour assiéger la capitale de l'empire assyrien. Il entendit au milieu du bruit des festins retentir

(1) Ewald attribue ce chapitre à un disciple d'Isaïe, le même qui aurait aussi composé l'oracle contre Tyr, du moins les quatorze premiers versets de cet oracle (ch. XXIII). Le style lui semble inférieur à celui du grand prophète. Pourtant, dit M. Kuenen, « les points de ressemblance entre le chap. XXXIII et les autres prophéties d'Isaïe sont plus nombreux qu'Ewald ne veut bien l'accorder. »

(2) Cf. XXI, 2 à XXXIII, 1. — Cf. aussi XXI, 5 à XXII, 13, et qu'on juge si des ressemblances pareilles ne sont pas la preuve de l'authenticité de ce second oracle contre Babylone. Nous avons discuté cette question plus haut, à propos du premier, p. 212 *ss.*

tout à coup le cri d'alarme : « Levez-vous, chefs ! oignez le bouclier ! » Il vit des chevaux, des ânes, des chameaux, toute une armée, marcher contre Babylone ; puis, au bout d'un temps qui lui parut long, car l'œuvre à accomplir était grande et difficile, il vit sortir de la ville des hommes et des chevaux (qui s'enfuyaient) : c'était la preuve que Babylone était tombée. Il écrivit aussitôt cette vision pour consoler son peuple « écrasé » par l'invasion assyrienne, en lui montrant le sort réservé à ses ennemis. — Il lui donna le titre d' « oracle du désert de la mer, » parce que « le désert, le pays formidable, » à travers lequel il avait vu les Elamites et les Mèdes marcher à l'attaque de Babylone, ne pouvait être que la région marécageuse de la Basse Kaldée, située le long du golfe persique et nommée dans les inscriptions assyriennes « le pays de la mer » (1). — Au reste, le prophète a revêtu cette vision d'une forme particulière, destinée à la rendre encore plus expressive. Il suppose que Dieu lui a ordonné de placer un homme en sentinelle, et c'est cette sentinelle qui voit s'avancer les ennemis, qui écoute, mais en vain, pendant longtemps pour saisir le bruit lointain de la bataille qui doit se livrer entre eux et les Babyloniens, et qui s'écrie enfin : « Elle est tombée, elle est tombée, Babylone, et toutes les statues de ses dieux, il les a brisées à terre ! » Mais il est clair que c'est là une fiction poétique : la sentinelle qui regarde au loin dans l'avenir n'est autre qu'Isaïe lui-même.

Cependant Lakis avait enfin ouvert ses portes à Sennakhérib. Un bas-relief avec inscription représente le

(1) *Mat tiamtiv (Cylindre d'Assarhaddon*, col. II, l. 40). Le roi de cette contrée, Merodak-bal-adan, est nommé « roi de la mer. » *Inscr. de Touglat-pal-asar* II (*W. A. I.*, II, 67, l. 26).

monarque assyrien assis sur un trône et recevant le butin de cette ville. Ne voulant pas s'exposer à être attaqué dans une position défavorable par les Egyptiens et les Ethiopiens qui s'avançaient sous la conduite du futur roi d'Egypte Taharka (ou Tirhaka), Sennakhérib revint sur ses pas, s'empara en passant de la ville de Libna et s'établit fortement près du village d'Altakou, en hébreu Elteké (1).

C'est à Libna que le rab-shak le trouva et lui rendit compte de sa mission auprès d'Hézékiah. Il lui dit que Jérusalem ne s'était pas rendue et se défendait au contraire énergiquement. Le temps pressait : Taharka s'avançait rapidement; il importait de se rendre maître au plus tôt de Jérusalem, par force ou par ruse, avant que les assiégés fussent informés de l'approche de leurs alliés. Sennakhérib envoya une seconde fois des messagers à Hézékiah avec une lettre où il lui représentait l'inutilité et la folie de sa résistance. Hézékiah, après l'avoir lue, se rendit au temple, la déploya devant Jéhovah pour le rendre en quelque sorte témoin des blasphèmes du roi païen; puis il pria « le Dieu de tous les royaumes de la terre, l'auteur des cieux et de la terre, » de délivrer son peuple. Alors, en réponse à sa prière, Isaïe lui envoya l'une de ses plus merveilleuses prophéties, peut-être la dernière qui soit sortie de sa plume, un vrai chant du cygne, l'une des productions les plus achevées de ce génie si souple et si fécond (XXXVII, 21-35; II Rois, XIX, 20-34) :

Elle te méprise, elle se moque de toi, la vierge de Sion;
Elle hoche la tête après toi, la fille de Jérusalem.
Qui as-tu blasphémé et outragé ?
Contre qui as-tu élevé la voix et haussé tes yeux ?
Vers le saint d'Israël !. ..

(1) Jos. XIX, 44; XXI, 23.

Il faudrait tout citer, si nous voulions faire apprécier à sa juste valeur cette poésie étincelante et sublime. Contentons-nous de dire qu'Isaïe promet encore pour la dernière fois que Dieu protégera Jérusalem et que Sennakhérib n'y entrera point. Dieu lui mettra un anneau au nez et une bride aux lèvres, comme à un taureau ou à un cheval indompté, et le fera retourner par le chemin par où il est venu. Pendant deux ans, en comptant l'année de l'invasion, on mangera ce que les champs produiront d'eux-mêmes ; mais la troisième année on sèmera et l'on récoltera.

L'armée égyptienne et éthiopienne arriva et attaqua les Assyriens à Elteké. Mais, comme Isaïe l'avait prédit (XXXI, 1-3), elle ne fut pas d'un grand secours aux habitants de la côte. Sennakhérib se vante de l'avoir battue, d'avoir ensuite pris la ville d'Ekron, châtié les rebelles et rétabli sur son trône le roi Padî, qu'Hézékiah avait sans doute mis en liberté et envoyé à son camp, à Lakis, avec les ambassadeurs chargés de faire sa soumission. Mais la peste ayant tout à coup éclaté dans son armée, il se vit obligé de battre précipitamment en retraite (XXXVII, 36 *s.*; II Rois, XIX, 35 *s.*). Depuis lors, il ne revint plus, du moins de longtemps, en Palestine (1) : il en fut empêché par les fréquentes ré-

(1) G. Smith assure (*Transact. of bibl. arch.* II, p. 327) que « dans un palais enseveli sous le monticule de Nebi-Younès (du prophète Jona) il y a des récits d'une campagne postérieure de Sennakhérib contre la Palestine, vers l'an 690. » Mais il avoue lui-même que « les fragments relatifs à cette campagne sont trop imparfaits pour fonder sur eux un jugement. » M. G. Rawlinson suppose que l'invasion racontée par les documents assyriens est différente de celle racontée par la Bible et par Hérodote (II, 141), et postérieure. Mais cette opinion est tout à fait invraisemblable. Cette seconde expédition aurait eu lieu en 699, peu avant la mort d'Hézékiah ! (*Ancient monarch.* II,

voltes de la Kaldée, qui, sous la conduite de Souzoub et du vieux Merodakbaladan (quatrième année de Sennakhérib : 701), puis sous celle de Souzoub (sixième année : 699), enfin sous celle d'un fils de Merodakbaladan, Nabou-soum-iskoun (huitième année : 697), soutenus par les rois d'Elam, Koudour-nakhounti et Oumman-minan, essaya, mais en vain, de secouer le joug de l'Assyrie. Ces révoltes ne firent qu'amener de nouveaux malheurs sur la Kaldée et sur Babylone, dont Sennakhérib détruisit les remparts, les palais et les temples (1). Mais elles lui firent sentir l'impossibilité de maintenir le siège de l'empire à Babylone, et c'est pour cela qu'il le transporta de nouveau à Ninive, qu'il avait fait rebâtir. C'est là qu'il fut assassiné par deux de ses fils (2), plus de vingt ans après son invasion en Palestine (681).

La joie de cette délivrance merveilleuse fut grande à Jérusalem. Quelques psaumes en ont apporté l'écho jusqu'à nous (3). Il ne serait pas impossible que l'un ou l'autre eût Isaïe pour auteur.

Hézékiah mourut trois ans après, laissant un fils âgé de douze ans, Manassé, qui ne devait pas marcher sur les traces de son père, mais sur celles de son grand-père Akhaz. Sous sa minorité, le parti anti-prophétique reprit le dessus et fit périr Isaïe. C'est du moins ce que rapporte une tradition très vraisemblable, conservée dans le Talmud et dans divers écrits d'origine juive ou chrétienne. On lit dans la portion la plus récente du Talmud, la Ghemara,

p. 165). — D'après Alexandre Polyhistor (Euseb., *Chron.*, I, p. 27, éd. Schœne), Sennakhérib conquit la Cilicie et fonda la ville de Tarse.

(1) *Inscr. de Bavian*, l. 50-54.

(2) II Rois, XIX, 37; Is. XXXVII, 38.

(3) Ps. XLVI-XLVIII, etc.

traité *Iebâmôth* (IV, fin), que dans un rouleau de généalogies, trouvé à Jérusalem par le rabbin Siméon fils d'Azaï, qui vivait au commencement du second siècle de notre ère, il était écrit : « Manassé tua Isaïe. » D'autre part, un targoum inédit de la Bibliothèque du Vatican, cité par Assemani (1), s'exprime ainsi : « Quand Manassé entendit les paroles de la prophétie qui le censurait, il fut rempli de colère contre Isaïe. Ses sergents coururent après lui pour le prendre ; mais il s'enfuit de devant eux, et un arbre sec ouvrit sa bouche et l'engloutit. Des ouvriers vinrent et scièrent (NSaR) l'arbre, et le sang d'Isaïe coula. » Il est clair que dans ces termes la chose n'a rien d'impossible ni même d'invraisemblable. Personne, je présume, ne sera tenté de trouver étonnant qu'un prophète se soit caché dans un arbre creux pour essayer d'échapper à ses persécuteurs. Et quant au supplice de la scie, on sait qu'il était usité chez les Hébreux (II Sam. XII, 31). Ctésias assure qu'il l'était aussi chez les Perses (2) ; et un proverbe arabe dit : « Comme s'il avait tué Jean, fils de Zakarie (Jean-Baptiste), avec la scie. » L'épître aux Hébreux paraît faire allusion à cette tradition, quand, parlant des prophètes et des justes de l'ancienne alliance, elle dit : Ils ont été lapidés, ils ont été sciés... (XI, 37). Mais les rabbins y ajoutèrent toute sorte d'embellissements légendaires. Déjà du temps d'Origène ils prétendaient que Manassé avait condamné à mort Isaïe pour s'être mis en contradiction avec Moïse ! « Il lui dit : Moïse ton maître a dit : Nul ne peut me voir (voir Dieu) et vivre. (Ex. XXXIII, 20), et toi, tu as dit : J'ai vu le Seigneur sur un trône haut et élevé (VI, 1). Il a dit :

(1) *Catalog. bibl. vat. mss.* I, p. 452.
(2) *Persica*, LV.

Dieu est près toutes les fois que nous l'invoquons (Deut. IV, 7)); et toi, tu as dit : Cherchez l'Eternel pendant qu'il se trouve (LV, 6) ! etc. Alors Isaïe dit : Je sais qu'il n'accueillerait point ce que je pourrais lui dire pour courber son orgueil. Il prononça le nom (de Dieu), il fut englouti dans un cèdre. Ils allèrent au cèdre et le scièrent. Quand (la scie) atteignit sa bouche, son âme trépassa » (1). D'après l'*Ascension d'Isaïe* (V, 1-14), pseudépigraphe judéo-chrétien, il fut scié avec une scie de bois, et plusieurs des Pères de l'Eglise, Justin Martyr, Jérôme, Théophylacte, etc., l'ont répété ; ce dernier y voit un raffinement de cruauté (2). D'autres, Tertullien, Origène, Lactance, etc., disent seulement qu'il fut scié (3). Le martyrologe romain fixe au 6 juillet le jour de sa mort (4).

Quelques années avant sa mort, Isaïe dut composer la prophétie qui clot le recueil de ses discours (ch. XXXIV et

(1) *Iebâmôth*, à la suite des mots « Manassé tua Isaïe. » Cf. Orig., *Hom. I in Ies.*, § 5 ; Hier. *Com. in Ies.* I, 10.

(2) Justin, *Dialogue avec Tryphon*, 120 ; Hier., *in Is.* LVII, 1 ; Theoph., *ad Hebr.* XI, 37. Il doit y avoir là une confusion. La tradition juive, représentée par le Talmud et le Targoum inédit, ne parle pas d'une scie de bois, mais d'une scie à bois, d'une grande scie de charpentier pour scier les arbres. Et peut-être faut-il entendre dans ce sens le texte de Justin (πριονι ξυλινῳ). C'est ainsi que paraissent l'avoir entendu Lawrence et Gfrœrer (*serra lignaria*. V. Gfrœrer, *Proph. vet. pseudepigr.* p. 32 *ss.*), tandis que la traduction de l'*Ascension d'Isaïe* porte : *serra lignea*, comme dans Jérôme.

(3) Tertull., *De patientia*, 14 ; *Scorp.*, 8 ; Orig., *in Ps.* XXXVII (XXXVIII), 1 ; *in Matth.* XXIII, 37 ; *Ep. ad Afric.*, 9 ; Lactance, *Institutions*, IV, 11 ; cf. Augustin, *Cité de Dieu*, XVIII, 24.

(4) V. Gesenius, *Commentar üb. Jesaias*, II, 1, p. 11 *ss.* Gfrœrer, *Proph. vet. pseudepigr.*, p. 32 *ss.* ; Otto, *Justini opera, ad Tryph.* 120.

xxxv). Il y prédit la destruction des nations païennes (xxxiv, 1-3), celle des astres (v. 4), c'est-à-dire sans doute des faux dieux adorés par elles, dont la plupart n'étaient que la personnification de l'un des astres du firmament (1), et d'une manière toute spéciale la ruine et la dévastation du pays d'Edom, qui doit devenir pour jamais un désert peuplé d'animaux sauvages, d'oiseaux nocturnes ou néfastes (v. 5-17) (2), tandis que le pays du peuple de Dieu, qui a été pour ainsi dire réduit en « désert » par les nombreuses invasions dont il a été le théâtre, redeviendra le séjour de l'abondance, de la piété et du bonheur (ch. xxxv). — L'authenticité de cette prophétie a été niée par la plupart des critiques (3), sous prétexte que la promesse du rétablissement glorieux du peuple d'Israël, contenue au chapitre xxxv, suppose la ruine du royaume de Juda et l'exil de Babylone. Mais il m'est impossible de voir sur quoi repose un pareil jugement. Le texte ne fait allusion ni à la ruine de Jérusalem ni à la déportation de ses habitants. Isaïe avait assez souvent prédit la dévastation du pays de Juda (4), il l'avait assez souvent vu ravager, d'abord par les Araméens, ensuite par les Assyriens, pour qu'il pût l'appeler un « désert, » une « solitude; » et, de fait, il l'appelle ainsi, non-seulement dans cette prophétie, mais aussi dans quelques autres dont l'authenticité est inattaquable (5).

(1) Cf. xxiv, 21.

(2) Au verset 16 les mots « de dessus le livre de Jéhovah » semblent une glose dont je ne m'explique pas l'origine.

(3) Eichhorn, Gesenius, de Wette, Hitzig, Ewald, Umbreit, Knobel, Kuenen, Reuss, etc.

(4) Cf. vi, 11 *ss.*; vii, 17 *ss.*; viii, 21 ; xxviii, 18 *ss.*; xxix, 1-4, etc.

(5) xxxii, 15 *s.*; xxxiii, 9.

Quant aux malheureux que l'Eternel viendra sauver (xxxv, 3 *s.*) et qui reviendront à Sion avec allégresse (v. 10), qu'est-ce qui prouve que ce soient les Juifs exilés en Babylonie? Pourquoi ne serait-ce pas plutôt les Israélites déportés par Touglat-pal-asar et par Sargon, les 200,000 Juifs emmenés par Sennakhérib en Assyrie (1) et peut-être aussi les nombreux Israélites qui, pour éviter l'exil, s'étaient réfugiés en Egypte (2)? Parce qu'ils doivent « revenir à Sion » (v. 10), ce n'est pas une raison pour croire qu'il s'agisse spécialement des habitants de Jérusalem ou du royaume de Juda, car Jérémie (III, 14; XXXI, 7, 11) et Isaïe lui-même, dans une prophétie dont nous avons démontré plus haut l'authenticité (XXVII, 13), disent la même chose des Israélites en particulier. Nous avons vu que plusieurs des prophètes de cette époque, Hosée, l'auteur des chapitres IX à XI du livre de Zakarie, Isaïe lui même, prédisent le retour des exilés israélites, et nous retrouvons la même espérance dans un discours du roi Hézékiah (II Chron. XXX, 9). Nous pensons qu'il en est de même dans le texte qui nous occupe, que les événements contemporains d'Isaïe suffisent à l'expliquer et qu'il est inutile de recourir pour cela aux catastrophes postérieures.

Il est difficile de dire pourquoi les menaces du prophète sont dirigées ici principalement contre les Edomites. Mais il n'est pas plus facile de comprendre pourquoi dans une prophétie analogue elles s'adressent uniquement aux Moabites (XXV, 10-12). Dans ces deux textes le prophète a choisi l'un des principaux et des plus anciens ennemis du peuple de Dieu pour en faire la personnification de ces

(1) Inscriptions de ce monarque.

(2) XI, 11 *ss.*; XXVII, 13; Hos. XI, 11 etc.; Zak. X, 10.

ennemis en général, et ce qu'il a dit de lui doit s'entendre aussi des autres. Ce qui le prouve, c'est que ce qu'il dit ici des Edomites, il le dit ailleurs, en termes différents, mais dont le sens est essentiellement le même, des Moabites ou de tous les peuples voisins (XI, 14). — Quoi qu'il en soit, rien n'indique que les Edomites soient mentionnés ici spécialement parce qu'ils avaient pris part à la ruine de Jérusalem, comme le veulent les adversaires de l'authenticité (1). Ce peuple avait fait assez de mal aux Hébreux à l'époque d'Isaïe pour nous dispenser de recourir à une telle supposition. Non seulement il avait pris part autrefois au pillage de Jérusalem sous le règne de Joram, comme le lui reprochent Abdiah, Joël et Amos; mais il avait récemment encore, sous le règne d'Akhaz, envahi la Judée, en même temps que les Araméens, les Ephraïmites et les Philistins, « battu les Juifs et emmené des prisonniers (II Chron. XXVIII, 17) (2). Cela ne suffisait-il pas pour autoriser Isaïe à dénoncer aux Iduméens la « vengeance, » les « rémunérations » de Jéhovah et à dire que Dieu « prendrait la défense de Sion » (XXXIV, 8) (3)? De bonne foi, de telles expressions prouvent-elles que Jérusalem eût été détruite? Nous ne le pensons pas.

Au reste, il est infiniment probable que Jérémie et Sophonie ont connu et imité cette prophétie aussi bien que

(1) Et même M. Segond *(Le prophète Esaïe,* 1866), qui défend cependant, dans la préface du même ouvrage, l'authenticité du Recueil tout entier!

(2) Il n'y a aucun motif sérieux de lire dans ce texte *Araméens* au au lieu d'*Iduméens.*

(3) Michée, VII, 9, montre que cette expression ne suppose point la uine de Jérusalem.

la première de celles qui annoncent la ruine de Babylone (1). Les ressemblances sont trop frappantes pour être accidentelles, et le caractère général des prophéties de Jérémie montre que l'imitation doit être de son côté.

Enfin, il y a, quoi qu'on en dise, de grandes ressemblances de pensée et même de style entre cette prophétie et les autres d'Isaïe. Ailleurs comme ici il nomme la Palestine un désert, une solitude (xxxv, 1, 6. Cf. xxxii, 15 *s.*; xxxiii, 9, etc.); ailleurs comme ici il promet que, dans les temps messianiques, ce désert sera transformé en sources d'eau (xxxv, 6 *s.* Cf. xxx, 25; xxxii, 20), qu'il n'y aura plus de bêtes féroces (xxxv, 9. Cf. xi, 6-9), que le peuple de Jérusalem sera saint et heureux (xxxv, 8 *ss.* Cf. vi, 13; iv, 3 *ss.*; i, 26, etc). La ressemblance s'étend jusqu'aux mots et aux formes de langage. Cette route qui mènera à Sion (xxxv, 8 *ss.*) ne rappelle-t-elle pas celle qui doit, d'après Isaïe, mener un jour d'Egypte en Assyrie (xix, 23), et son nom, « la route de sainteté, » ne rappelle-t-il pas celui que doit porter Jérusalem dans l'avenir : « la ville de justice » (i, 26. Cf. aussi iv, 3) (2) ?

Il est à peine nécessaire de faire observer que la plupart de ces expressions, aussi bien que celles qui décrivent la dévastation future du pays d'Edom, sont des images ou des hyperboles qu'il faut bien se garder de prendre à la lettre, et par lesquelles le prophète a voulu seulement rendre sensible à l'imagination de ses lecteurs la profondeur de la

(1) Cf. Jér. xxv, 31-34; xlvi, 10; l, 27-39; li, 40; Soph. i, 7 *s.*; ii, 14 (Is. xxxiv, 6, 11).

(2) Voici quelques autres ressemblances : Cf. xxxv, 2 (Liban, Carmel, Saron) à xxxiii, 9; v. 5 (aveugles, sourds) à xxix, 18; v. 6 (boiteux) à xxxiii, 23; v. 10 (joie et allégresse) à xxii, 13.

ruine des Edomites, ou plutôt des peuples ennemis du vrai Dieu en général, et la magnificence de la restauration du peuple d'Israël. L'abaissement de ces peuples ne pouvait guère, on l'avouera, être plus profond qu'il ne l'a été. Quant au relèvement d'Israël, il a eu lieu sous une forme différente de celle que les prophètes avaient entrevue, mais infiniment plus belle encore. Nul doute qu'ils n'eussent reconnu en Jésus et dans l'Eglise fondée par lui la réalisation de leurs promesses dans ce qu'elles ont d'essentiel.

Remarquons aussi que des prophéties dans le genre de celle qui nous occupe, qui annoncent la destruction totale des nations ennemies de Dieu, ne sont pas en contradiction, comme on pourrait le croire au premier abord, avec celles qui prédisent la conversion future de tous les peuples au culte de Jéhovah. Ce qui le prouve, c'est que ces deux idées si différentes se trouvent parfois juxta-posées. Ainsi, après avoir dit que Dieu « fera pour tous les peuples sur la montagne de Sion un festin, » image transparente des biens spirituels qui seront le partage de ceux qui se convertiront au culte du vrai Dieu (XXV, 6-8), Isaïe ajoute immédiatement que « Moab sera écrasé sur place comme du fumier dans une mare » (v. 10-12). Or, il est impossible de supposer qu'il se soit mis en contradiction avec lui-même à un verset d'intervalle. Qu'a-t-il donc voulu dire? Que les puissances païennes seraient anéanties en tant que puissances païennes, ennemies du vrai Dieu. Mais cela n'empêche pas qu'un nombre plus ou moins considérable des individus qui les composent ne se convertissent et n'aient part aux biens spirituels, et même matériels, offerts à tous les peuples qui accepteront « l'enseignement issu de Sion » (II, 2-4).

CHAPITRE VIII

ISAÏE. *(Suite et fin.)*

Formation du recueil de ses prophéties.

Le livre d'Isaïe, indépendamment des chapitres XL à LXVI, qui datent manifestement de la fin de l'exil, se compose de quatre parties bien distinctes, ou, pour parler plus exactement, de trois parties, dont la dernière est suivie d'un appendice historique. La première (chap. I-XII) comprend sept morceaux, savoir : Trois discours adressés aux Juifs (I; II-IV et V), le récit de la vision par laquelle Isaïe fut appelé au ministère prophétique (VI), le récit de ce que fit Isaïe et les discours qu'il prononça à l'occasion de l'invasion des Araméens et des Ephraïmites (VII-IX, 6), un discours contre les Ephraïmites (IX, 7 — X, 4) et un discours contre l'Assyrie (X, 5 — XII). Sauf le dernier, tous les autres sont antérieurs à la ruine de Samarie; et le dernier fut composé peu après cet événement. Cette première partie embrasse donc la plupart des prophéties de la jeunesse d'Isaïe adressées aux Hébreux.

La deuxième partie (XIII-XXIII), comprend les oracles relatifs aux peuples étrangers, au milieu desquels se trouvent un oracle sur Jérusalem et un contre un particulier, en tout quatorze morceaux, qu'on peut subdiviser en six groupes :

1° Le premier oracle sur Babylone (XIII-XIV, 23),

Et une courte prophétie sur l'armée assyrienne (XIV, 24-27);

2° Un oracle sur les Philistins (XIV, 28-32),

Un oracle sur Moab (XV-XVI),

Et un oracle sur Damas [et le royaume d'Israël] (XVII, 1-11);

3° Une prophétie annonçant à l'Ethiopie la ruine de l'armée assyrienne (XVII, 12 — XVIII),

Un oracle sur l'Egypte (XIX),

Et le récit d'une action symbolique accomplie par Isaïe lors de la prise d'Asdod, suivi d'une courte prophétie relative à l'Egypte et à l'Ethiopie (XX);

4° Le second oracle sur Babylone, intitulé : « Oracle sur le désert de la mer » (XXI, 1-10),

Un oracle sur Douma (v. 11 et 12),

Et un oracle touchant l'Arabie (v. 13-17);

5° Un oracle sur Jérusalem, intitulé : « Oracle sur la vallée de la vision » (XXII, 1-14),

Et une prophétie contre l'intendant du palais Sebna (v. 15-25);

6° Enfin, un oracle sur Tyr (XXIII).

La troisième partie se compose, à mon avis, de huit prophéties distinctes, adressées aux Hébreux, comme celles de la première partie, et qu'on peut subdiviser en trois groupes :

1° Trois prophéties composées à l'occasion de l'invasion de Salman-asar (XXIV-XXVII; XXVIII et XXIX);

2° Quatre prophéties composées à l'époque de l'alliance d'Hézékiah avec l'Egypte, c'est-à-dire à l'époque du siège d'Asdod et de l'invasion de Sennakhérib (XXX; XXXI-XXXII, 8; XXXII, 9-20 et XXXIII);

3° Enfin, la prophétie de la ruine d'Edom et du relève-

ment d'Israël (XXXIV-XXXV), qui forme la conclusion du livre entier.

Cette troisième et dernière partie comprend la plupart des prophéties de l'âge mûr et de la vieillesse d'Isaïe.

Je ne vois aucun motif qui s'oppose à ce que ce recueil ait été formé par Isaïe lui-même ou par un de ses disciples, peu après sa mort (1). Il en est autrement de l'appendice historique qui embrasse les quatre chapitres suivants (XXXVI-XXXIX) et qui contient le récit de l'invasion de Sennakhérib (XXXVI-XXXVII), de la maladie d'Hézékiah, avec le cantique de ce roi après sa guérison (XXXVIII) et l'ambassade de Merodak-bal-adan (XXXIX). La mention du meurtre de Sennakhérib et de l'avènement d'Assarhaddon (XXXVII, 38), qui eurent lieu vingt ans après l'invasion de Sennakhérib et dix-huit ans environ après la mort d'Hézékiah, ne nous permet guère de croire que ce récit

(1) La plus grande partie de la suscription doit être d'une époque postérieure à Isaïe, comme une partie de celle du livre d'Amos « (qui *était* parmi les bergers). » La suscription primitive devait être simplement : Vision d'Isaïe, fils d'Amots. Cf. Abd. 1 ; Jo. I, 1. Le reste a été ajouté plus tard d'après la suscription du deuxième discours (II, 1) et d'après celle du livre d'Hosée. La mention de Jotham, très naturelle dans Hosée, n'a pas de raison d'être dans Isaïe, d'après la chronologie que nous avons établie plus haut. Mais le copiste qui ajouta cette indication, sachant par VI, 1, qu'Isaïe avait commencé à prophétiser l'année de la mort d'Ozziah, en conclut naturellement qu'il devait avoir aussi prophétisé sous son fils. — « Juda et Jérusalem » sont assurément l'objet d'un grand nombre de discours d'Isaïe ; toutefois ceux qui sont dirigés contre Israël et les peuples païens sont assez nombreux pour être aussi l'objet d'une mention spéciale. Cette indication, très bien placée au début du chap. II, l'est beaucoup moins bien dans la suscription générale.

soit de la main d'Isaïe. L'erreur chronologique qu'il renferme le permet encore moins. Les documents assyriens nous ont appris que l'invasion de Sennakhérib n'eut pas lieu la quatorzième année du règne d'Hézékiah (714), car à cette époque Sargon était encore sur le trône et devait l'occuper encore pendant neuf ans, mais la vingt-sixième, en 702. Or, il est clair qu'Isaïe n'aurait pas commis une telle erreur (1).

Toutefois, si ce récit dans sa forme actuelle ne peut être attribué à Isaïe, les prophéties qu'il renferme, surtout la plus étendue (XXXVII, 21-35), portent en elles-mêmes la preuve de leur authenticité. Nul autre qu'Isaïe n'a pu composer un tel morceau. De plus, nous savons par le livre des Chroniques qu'il avait écrit une histoire du roi Ozziah (II Chr. XXVI, 22) et un livre intitulé : « Vision d'Isaïe, » dans lequel il racontait « les actions et les œuvres de piété d'Hézékiah, » et qui avait été inséré dans « le livre des rois de Juda et d'Israël » (XXXII, 32). Que cette « vision d'Isaïe » ne soit pas identique avec le recueil de ses prophéties, qui porte le même nom (I, 1), c'est ce qui n'a pas besoin d'être démontré. Elle contenait des récits et sans doute aussi des discours, — car si elle ne s'était composée que de récits, elle n'aurait guère pu être appelée « Vision, » — relatifs au règne d'Hézékiah. Elle devait donc, suivant toute probabilité,

(1) Wellhausen *(Iahrbb. f. deutsche Theol.*, 1875, p. 635 *ss.*) et Nowack *(Stud. u. Krit.*, 1881, p. 300 *ss.*) pensent que ce n'est pas une erreur et que l'invasion de Sennakhérib, peu avant l'an 700, eut bien lieu la quatorzième année du règne d'Hézékiah, qui ne serait monté sur le trône que huit ans après la ruine de Samarie!... Il nous est impossible de discuter ici cette hypothèse invraisemblable et qui soulève des difficultés bien plus nombreuses et bien autrement sérieuses que celles qu'elle est destinée à écarter.

raconter l'invasion de Sennakhérib, la maladie d'Hézékiah et l'ambassade de Merodak-bal-adan, accompagnées des discours qu'Isaïe prononça dans ces diverses circonstances. Comme les auteurs anciens, et les hébreux encore moins que les autres, ne se piquaient pas de suivre strictement l'ordre chronologique et préféraient en général l'ordre de matières, il se peut fort bien et il me paraît même probable que l'interversion par suite de laquelle le récit de l'invasion de Sennakhérib a été mis avant ceux de la maladie d'Hézékiah et de l'ambassade de Merodak-bal-adan, provient d'Isaïe lui-même. Mais quand son écrit fut inséré plus tard, peut-être pendant l'exil de Babylone, dans le livre des rois de Juda et d'Israël, il dut subir diverses modifications, en particulier aux endroits que nous avons signalés et qui ne peuvent être sortis tels quels de la plume d'Isaïe. Comme le récit de l'invasion de Sennakhérib précède celui de la maladie d'Hézékiah, qui fut cependant antérieure à l'invasion (cf. xxxviii, 6), le compilateur en aura sans doute conclu que cette invasion devait avoir eu lieu peu après, dans le courant de la même année, car, si elle avait eu lieu longtemps après, pourquoi le récit en aurait-il été placé avant? Et comme la date de la maladie d'Hézékiah est fixée par le texte lui-même (xxxviii, 5) à la quatorzième année de son règne, il ajouta cette date en tête du premier récit. Il ajouta de même la mention du meurtre de Sennakhérib et de l'avènement d'Assarhaddon (xxxvii, 38) et peut-être aussi quelques autres détails qui semblent indiquer une origine postérieure (1). C'est sous cette nouvelle forme que

(1) xxxvii, 7 (et je le ferai tomber par l'épée, dans son pays) mots qui préparent la mention du meurtre de Sennakhérib (xxxvii, 38), et xxxix, 7, qui suppose l'exil de Babylone. Le récit du recul de l'ombre

ce récit a été connu du compilateur du livre des Rois, qui l'inséra à peu près tout entier dans son ouvrage (II Rois XVIII, 13-XX, 19), et du copiste qui eut l'heureuse idée de le transcrire, en l'abrégeant légèrement, à la suite du recueil des prophéties d'Isaïe. Peut-être ce copiste n'était-il autre que le prophète inconnu auquel nous devons la seconde partie du livre, les chapitres XL à LXVI.

Ni l'un ni l'autre de ces deux textes ne nous a conservé dans son intégrité le texte contenu dans le livre des rois de Juda et d'Israël. C'est l'auteur du livre des Rois qui l'a le moins abrégé. Son récit contient de nombreux détails qui ne se trouvent point ou ne se trouvent qu'en partie dans le texte correspondant du livre d'Isaïe (1). Mais celui-ci nous a conservé le beau cantique d'Hézékiah, qui ne se trouve pas dans le livre des Rois. Le compilateur de ce livre a jugé sans doute qu'il ne serait pas à sa place dans un ouvrage historique, et le copiste qui l'a ajouté au livre d'Isaïe a pensé avec raison qu'il ne déparerait pas un recueil prophétique si riche en morceaux qui rappellent les Psaumes (2). De même, le texte d'Isaïe a conservé l'expression prophétique « l'Eternel des armées » (XXXVII, 16, 32; XXXIX, 5), tandis que le texte des Rois porte seulement « l'Eternel; » et il nous apprend que les deux meurtriers de

sur le cadran (II Rois, XX, 8-11; Is. XXXVIII, 22, 7, 8) dut être, sinon ajouté (cf. VII, 11), du moins modifié d'après la tradition populaire; car il n'est guère vraisemblable que, sous l'une ou l'autre de ces formes, il dérive d'Isaïe.

(1) II Rois, XVIII, 14-16, manque dans Isaïe. Les versets 17 et 18, 26, 28 et 29, 32-34 et 36 du même chapitre, les versets 4, 19 et 20, 24 et 35 du chap. XIX et les versets 4-11 du chap. XX sont plus étendus, quelques-uns beaucoup plus, que les versets parallèles d'Isaïe.

(2) XII; XXV, 1-5; XXVI; XXVII, 2 *ss.*; XXXIII, 2 *s.*

Sennakhérib étaient « ses fils » (xxxvii, 38), détail que le livre des Rois a négligé.

Sauf quelques exceptions (Is. xxxvii, 17, 26), le texte du livre d'Isaïe préfère l'orthographe pleine, et celui du livre des Rois l'orthographe défective (Is. xxxvi, 10, 11, 16, 22; xxxvii, 34; xxxviii, 1; xxxix, 4). On peut en conclure avec quelque vraisemblance que la transcription dans le livre d'Isaïe eut lieu un certain temps après la rédaction du livre des Rois.

Dans les passages qui offrent des variantes importantes (xxxvi, 5; xxxvii, 9, 24, 34; xxxix, 1, 2), le texte du livre d'Isaïe est meilleur en général. Mais il se peut que les fautes du livre des Rois proviennent des copistes postérieurs, et non du compilateur lui-même (1).

(1) Par exemple Berodak-baladan (!), au lieu de Merodak-baladan (II R. xx, 12).

CHAPITRE IX

MICHEE

Pendant qu'Isaïe prophétisait à Jérusalem, Mikâh ou Mi-Kâ-Iâh (Jér. xxvi, 18), de Morésheth (Mik. i, 1), petit village situé au sud-ouest de Jérusalem dans le voisinage de la ville de Gath (i, 14), y prophétisait aussi. Son nom signifie « Qui est comme Jéhovah ? » Il est appelé Mikah de Morésheth pour le distinguer des autres personnages du même nom et particulièrement du prophète Mikah, fils de Jimla, contemporain d'Elie et d'Akhab (I Rois, xxii, 8 *ss.*), avec lequel les Pères de l'Eglise l'ont souvent confondu.

Il prophétisa sous les règnes de Jotham, d'Akhaz et d'Hézékiah, rois de Juda (i, 1) ; mais il est douteux qu'aucun des trois discours contenus dans son livre date de l'époque de Jotham et même de celle d'Akhaz (1). Le premier, qui est aussi le plus ancien (chap. i-ii), fut manifestement prononcé peu de temps avant la ruine du royaume des Dix Tribus. Il y déclare qu'en punition des péchés et de l'idolâtrie de Samarie et de Jérusalem, Dieu va détruire Samarie de fond en comble et qu'après s'en être emparés,

(1) Ce qui ne veut pas dire que la suscription soit inexacte. Les prophètes répétaient souvent les mêmes idées ; il suffit d'admettre que plusieurs de celles qui sont exprimées dans ces discours l'avaient été pour la première fois sous les règnes de Jotham et d'Akhaz.

les ennemis (les Assyriens) pénétreront « jusqu'à la porte de Jérusalem » et ravageront le royaume de Juda jusque sur les frontières du pays des Philistins (ch. I). Puis il censure les iniquités, les violences de son peuple (II, 1 *s.*) et déclare de nouveau que c'est à cause de cela que la calamité l'atteindra (v. 3-5); c'est en vain qu'on veut empêcher les prophètes de parler (v. 6-11). Toutefois Dieu rassemblera de nouveau un jour « le reste d'Israël, » qui ne formera plus alors (avec Juda) qu'un seul peuple nombreux et puissant (v. 12 *s.*) (1).

Ce discours doit être à peu près de la même époque que le XXVIII^e^ chapitre d'Isaïe. Non-seulement la situation historique, les reproches et les menaces sont essentiellement les mêmes dans ces deux prophéties, mais elles offrent aussi quelques autres ressemblances de détail. Dans l'une comme dans l'autre, les auditeurs se moquent des prophètes et leur disent de se taire (Is. XXVIII, 9 *ss.* (2); Mik. II, 6, 11). Dieu, d'après Isaïe (XXVIII, 12), « avait dit aux Hébreux : « C'est ici le repos..., » mais ils n'ont pas voulu entendre; » Michée semble tirer la conclusion de ces paroles : « Levez-vous, leur dit-il, et allez-vous-en, car ce n'est pas ici le repos; à cause de la souillure tu seras détruit (3), et d'une destruction terrible » (II, 10). Si cette observation est fondée, la prophétie de Michée serait comme un écho de

(1) C'est à tort que quelques exégètes (Ewald, Hofmann) mettent ces deux derniers versets dans la bouche des faux prophètes. La promesse suit sans transition les reproches et la menace, comme dans Hosée, II, 1.

(2) Cf. aussi XXX, 10 *s.*, qui est d'une époque postérieure.

(3) Lisez ce verbe au passif (Is. X, 27). Michée s'adresse au peuple, comme au verset 5.

celle d'Isaïe (1); et il en est de même des deux suivantes.

Le deuxième discours (ch. III-V) est de plusieurs années postérieur au premier. Tandis que, dans le premier, Michée annonce seulement que les ennemis pénétreront « jusqu'à la porte de Jérusalem » (I, 9, 12), il prédit ici que Jérusalem sera détruite (III, 12) et que ses habitants seront emmenés captifs à Babylone (IV, 10). Nous avons déjà constaté chez Isaïe la même modification, la même aggravation dans ces menaces contre Jérusalem, et nous avons vu qu'elle avait eu lieu à la suite de l'ambassade de Merodakbaladan. Il est donc naturel de supposer qu'il en est de même pour Michée et que nous avons ici, comme dans le premier discours, un écho de la pensée d'Isaïe.

Dans ce second discours, Michée censure, comme dans le premier, les injustices et la rapacité des grands et des juges, les promesses flatteuses et intéressées des faux prophètes, l'avarice de tous et des prêtres eux-mêmes (v. 11), et leur déclare qu'à cause d'eux « Sion sera labourée comme un champ, Jérusalem réduite en décombres et la colline du temple en des hauteurs boisées. » (ch. III). Mais « dans la suite des jours, » Sion sera relevée et deviendra le centre religieux du monde; la guerre sera abolie et la paix règnera entre tous les peuples (IV, 1-5 = Is. II, 1-4). Alors Jéhovah rassemblera son peuple dispersé, en fera une nation puissante et règnera sur lui (dans la personne du Messie) à Jérusalem (IV, 6-8). — De cet avenir glorieux le prophète revient au présent. La population de Jérusalem a raison de trembler (à l'approche des Assyriens qui s'avançaient contre Asdod et aussi contre Juda, qui faisait cause

(1) Cf. aussi Is. XXVIII, 7 *s.* et Mik. II, 11 (vin et cervoise). Les deux prophètes accusent leurs auditeurs d'ivrognerie.

commune avec les révoltés), car elle sera bientôt transportée à Babylone. Mais là, l'Eternel la délivrera. Et alors (1), de nombreuses nations se rassembleront (de nouveau) contre Sion (comme l'avait déjà prédit Joël : IV; 9 *ss.*), mais elle les écrasera (comme l'avait dit le même prophète et Zakarie, IX, 13 *ss.*) et vouera leur butin en entier au Seigneur de toute la terre (2) (IV, 9-13). — Pour la seconde fois le prophète revient au présent, ou plutôt à un avenir rapproché. On mettra bientôt le siège contre Jérusalem (qui sera prise); « avec le bâton, on frappera à la joue le juge d'Israël » (le roi de Juda). Mais un jour viendra où de Bethléhem en Ephrath, cette humble bourgade (d'où jadis sortit David et où se seront retirés quelques-uns de ses descendants), sortira le dominateur d'Israël (le Messie). Toutefois (bien que sorti d'un si petit village), ses origines seront antiques (puisqu'il sera descendant de David). La captivité du peuple à Babylone durera jusqu'à sa naissance. Alors « le reste de ses frères, » ce qui restera des habitants de l'ancien royaume de Juda déportés à Babylone, « reviendra (en Palestine) avec les enfants d'Israël » (les Israélites

(1) Il est clair que les versets 11-13 se rapportent à une époque postérieure à la délivrance et qu'ici *'atta* veut dire *alors*, comme dans V, 3; VII, 10; Is. IX, 6, etc. Le prophète n'a pu se mettre en contradiction avec lui-même; et c'est ce qu'il aurait fait, si ces versets se rapportaient au même événement que les deux précédents et le suivant.

(2) Elle ne s'en appropriera pas la moindre parcelle, car il n'y aura plus chez elle ni avarice ni ambition : elle ne fera que des guerres défensives et ne voudra pas s'enrichir du butin des ennemis. Cf. la conduite d'Abraham après la bataille où il délivra Lot (Gen. XIV). — Le verbe est évidemment, comme le verbe parallèle, à la deuxième personne féminine.

déportés en Assyrie) ; et il les gouvernera avec la force et la majesté de Jéhovah, son Dieu. Si l'Assyrie vient les attaquer de nouveau, elle sera vaincue et ravagée jusque dans « le pays de Nemrod » (la Babylonie. Cf. Gen. x) (1). « Le reste de Jacob sera alors au milieu des peuples (qui accepteront l'enseignement issu de Jérusalem : IV, 2) comme la rosée ou la pluie » qui fait refleurir l'herbe desséchée (2), et qui n'attend pas pour tomber que les hommes le désirent (3); mais pour ceux qui l'attaqueront, il sera comme un lion, qui déchire sans qu'on puisse lui résister. Il n'y aura plus alors en Israël ni chevaux de guerre, ni chariots, ni places fortes, ni devins, ni idoles ; mais Dieu lui-même « exercera la vengeance sur les nations qui n'obéiront pas » (à sa loi). (IV, 14 — V).

Comme on le voit, ce discours se divise en trois parties (III-IV, 8; IV, 9-13; IV, 14-V), dont chacune exprime la double idée du châtiment prochain et du relèvement dans l'avenir.

(1) Nouvelle preuve que la Babylonie était considérée alors comme une partie intégrante de l'empire assyrien. — On peut mentionner comme curiosité l'opinion de M. Oppert, qui veut d'après ce texte que Nemrod fût le nom de la Babylonie : « le pays nommé Nemrod !... » *(Encyclop. des sciences relig.*, IX, p. 665).

(2) Cf. Ps. LXXII, 6, où la même chose à peu près est dite du Messie lui-même.

(3) Tel nous paraît être, d'après une idée suggérée par Caspari, dans son *Commentaire* (p. 255), mais non acceptée par lui, le vrai sens de ce difficile passage. Les missionnaires israélites n'attendront pas que les païens les appellent ; envoyés par Jéhovah, ils se répandront au milieu d'eux, qu'ils le veuillent ou non, nombreux comme les gouttes de rosée ou de pluie (II Sam. XVII, 12) et leur communiqueront avec la loi de Dieu (IV, 2) la vie spirituelle.

L'imitation d'Isaïe m'apparaît non seulement dans la mention de Babylone comme le futur lieu d'exil du peuple juif (IV, 10, cf. Is. XXXIX, 6 *s.*), mais aussi dans quelques détails de style. Isaïe avait dit en parlant de la ruine future et du rétablissement de Jérusalem : « Le palais sera détruit,... Ophel avec la tour sera des cavernes à jamais, la joie des onagres, le pâturage des troupeaux, jusqu'à ce qu'un esprit d'en haut se répande sur nous... » (XXXII, 14 *s.*) (1). Michée de son côté exprime ainsi l'idée du rétablissement de la royauté davidique à Jérusalem : « Et toi, tour de troupeau, Ophel, la fille de Sion reviendra jusqu'à toi, et elle arrivera la domination primitive (comme sous David et Salomon), la royauté (qui appartient) à la fille de Jérusalem » (2). Pourquoi Ophel, qui était une colline située au sud-est de Jérusalem et qui servait à la fortification de la ville (Néh. III, 25-27; XI, 21; II Chron. XXVII, 3; XXXIII, 14), est-il nommé ici « tour de troupeau? » Est-ce parce qu'il se nommait ainsi autrefois, et faut-il l'identifier avec la « tour de troupeau » au delà de laquelle Jacob alla camper après la mort de Rachel (Gen. XXXV, 21)? Cela n'est guère vraisemblable : quoique la Genèse ne fixe pas la situation de cette dernière localité, il n'est pas possible de supposer

(1) On voit que *à jamais* n'exprime pas l'éternité absolue.

(2) Telle est, croyons-nous, la vraie construction de ce difficile passage : « Ophel de la fille de Sion » serait une expression inouïe : *Ophel* n'avait pas besoin d'être déterminé; tout le monde savait ce que c'était. Imaginez un poète parisien disant : *Montmartre de Paris!* De plus, le premier verbe, *viendra*, a besoin d'un sujet : considérer *la domination primitive* comme le sujet commun des deux verbes, c'est attribuer au prophète un insupportable pléonasme : Jusqu'à toi viendra et arrivera... (!) Cette double difficulté disparaît en détachant *la fille de Sion* de *Ophel* pour en faire le sujet du verbe suivant.

qu'elle se trouvât dans le voisinage immédiat de Jérusalem. — Est-ce parce que le peuple de Dieu a été représenté dans les versets précédents sous l'image d'un troupeau dispersé? et « la tour du palais supérieur » qui dominait la colline d'Ophel (Néh. III, 25-27; Is. XXXII, 14) est-elle appelée tour de troupeau parce que c'était en quelque sorte de là que David, — cet ancien berger que Dieu avait choisi pour *paître* son peuple (Ps. LXXVIII, 70-72), — et ses successeurs sur le trône de Jérusalem avaient veillé sur « le troupeau de Jéhovah » (Jér. XIII, 17)? Nous ferons observer d'abord que cette interprétation, qui est, je crois, l'interprétation ordinaire, donne une image fausse : le berger ne surveille pas son troupeau du haut d'une tour, mais il se tient debout auprès de lui (Mik. V, 3). En outre, l'expression « tour de troupeau » est dans cette explication une épithète honorifique rappelant la puissance de la dynastie de David et le privilège conféré à Jérusalem d'être le centre légitime du peuple de Dieu tout entier. Or, une telle idée serait tout à fait déplacée dans le contexte, qui parle, non des privilèges de Sion, mais au contraire de son *abaissement*, de sa *destruction complète*, et ne montre son relèvement et ses glorieuses destinées dans l'avenir qu'à la suite d'une longue période de désolation. Cette image n'est donc pas destinée à exprimer la gloire, mais au contraire l'humiliation de la capitale du royaume de Juda. Nous avons ici une opposition, un contraste, analogue à celui qui se trouve un peu plus loin (v, 1). De même que de l'humble et chétive bourgade de Bethléhem doit sortir le *dominateur* d'Israël, destiné à devenir le roi du monde, de même c'est à « la tour de David » (Cant. IV, 4), quand elle ne sera plus qu'une tour de troupeau, — c'est-à-dire quand elle aura été démolie et qu'il n'en restera plus que quelques pans de murs

en ruines, analogues aux grossières constructions qui servent d'abris aux troupeaux et aux bergers dans le désert, — que reviendra la *domination* primitive, la royauté du peuple de Dieu tout entier, comme du temps de David et de Salomon. Mais si tel est le sens de cette expression, il me semble difficile de ne pas y voir une imitation du passage d'Isaïe cité plus haut : « Ophel et la tour serviront de cavernes (pour les animaux)..., [ils seront] la joie des ânes sauvages, un pâturage de troupeaux » (XXXII, 14). Des cavernes pour les troupeaux ou une tour de troupeau, n'est-ce pas à peu près la même chose? et le texte obscur de Michée ne suppose-t-il pas le texte plus clair d'Isaïe, qui, seul, nous a mis sur la voie de sa véritable interprétation (1)?

Le troisième discours (ch. VI et VII) annonce, comme le second, la destruction prochaine du royaume de Juda et le rétablissement futur du peuple de Dieu, après que le châtiment l'aura humilié et tourné vers Jéhovah. Il s'ouvre par une magnifique prosopopée, dans laquelle Dieu prend les montagnes, ces « fondements éternels de la terre, » à témoin des bienfaits dont il a comblé son peuple depuis la sortie d'Egypte (VI, 1-5) :

> Ecoutez, montagnes, le procès de l'Eternel...
> Car l'Eternel a un procès avec son peuple... :
> « Mon peuple que t'ai-je fait?
> En quoi t'ai-je lassé?
> Prends la parole contre moi !...
> Je t'ai, au contraire, fait remonter du pays d'Egypte,
> Je t'ai racheté d'une maison d'esclaves..., etc. »

A l'ouïe de ces paroles, le peuple comprend son ingratitude

(1) Ce résultat est indépendant de la construction du reste de la phrase. Mais nous pensons qu'il faut, avec les LXX et Hofmann, et

et demande ce qu'il faut faire pour expier ses péchés. Dieu veut-il « des sacrifices, mille béliers, des myriades de torrents d'huile? » Il les aura. Fallût-il même sacrifier leurs premiers-nés, le fruit de leurs entrailles (comme on l'avait fait si souvent du temps d'Akhaz, quand le culte de Molok avait presque supplanté celui de Jéhovah), les Juifs sont prêts à tous les sacrifices *extérieurs* que le prophète pourra exiger d'eux (v. 6 *s.*). Mais ce n'est pas là ce que Dieu demande. La pratique de la justice, la miséricorde, une piété humble et fidèle, voilà les sentiments et les actes sans lesquels tous les sacrifices du monde sont sans valeur (v. 8). — Dieu lui-même « crie à la ville » (de Jérusalem) par « la verge qu'il a envoyée » contre son peuple, c'est-à-dire par les invasions et les ravages des Assyriens (1), qu'il faut renoncer à toute iniquité, à toute fraude, que les violences, les mensonges et l'infidélité de ses habitants, qui se conduisent comme « la maison d'Akhab, » seront la cause de sa ruine et de celle du peuple (v. 9-16). — Le prophète déplore la corruption générale où son peuple est tombé et lui dé-

malgré les accents, faire de « la fille de Sion » le sujet du verbe suivant, et traduire comme nous l'avons fait : Et toi, tour de troupeau, Ophel, la fille de Sion (la population de Jérusalem) reviendra jusqu'à toi. C'est-à-dire tu seras de nouveau peuplée par tes habitants ordinaires et non plus par des animaux. Remarquez qu'il faut qu'elle *aille* d'abord *jusqu'à Babylone* (v. 10); c'est de là qu'elle *reviendra jusqu'à Ophel*. La ressemblance de construction de ces deux phrases ne plaide-t-elle pas aussi en faveur de cette interprétation? Cf. encore VII, 12.

(1) Le discours de Dieu commence avec le verset 10. Je pense qu'au verset 9 il faut lire ShôMéa', au lieu de ShiMKâ (ton nom), qui n'offre aucun sens raisonnable, et traduire : « Et celui qui l'entend verra le salut. »

clare encore que le jour du châtiment si souvent annoncé par ses prophètes va venir. Mais il exprime en même temps sa confiance en l'Eternel : il croit que Dieu entendra ses prières [et rétablira un jour son peuple] (VII, 1-7). Plein de cette glorieuse certitude, il croit entendre tout à coup le peuple de Dieu en exil exprimer lui aussi la certitude de son relèvement, confesser humblement que sa ruine a été une juste punition de ses péchés et souhaiter, exprimer même la certitude de l'abaissement de ses ennemis (v. 8-10). Il entend Dieu lui-même répondre à ce double souhait : Les clôtures de la vigne du Seigneur, de la maison d'Israël (cf. Is. v, 5, 7), seront reconstruites et beaucoup plus loin qu'elles n'étaient jadis, pour pouvoir contenir la foule des Israélites qui viendront d'Assyrie, d'Egypte, de toutes parts, tandis que « la terre, » le monde, « sera réduite en désolation à cause des crimes de ses habitants » (1). (v. 11-13).

Après s'être fait l'écho de ce dialogue sublime entre le peuple en exil et son Dieu, le prophète reprend la parole et prie Jéhovah, le céleste berger (cf. Ps. XXIII, LXXX, etc.), de paître (un jour, après l'avoir rétabli dans son pays) son peuple, le troupeau qui lui appartient tout spécialement, et « qui habitera (alors) à part, » isolé du reste du monde, à l'abri de ses attaques et de son influence funeste, comme il aurait dû toujours l'être (cf. Nombr. XXIII, 9), un pays qui sera comme « une forêt au milieu d'un vignoble, » c'est-à-dire pareil à une forêt d'arbres fruitiers (Ps. LXXII, 16; Is. XXXII, 15), entourée de vignes et de moissons (Jér. II, 7), en un mot, un pays fertile en toute sorte de

(1) Cf. pour ce sens Jo. IV, 19, passage que Michée me semble avoir imité ici.

productions (1) (v. 14). A cette prière du prophète Dieu répond, en s'adressant à son peuple, qu'il « lui fera voir (alors) des prodiges, comme aux jours où il sortit d'Egypte » (v. 15. Cf. Is. xi, 15 *s.*). Le prophète dépeint alors, dans un langage qui rappelle le cantique des Hébreux après le passage de la mer Rouge (Ex. xv, 14 *ss.*), l'impression que produiront sur les peuples ces prodiges nouveaux : il les voit tremblants se tourner vers l'Eternel et le craindre (v. 15-17). Et il termine en rendant grâces au Dieu qui pardonnera les péchés du reste de son peuple et qui accomplira les promesses faites jadis aux patriarches (v. 18-20).

On voit, par ce dernier discours tout particulièrement, combien le genre littéraire de Michée est dramatique et dithyrambique. Il aime les apostrophes et les prosopopées. Il aime aussi les transitions brusques d'une idée à une autre, d'une forme de langage à un autre, du ton de la menace à celui de la promesse et réciproquement. Sous ce rapport, son livre offre une grande ressemblance avec celui d'Hosée, et il est en certains endroits presque aussi obscur. A d'autres égards, pour la majesté, l'ampleur, la sublimité des pensées et des images, on peut le comparer à Isaïe et à Joël. Comme Isaïe et la plupart des prophètes, il fait volontiers usage de la paronomase ou du jeu de mots (iv, 14; vii, 11; vii, 3); il faut même reconnaître qu'il en a abusé dans son premier discours (i, 10-15).

Quant à ses prédictions, il est inutile de faire observer que celle de la ruine de Samarie (premier discours), comme celles d'Hosée et d'Isaïe sur le même sujet, ne tarda pas à

(2) Tel me paraît être le sens de ce difficile passage. Si *Carmel* était ici la montagne de ce nom, il y aurait *au sommet* et non *au milieu* du Carmel.

s'accomplir. Mais celle de la ruine de Jérusalem et de la déportation des habitants du royaume de Juda à Babylone ne s'accomplit que plus d'un siècle après Michée, ou, pour mieux dire, elle ne s'accomplit pas, elle fut momentanément révoquée, parce qu'Hézékiah et le peuple se repentirent (Jér. xxvi, 17-19). Mais comme cette repentance ne fut pas de longue durée, et que sous les successeurs d'Hézékiah, le peuple et les grands se corrompirent de nouveau et plus profondément que jamais, elle fut reprise par les prophètes postérieurs et se réalisa alors aussi complètement que possible. — Le retour des Israélites exilés ne fut ni aussi complet, ni aussi glorieux que le prophète l'avait espéré. La venue du Messie ne coïncida pas avec ce retour, et il ne fut pas un roi au sens ordinaire de ce mot. La Jérusalem nouvelle ne fut ni attaquée par les peuples ni surtout miraculeusement délivrée. Sur ces divers points l'avenir n'a pas réalisé les espérances du prophète sous la forme que son imagination avait entrevue. Mais sa pensée essentielle, que de Sion sortirait la régénération du monde (iv, 1-5; v, 6), s'est déjà réalisée en grande partie par le roi spirituel issu de Bethléhem et par l'Eglise qu'il a fondée, et elle est certainement destinée à se réaliser plus complètement encore « dans la suite des temps. »

CONCLUSION

A la mort d'Isaïe, le prophétisme fut subitement arrêté, comprimé par l'autorité royale. Le successeur du pieux Hézékiah, Manassé, ne marcha pas sur les traces de son père, mais sur celles de son grand-père Akhaz. Comme lui il introduisit dans sa capitale et dans son royaume le culte de diverses divinités étrangères; et plus cruel que lui, il fit périr plusieurs des prophètes qui eurent le courage de blâmer sa conduite. Nous avons vu que l'une de ses premières victimes fut, d'après la tradition, l'ami, le conseiller de son père, le grand prophète qui avait, pendant si longtemps et dans des circonstances si diverses, exhorté, encouragé, censuré les rois, les grands et le peuple. Un grand nombre d'autres fidèles adorateurs de Jéhovah eurent le même sort. Manassé, dit le livre des Rois (II R. XXI, 16), remplit Jérusalem de sang innocent. Pendant son long règne et sous celui de son fils Amon, c'est-à-dire pendant toute la première moitié du VII[e] siècle avant notre ère et au delà, jusque vers l'an 640, l'idolâtrie régna à Jérusalem. Il y eut sans doute des prophètes, qui reprochèrent au roi et au peuple leur infidélité (II R. XXI, 10 *ss.*; II Chr. XXXIII, 10) et parmi lesquels il faut ranger un certain Hozaï, qui écrivit l'histoire du règne de Manassé (II Chr. XXXIII, 18). Mais ils ne furent pas écoutés, et leurs discours ne

sont point parvenus jusqu'à nous. Aucun des monuments de la littérature prophétique qui nous ont été conservés ne date de cette époque, — ni l'oracle de Nahoum contre Ninive, que la plupart des critiques ont considéré jusqu'ici comme postérieur de peu d'années seulement au désastre de Sennakhérib, mais que l'allusion à la ruine de No-Amon, c'est-à-dire de Thèbes en Egypte (III, 8-10), qui eut lieu au commencement du règne d'Assour-bani-pal, fils et successeur d'Assarhaddon, ne permet pas de placer avant le milieu du VII^e^ siècle, et que d'autres considérations nous engagent à placer un peu plus tard encore, — ni les discours contenus dans les trois derniers chapitres du livre de Zakarie (XII-XIV), que Hitzig et M. Reuss rapportent au règne de Manassé, mais qui sont en réalité postérieurs à la mort du roi Josiah, comme le montre en particulier l'allusion à la bataille de Meguiddo (XII, 11), — ni les fragments des prophéties du second Isaïe (LII, 13-LIII, 9; LVI, 9-LVII, 11) que, pour des motifs insuffisants, Ewald attribue à la même époque.

La première partie de l'histoire de la littérature prophétique, ce qu'on peut appeler l'âge d'or de cette littérature, s'arrête donc à la mort d'Isaïe. La seconde, qu'on peut nommer l'âge d'argent, ne commence qu'avec la restauration du culte de Jéhovah dans les premières années du règne de Josiah.

Nous terminons donc ici, du moins provisoirement, cette étude; et nous la livrons à la publicité dans la pensée que, tout incomplète qu'elle est, elle éclaircit quelques-unes des nombreuses obscurités, dissipe quelques-unes des difficultés, que présente cette portion importante de l'Ecriture sainte. Malgré les longues discussions critiques auxquelles il a fallu nous livrer, malgré les erreurs partielles que nous

avons dû signaler chez les prophètes dans le cours de cet ouvrage, nous aimons à espérer qu'il contribuera à faire reconnaître et admirer dans leurs discours, au point de vue littéraire et poétique, quelques-unes des plus belles productions de l'esprit humain, et en même temps, ou plutôt surtout, au point de vue religieux et moral, l'une des plus pures et des plus puissantes manifestations de l'esprit de Dieu.

APPENDICES

I. Extrait des documents assyriens

889 Touglat-Adar, roi.
883 Assour-natsir-pal, roi.
Vers l'an 870, il s'empare de Karkemis, pousse jusqu'au Liban et reçoit tribut de Tyr, Sidon, Byblos, Arvad, etc.
858 Salman-asar (II), roi. Il fait de nouveau la guerre à Karkemis, pousse jusqu'à l'Amanus et reçoit tribut des rois des bords de la mer.
854 Il ravage Hamath.
852 Défaite de Raman-éder (Ben-hadad II), de Damas, du roi de Hamath, d'Akhab (Joram) l'Israélite, etc.
848 Guerre contre Karkemis.
847 Défaite de Raman-éder et des douze rois hettiens.
841 Il coupe des cèdres sur l'Amanus.
840 Défaite de Hazaël, de Damas. Invasion dans le Hauran. Tribut de Jéhu.
839 Il coupe des cèdres sur l'Amanus.
837 Guerre contre Hazaël. Tribut de Tyr, Sidon et Byblos.
833 Tribut des rois hettiens.
823 Samsi-Raman, roi.
810 Raman-nirar, roi.
806 Expédition contre Arpad.
803 Tribut de Tyr, Sidon, le pays d'Homri (Israël), Edom, la Philistie. Soumission de Marih (Ben-hadad III), de Damas.
781 Salman-asar (III), roi.
773 Expédition contre Damas.
772 Expédition contre Hatarika (Hadrak?).

771 Assour-dan-pouloukh, roi (le premier Sardanapalle) (1).
765 Expédition contre Hatarika.
763 Révolte à Libzou. Eclipse de soleil au mois de sivan.
762 Révolte à Libzou.
761 Révolte à Arbakha.
760 Révolte à Arbakha.
759 Révolte à Gozan.
758 Expédition contre Gozan.
755 Expédition contre Hatarika.
754 Expédition contre Arpad. Retraite de la ville d'Assour.
753 Assour-nirar, roi (Ninos, successeur de Sardanapalle) (2).
746 Révolte à Kalakh.
745 Touglat-pal-asar (II), roi.
743-740 Guerre contre Arpad.
737 Prise des XIX districts de Hamath alliés à Azria le Juif (Azariah ou Ozziah). Tribut de Menahem, de Retsin et de Hiram (de Tyr).
734 Expédition en Philistie, à travers le royaume d'Israël; prise de Gaza.
733 et 732. Siège et prise de Damas. Mort de Retsin. Tribut de Iaoukhaz le Juif (Akhaz). Guerre contre l'Arabie.
731 Meurtre de Pékakh; avénement d'Aousi (Osée). Guerre contre la Kaldée; soumission des princes kaldéens, en particulier de Merodak-bal-adan. Touglat-pal-asar, roi de Babylone.
727 Salman-asar (IV), roi.
725 Expédition en [Palestine].
722 Sar-ghin, roi. Prise de Samarie.
721 Défaite de (Merodak-bal-adan) Mardouk-bal-idin.
720 Défaite de Sabeh (Sabacon, So) à Raphia; prise de Hanon, roi de Gaza. Soumission du pays de *Iaoudou* (Juda).
715 Tribut de Pharaon, roi d'Egypte.
713 Expédition contre Asdod.
711 Seconde expédition contre Asdod.
710 Défaite de Merodak-bal-adan. Sargon, roi de Babylone.
705 Sin-akhé-irib, roi.

(1) Le second est Assour-bani-pal.

(2) D'après Castor et d'autres auteurs anciens (Eus., *Chron.* I, p. 55, éd. Schœne. Cf. *Ibid.*, *Appendices*, p. 84 et 214). D'autres le nommaient, lui ou Sardanapalle, Thonos (ou Konos) Konkoléros, nom manifestement altéré.

704 Défaite de Merodak-bal-adan.
[703] Institution de Bel-ibous comme roi de Babylone.
702 Expédition de Sin-akhé-irib contre les Phéniciens et les Philistins; siège de Jérusalem. Bataille d'Altakou contre une armée égyptienne et éthiopienne.
701 Expédition contre Souzoub et Merodak-bal-adan.
[700] Institution d'Assour-nadin-soum, fils de Sennakhérib, comme roi de Kaldée.
681 Meurtre de Sin-akhé-irib. Avènement d'Assour-akh-iddin (Assarhaddon).

II. Rois de Babylone d'après le Canon de Ptolémée	Noms correspondants dans les inscriptions assyriennes
747 Nabonassar.	Nabou-bel-natsir (?).
733 Nadios (pour Nabios?).	Nabou-ousabsi (?) ou Nadini (?).
731 Chinzir et Pôr.	Kin-zir (et Touglat-pal-asar).
726 Iloulaï.	
721 Mardokempad.	Mardouk-bal-idin.
709 Arkéanos.	Sarghin.
704 Première anarchie.	Guerre de Sin-akhé-irib contre Mardouk-bal-idin.
702 Bélibos.	Bel-ibous.
699 Aparanadios (p. Asaranadios) etc.	Assour-nadin-soum.
680 Asaridinos. etc.	Assour-akh-idin.

On voit que la concordance entre ces deux sources d'information ne pourrait guère être plus complète.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Préface v

INTRODUCTION

Les Origines du prophétisme 1

LIVRE I

LES PROPHÈTES DU IXe SIÈCLE DANS LE ROYAUME DE JUDA

I. Abdiah 19
II. Joël 35
III. L'élégie sur Moab (Isaïe XV-XVI, 12) 49
IV. La prophétie contre Israël (Deut. XXXII) 55

LIVRE II

LES PROPHÈTES DU VIIIe SIÈCLE ET LE ROYAUME D'ISRAEL

I. Amos 61
II. Hosée 82

LIVRE III

LES PROPHÈTES DU VIIIe SIÈCLE ET LE ROYAUME DE JUDA

I. Chronologie et histoire 101
II. Zakarie IX-XI 116
III. Isaïe. Sa vocation et ses premières prophéties 133
IV. Ses prophéties à l'époque de la ruine de Samarie 148

Pages.

V. Ses prophéties à l'époque de la prise d'Asdod..... 183
VI. Sa grande prophétie contre Babylone..... 210
VII. Ses dernières prophéties, à l'époque de l'invasion de Sennakhérib..... 225
VIII. Formation du recueil de ses prophéties..... 246
IX. Michée..... 253
Conclusion..... 265

APPENDICES

I. Extrait des documents assyriens..... 268
II. Rois de Babylone d'après le canon de Ptolémée..... 270

ERRATA

Au lieu de	*Lisez*
qui nous paraît devoir être identifié (p. 78, l. 2)	qui est peut-être identique
A HI (p. 112, note)	a-hi
Nous commençons à comprendre ce que signifient ces paroles énigmatiques (p. 113, l. 6)	Nous commençons à mieux comprendre ces paroles
les plaines de Kalou (p. 176, l. 1)	le voisinage de *Kalou* (?) (d'après M. Oppert)

Date Due

JAN 26 '52			
MAY 15 '68			

Library Bureau Cat. no. 1137

Div.S. 892.4 B912H 221055

Duke University Libraries
D02643129R